

10. Saint-Vincent

Tradition religieuse : ses manifestations

L'Eglise

« Nous nous repérions aisément, nous savions que nous touchions presque au but quand, lors de notre retour après nos dures poursuites et recherches au large des côtes uniformes des Landes, nous apercevions la tour carrée de l'Eglise d'Hendaye.



- N'aviez-vous pas cependant la langue plongeante du Jaïzquibel pour vous alerter ? Et même en plein jour le mât de son phare ?
- Pas autant que tu le penses.

D'abord le Jaïzquibel n'est qu'une petite partie, la fin du grand tout des Côtes Cantabriques. Sa plongée dans la mer, sa descente vers l'eau n'avaient pas plus d'importance qu'un bourrelet noir. Le phare de Fontarabie, dis-tu. Pour nous, c'était, certes un jalon. Mais pas plus que ses pareils de Contis, de Capbreton, de la Barre, de Biarritz, de Sainte-Barbe, de Socoa ; il ne nous attirait, ne nous captivait, ne nous appelait.

- Cependant que le clocher d'Hendaye...
- Oui permets que je te coupe, oui, le clocher de l'église d'Hendaye était notre ami le plus sûr, le plus intime. Il nous adressait une invite amicale. Il était de chez nous. »

Ainsi m'entretenait un jour, un vieux pêcheur, côtier et hauturier, selon les périodes de la flottille de la Bidassoa.

Un capitaine de navire de commerce, au service des Forges de l'Adour, me tint un langage similaire, émotion originelle en moins.

« Ah ! Ce Golfe de Gascogne. Que de fois ne l'ai-je pas affronté. Au retour il était piquant de scruter l'horizon, en direction de la serre, pour apercevoir le clocher d'Hendaye. Quand, enfin, nous le repérions, nous tenions la certitude réelle de l'endroit où nous étions.

- Et vos instruments de bord, alors ?
- Ils ont une importance extrême, pour nous navigateurs, je le reconnais ; nous qui sommes trop souvent et trop longtemps entre, seulement, ciel et mer ; assurés de notre route, certes, mais cependant un peu esseulés avec ces froids appareils ; froids bien que méritants notre reconnaissance.
- Ce qui comptait pour vous, je le vois, ce qu'il vous fallait surtout, c'était toucher du regard quelque chose de rassurant, d'habité...
- Oui, apercevoir soudain, un amer familier. Au départ nous savions lorsque nous perdions de vue le rivage hendayais qu'il en était fini de la France ; que nous dépendions des autres ; que nous devions adopter un langage, un comportement étrangers. Au retour, l'apparition, alors que s'ouvrait une encoche masquée quelques instants auparavant, par une pointe de rocs avancée, du haut témoin, nous signifiait (le signe prenant ici toute sa valeur) que les coups de chien étaient terminés, les grandes bourrasques, les secousses mortelles, les

emportements déchaînés des flots, du domaine du passé. Le calme après la peur, l'angoisse. La tranquillité succédant à la hantise, à l'esprit tendu souvent obsédé par la crainte d'une mauvaise rencontre, d'une triste fortune... »

Témoignages de prix de gens de mer qui ne parlent pas, généralement, pour ne rien dire, habitués qu'ils sont aux rudes confrontations et par cela même peu enclins aux bavardages oiseux.



HENDAYE. — Vue Générale prise de Fontarabie. — ND Phot

Par le fait, l'église d'Hendaye s'aperçoit de loin. Même de nos jours. Même après cette intempestive poussée de hideuses excroissances de béton ; même alors qu'ont surgi, alentour, ces simulacres de tours de Babel aussi prétentieuses et fragiles que leur trop fameuse devancière. Rien, malgré tout, n'a pu attenter à la souveraineté, à la présence dominatrice du clocher. Vu de Fontarabie, maintenant comme jadis, il a conservé son visuel ascendant. Il monte à la hauteur (question d'optique) des ondulations qui annoncent la proche montagne. C'est un beffroi qui épie toujours vers la Baie de Chingudy, vers la fin des Pyrénées. De quelque côté que l'on se trouve on le voit dominer tout un ensemble urbain. Des hauteurs de Lissardy, des pentes d'Orio, de San-Marcial ou de la route d'Oyarzun, à forte inclinaison à la faveur d'une courbe qui s'ouvre, quand on revient ; de tous ces points si divers, la première chose qui frappe c'est elle, la vieille et tenace église. Elle est la révélatrice d'Hendaye. Elle l'affirme et le confirme.

Saint-Vincent était son nom. Il l'est demeuré. A qui a-t-on voulu faire référence ? Quel est ce sacré parrain qui très largement d'ailleurs a essaimé son titre dans toute la chrétienté.

Parmi les béatifiés historiques, on peut citer un Vincent, diacre de Saragosse qui subit le martyr en 304, lors des exactions, sous Dioclétien et dont les restes-reliques sont à Saint-Germain-des-Prés...



*St-Vincent de Saragosse
Site : Iconographie chrétienne*

Un Vincent de Lérins, tout d'abord homme de guerre pour finir dans la contemplation monacale, mort vers 450, surtout connu par un ouvrage « *Commonitorium pro Catholicae fidei antiquate* » où il croise cette fois-ci symboliquement le fer avec les adeptes d'Arius pour qui Jésus-Christ n'était pas Dieu, cela en raison de la négation de l'unité et de la consubstantialité des trois personnes de la Sainte-Trinité. Point final pour les anciens.



Plus près de nous, parmi les saints du nom de Vincent on ne peut ignorer dans notre sud-ouest, le natif de Pouy, près de Dax « le père des enfants trouvés », un apôtre de la charité, canonisé en 1737, soixante-dix ans après l'expiration de son terrestre séjour. Trois siècles avant lui, Vincent Ferrier, un dominicain espagnol, admis lui aussi par la suite dans la sacrée compagnie, s'était distingué par ses prêches et par la valeur de certains traités qu'il avait rédigés.

St Vincent de Paul

*Image : Ecole Catherine
Labouré*

Aux savants « épousseteurs » d'archives de déterminer qui exactement a donné sa bénédiction et son nom à tous les « Saint-Vincent » de notre région.

Nous ne verrions aucun inconvénient à ce que notre illustre voisin, l'aumônier de Marguerite de Valois, ait été retenu pour Hendaye.

Si l'église d'Hendaye-Ville –de toujours la principale- a pris un tel nom il faut préciser que le patron de la localité est également Saint-Vincent. Le même de toute évidence, mais qui au juste ?

On comprend sans trop de peine le blason hendayais où parmi les armes, la baleine occupe une place centrale d'importance. Cela paraît, on ne peut plus naturel, lorsqu'on sait que la pêche –presque à domicile aussi bien que lointaine- a eu de hardis, d'audacieux, d'obstinés servants, parmi les enfants de ce coin frontalier et ce depuis des siècles. Mais trouver une explication entière, irréfutable au choix du patronage comporte quelques difficultés, voue à un inévitable flou et suscite l'approximative exégèse.

Une chose s'avère certaine. Le calendrier a retenu le 22 janvier pour la fête de Vincent. Et c'est bien précisément le dimanche qui précède ou qui suit qu'a lieu la fête locale de la Bichincho (Bixente) en Basque, c'est Vincent. Alors saisissez et concluez à votre guise. Comme la coutume ne date pas d'hier, fixer la célébration religieuse –et païenne- de Saint-Vincent à ce moment précis c'est reconnaître où se trouve le patron, ou du moins, trouver une trace pour aboutir à une découverte non suspecte.

La rétrospective n'est point malaisée quand on parle de l'église Saint-Vincent. Le témoignage des « anciens » hélas ! de plus en plus rares, les photos d'époque, un brin d'imagination permettent d'appréhender l'extérieur. L'édifice, lui, est demeuré tel qu'en lui-même, fidèle à ses formes du début.

A l'époque où se situent ces récits, dans la décennie qui a suivi la tourmente guerrière de « 14-18 », l'église était précédée par une place plantée d'arbres, vers le sud. La place était bien fermée par une muraille aux pierres très apparentes, La couche de ciment partie ; une muraille grise, souffreteuse mais qui avait la solidité de ces cacochymes qui tiennent bon et résistent longtemps aux assauts les plus rudes.

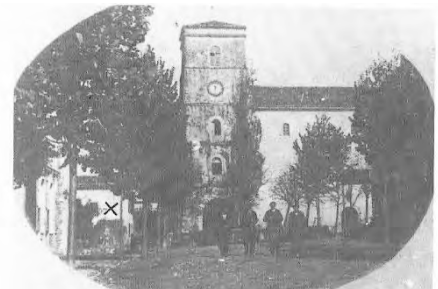


Mais il fallait montrer aux fidèles que rien n'était fermé. Il fallait permettre l'accès. Aussi aux deux extrémités et au centre des escaliers, à trois marches, ouvrait la barrière rigide.

Les deux rangées d'arbres du mail ; la proximité de deux rues, à l'ouest et à l'est avec des maisons d'habitation sur les bords ; la large vitrine d'un marchand de meubles ne purent jamais empêcher des fervents du ballon rond de disputer des parties acharnées.

Je me suis demandé, plus tard, qui nous avait donné une tacite autorisation et pourquoi les responsables du temple ne se résignèrent pas à mettre un holà que n'aurait point désapprouvé le trop proche et infortuné commerçant, qui plus d'une fois a dû trembler pour son magasin. Des récriminations de sa part, des grises mines même s'il y en eut, j'en suis convaincu. Mais des incidents graves ne furent jamais révélés.

Une fontaine miraculeuse pour les joueurs assoiffés –au reste les élèves de l'école voisine- se trouvait encastrée dans la muraille. Face à elle, séparée seulement par la route montante, l'arbre de la Liberté, en honneur alors dans toutes les localités. Un arbre symbolique qu'une main impie devait abattre depuis, comme devait être détruit le mur de clôture et enlevés les vieux peupliers de l'intérieur de notre aire de jeu. Et pourquoi faire ? Pour y mettre de l'asphalte... et plus tard des « parcmètres ».



L'église à sa partie nord touchait le magasin Delmas, un magasin tout en planches, rustique d'apparence mais certainement attirant à cause de cela et aussi riche d'un étalage de belles chaussures. Le magasin Delmas était réservé à la clientèle aisée ou pour l'achat des grandes circonstances, celles qui nécessitaient quelques sacrifices.

Sans remonter aux calendes disons que l'église Saint-Vincent fut restaurée en 1878, puis agrandie vers 1901 par l'adjonction de deux chapelles latérales, les deux branches d'une croix. Un escalier intérieur, là certainement depuis fort longtemps, depuis la première édification, menait au clocher. Il fut supprimé lors de la renaissance selon toute vraisemblance.



Ce n'est point un clocher comme on a l'habitude d'en voir que celui de l'église Saint-Vincent. Souvent une longue flèche darde sa pointe avec une évidente maîtrise vers le ciel. Ici le clocher tient dans une grande tour à angles dont la base se creuse sous le porche. Au-dessus il semble qu'on ait posé quatre parallépipèdes ventrus. Les deux premiers ont une niche fer-

mée, le troisième a reçu l'horloge consultée fidèlement par le passant et qui égrène sans se lasser, heures, demi-heures et quarts. Tout en haut, la dernière fraction de l'assemblage a des ouvertures grillagées. Puis c'est le toit pyramidal, couvert de tuiles rouges avec l'aigrette constituée par la girouette et la croix. Comme pour bien marquer la transition, la séparation une plaque de mur au faite anguleux, colle à la tour et monte jusqu'au troisième, à hauteur de l'horloge. Au-delà part la façade de la nef, égayée par des vitraux et coiffée elle aussi.

Puis les bras de la croix du transept enrichis eux-aussi de vitraux tout ronds ou allongés. Enfin l'abside, en l'occurrence la partie vue du dehors et qui n'est autre que la sacristie.



Deux escaliers extérieurs mènent à l'étage. Que l'on ne trouve pas étrange mon imbrication de présent et de passé, tout, ou presque tout à l'intérieur demeure encore, à l'heure actuelle, tel que je l'ai connu enfant. Je viens de parler d'étage. Il faut dire qu'il est commun dans les églises du Pays Basque de trouver une galerie interne faisant le tour de la nef, galerie en encorbellement et où prennent place les hommes. L'Eglise Saint-Vincent jouit du privilège d'avoir trois galeries superposées, un privilège que connaissent d'autres pieux édifices de la région.

La dernière galerie reçoit l'élément jeune, le masculin. Le « poulailler » en quelque sorte réservé aux enfants. Aux degrés inférieurs un enfoncement dans le clocher à partir des galeries reçoit l'orgue et ses tuyaux. Tout au haut, cette place avait été utilisée pour y dresser des gradins où l'on parquait les garçons. Loin du chœur il s'avérait d'impérieuse nécessité de ne point laisser des turbulents en puissance trop seuls. Il se trouvait toujours des volontaires pour assumer une fonction de vigile qui n'était pas de tout repos.

Chaque galerie avait un couloir d'accès à un long banc de bois derrière une balustrade comportant un accoudoir. A la base, une planche, de même longueur que le banc, permettait l'agenouillement.

Des piliers de bois épais, soutenaient entièrement les étages. Au niveau du premier des tableaux représentent les scènes de la Passion.



La chaire s'accroche au premier pilier gauche, juste au niveau de la galerie numéro un. Pour y accéder le sermonnaire de service, dépouillé d'une partie de ses habits sacerdotaux, empruntait un escalier qui tombait derrière l'harmonium de pointe.

Le parterre de l'église donne directement sur le porche. Un sol dallé, seulement foulé par l'élément féminin, sauf pour des cérémonies bien spéciales où les hommes sont acceptés et y demeurent. Pour la communion et l'offrande ils n'effectuent qu'un rapide passage. Des rangées de chaises, séparées par un couloir central partent du fond de l'église jusqu'à la barrière ouvragée dressée devant le chœur. Il est de bon ton que les familles aisées, les notables aient leur chaise particulière à l'église. Chaise particulière mais dont l'usage était permis à une tierce personne en cas d'absence de la propriétaire, mais dont l'approche était interdite quand elle était là. Quelques incidents, quelques scènes gênantes, quelques grincements de dents, quelques regards peu amènes eurent parfois –et à cause de ces chaises privées- le saint lieu comme théâtre.

Je parlais plus haut de bon ton. Entendez par là le bon ton bourgeois avec tout ce qu'il comporte d'arbitraire. Bien éloigné, en tout cas, des premiers principes chrétiens d'égalité. Mais il se trouve encore –et en plus grand- d'autres « non conformités » aux enseignements, à la façon de faire et de penser du révolutionnaire de Nazareth ; d'autres licences plus révoltantes, plus affligeantes prises par des puissants de ce bas monde qu'il ne faudrait point susciter outre mesure.

Mais comment tant de braves et modestes gens peuvent-ils accepter l'aplomb de ceux qui leur adressent, en veux-tu, en voilà ; du « très cher frère » alors qu'une permanence dans l'inégalité totale, la différence manifestée, le privilège étalé ouvertement demeurent leur façon de se comporter ?

Dans le transept deux chapelles. A gauche, celle de la Vierge avec pour l'annoncer une statue de la Madone coiffée d'une couronne. C'est là que l'on plaçait les fillettes de

l'école privée des Allées, celles du Patronage comme on disait alors. En leur réservant une place de choix, sous l'œil de la Sainte Mère qui les couvait et les protégeait, on leur faisait « une fleur ». On leur reconnaissait un avantage spécial, on marquait bien qu'elles constituaient déjà un corps d'élite, à ménager, à former, pour une fidélité sans relâchement. On établissait de la sorte et dès le départ une distinction toute spéciale parmi celles qui pouvaient avoir la foi.

A droite, la chapelle du Sacré Cœur recevait les élèves de chez Suertegaray, élèves à robe noire. Suertegaray c'était l'institution privée de la Gare. Peut-être moins marquée du signe que l'autre, parce que moins directement –en apparence- sous l'autorité du corps pastoral, donc un peu en marge. Tout à côté, sans craindre une quelconque fâcheuse promiscuité le bataillon des filles de « la laïque ».



Dans un grand enfoncement du mur Est où au-dessus de deux saints un grand cercle de verre ouvragé laisse passer une lumière paraissant imprégnée de surnaturel ; l'autel avec ses marches d'arrivée, flanqué de deux statues, s'appuie sur un retable que terminent trois niches occupées, trois niches coiffées de coupole à bout pointu. Les gardiens du tabernacle sont là qui veillent sur le coffre sacré ainsi que sur la mystérieuse et inconsumable lampe. Trois lustres ; le central plus fourni, plus ciselé donc plus riche ; tombent du plafond arrondi –un rappel de roman-. Deux grandes croix, dressées, toujours en place, paraissant rivées au sol, sont de part et d'autre de l'entrée du lieu du sacrifice.

Tout à côté une porte. Celle de droite ouvre sur la sacristie, laquelle communique d'ailleurs directement avec le chœur par un autre passage. Celle de gauche permet l'accès à une salle fourre-tout.

Par ci, par là, on retrouve des traces de gothique. Pour parler clair, question style vraiment pas grand-chose d'affirmé... de dominant.

En résumé, Saint-Vincent était –et est- une église d'une importance certaine mais sans richesse excessive. Pourquoi y trouver à redire ? Pourquoi en manifester un quelconque regret ? Cela n'est-il pas plus religieux qu'un luxe ostentatoire ?

La foi, la vraie foi, la communion, l'intense communion des âmes ont-elles tellement besoin des apparats qui pour si luxueux qu'ils soient ne représentent qu'une beauté douteuse et infime face au grand Univers.



Phototypie Marcel Delboy Bordeaux
440. - HENDAYE (B.-P.) — La Chapelle de la Plage. M. D.

Depuis la fin du XVIII^e siècle, une chapelle avait été érigée à la plage, la chapelle Sainte-Anne. La population ne devant pas avoir, à l'époque, une densité appréciable, la chapelle suffisait aux exercices du culte, peut-être d'ailleurs, de fréquence épisodique. Quelques maisons basses, un semblant de hameau, au milieu des dunes qui conduisaient à la mer, voilà le quartier de la plage d'Hendaye aux temps de la Révolution de 89 et du Directoire. Un modeste sanctuaire

votif suffisait, un sanctuaire donc sans prétention aucune, pour actions de grâces, à deux pas de l'océan, si près des cœurs mais aussi si redouté. L'époque trouble où parfois la raison perdait ses droits y fut-elle pour quelque chose. Toujours fut-il que cette très ancienne chapelle connut des fortunes diverses et même de mauvais sorts. Elle fut profanée puisque transformée en grange vulgaire avant d'être à moitié détruite. Mais il faut croire qu'elle possédait des vertus particulières car elle ne disparut pas en entier, qu'elle reprit vie avec la restauration de 1900 qui en fit un temple modeste certes, mais un temple authentique sur un sol léger où poussaient abondamment les herbes dures et piquantes des rivages marins et de timides et peu odorantes fleurs, des espèces d'œilleux, des fleurs chétives mal nourries et trop secouées par le vent impétueux et salé qui venait du large.

Dès les premières années qui ont suivi l'arrêt de la guerre de 1914-1918, Sainte-Anne connaîtra quelques améliorations et quelques ajouts non négligeables. Un édifice convenable prendra le relais. Mais ce ne sera encore qu'un lieu de célébration du culte, très secondaire. En rien il ne pouvait rivaliser ou se comparer avec Saint-Vincent. Il faut réaliser que dans la décennie de 1920 à 1930, Hendaye-Plage n'a pas une population très fournie, surtout en hiver. On ne s'y bousculait point. Ondarraitz seulement connaît l'affluence, les dimanches de rugby.



149 HENDAYE, — La Chapelle de la Plage (Martinet et Verdeil, arch.). — I.L.



Le quartier ne prendra une certaine importance quant à la sédentarité qu'à la veille de la seconde guerre mondiale. Et c'est à ce moment là que Sainte-Anne deviendra une église, à part entière.

Si l'hiver, entre 20 et 30, c'était le calme obsédant, en été les belles villas déjà construites ouvraient grandes leurs portes. Toute une caste huppée y venait pour jouir des plaisirs de la plage et de la mer.

Le dimanche, titrés et non titrés mais tous aux avoires conséquents, señores, señoritas montaient en ville pour la messe. Ils arrivaient en bel équipage, question d'habitude pour eux et aussi pour prouver aux autochtones toute leur supériorité. Les abords de l'église étaient empruntés sans gêne aucune par de belles limousines astiquées, reluisantes, aux chromes étincelants.

Jeunes et moins jeunes, en arrêt sur le parvis ou dans la cour, nous les regardions médusés, trop saisis d'admiration pour en éprouver, sur le champ, un vif sentiment d'envie. Nous goûtions plutôt un plaisir particulier à étaler nos connaissances en matière automobile.

- « Tiens, disait quelqu'un sans se soucier d'estropier un nom, voilà une Hotskich...
- A côté, vois la Packard...
 - Je préfère la Delage noire. Elle est plus fine de ligne.
 - Et la De Dion n'est pas mal non plus.
 - Je ne trouve pas la Chenard vilaine.
 - Oui, mais regardez celle qui vient de s'arrêter, cette splendide Rolls. Qu'il est beau ce bouchon de radiateur avec cette fée ailée qui fait mine de prendre son vol.
 - A qui est-elle ?
 - Au marquis de (*un nom, en es, espagnol*) m'a-t-on assuré.
 - Qu'est-ce qu'elle doit coûter !
 - J'ai demandé à Monsieur D... (*mon voisin garagiste*) dis-je en intervenant tout fier.
 - Tiens, toi aussi tu as été frappé par la richesse de la bagnole.
 - Oui, depuis plusieurs dimanches. Et c'est pour cela que je me suis informé.
 - Alors combien ?
 - Monsieur D... m'a dit que l'on n'en fabriquait pas comme des petits pains, qu'il fallait être anglais, américain, maharadja, industriel ou trafiquant pour pouvoir s'y approcher... Elle coûte... (*ici un chiffre lourd en francs qui représentaient encore quelque valeur*).
 - Ouy ama (*expression de surprise très locale*). Qu'il faut être rupin pour se payer une Rolls.
 - Oui, avance un autre, mais les autres marques ne sont pas non plus pour rien. Et même pour elles il faut aussi être rupin pour se les procurer.
 - Qu'il est des veinards, parmi tant de fauchés, constate un interlocuteur.
 - Dont nous sommes, ajoute son voisin.

- Celle-ci a trente chevaux (*la conversation évolue...*).
- Non quarante.
- Pourquoi pas cent tant que vous y êtes, tranche un sage. »

Ainsi allaient les conversations et les discussions entre êtres condamnés à aller à pied. Comme si on avait quelque part la richesse ambiante, on était presque fier. On voyait le luxe ostensible venir vers nous. Il ne nous offrait rien, cela est certain. Mais il nous devenait familier comme sympathique. Dérisoire satisfaction des petites gens qui sont –ou paraissent être- très heureuses de ce que les autres possèdent, en leur lieu et place, bien sûr, et sans la moindre velléité d'un quelconque partage. Tentation dangereuse aussi qui peut susciter de redoutables états d'âme, des motivations à se hisser, coûte que coûte, vers ce clinquant, cette richesse aussi perfide qu'injuste et qu'illusoire.

La voiture n'était pas l'unique objet des conversations des fidèles Hendayais confrontés avec les riches étrangers. Elles portaient aussi sur les qualités de ces derniers. Et chacun d'y aller de son marquis, de son comte, de son monsieur très haut placé.

Heureusement cela n'allait pas très loin. Le temps d'une messe, l'espace d'un été et puis l'ensevelissement. D'aucuns –je suis de ceux-là devaient cependant en tirer une ligne de conduite, pour plus tard, pour asseoir des convictions qui prendraient à rebrousse poil un monde d'injustice.

Des larbins en tenue ouvraient, casquette à la main, les portières des limousines. En descendait une « gentry » orgueilleuse, distante, « éclaboussante » qui ne condescendait –sans aucune approche- à venir se mêler au commun de la paroisse que par acte de foi, par sacrifice. Il fallait bien que cette caste oisive vienne prendre sa part de pénitence et de prière, elle qui avait, sans nul doute, à se faire fort pardonner une vie trop facile, trop portée sur les plaisirs. A moins qu'elle ne vint affirmer qu'elle était ainsi, toute puissante, à part, privilégiée par la volonté du Tout-Puissant. Les attentions toutes particulières dont elle était l'objet de la part des responsables de l'église ne devaient que fortifier leur certitude prétentieuse. Au surplus, quitte à s'en excuser devant un juge suprême, n'était-elle pas heureuse de contempler les effets qu'elle produisait –dans le sens de l'admiration- sur les participants modestes.

On saisit fort bien qu'il fallait à l'époque à ces grands, à ces nantis un autre cadre pour leurs patenôtres que le trop modeste autel de Sainte-Anne ! L'exhibition a besoin d'un déploiement à la mesure de ce que l'on prétend être. La sortie dominicale atteignait une partie de son but car nous connaissions la plupart des membres de ce gratin d'exception, par leur nom, souvent à rallonge, et il pensait –sans doute avec quelque raison- qu'il nous arrivait d'être plus admiratifs que critiques ou détachés.

Clergé paroissial... Auxiliaires

Avant que je n'acquière la faculté de me rendre compte des changements qui s'opéraient dans un milieu qui était le mien ; avant que je me défasse de cette enveloppe qui me le rendait en quelque sorte imperméable, avant donc que j'ouvre pour de bon mes yeux, un changement avait eu lieu dans la direction de la paroisse.

- « Le petit a été baptisé par le curé Bellevue (une phrase que j'ai entendue maintes fois, prononcée par ma mère).
- Oui, un peu avant qu'il ne parte pour Saint-Jean-de-Luz comme doyen. »

Le mystère s'éclaircit, un jour, pour moi. L'abscons devint une réalité saisissable. J'appris ainsi que l'ancien curé d'Hendaye –celui qui m'avait ondoyé et salé (je reviendrai, plus tard, sur cela et considérerai la chose)- s'en était allé à Saint-Jean-de-Luz –le canton-comme curé principal, doyen comme on disait (le qualificatif doyen à prendre plutôt dans le sens de l'autorité, de la supériorité hiérarchique que dans celui de l'âge) ; celui qui avait un droit de préséance et de regard, sur les collègues attachés à cette subdivision. Il se trouvait une concordance notable entre le canton religieux, le canton scolaire –public- et le canton administratif. Mêmes communes concernées et à quelque chose près même dispositif de fonctionnement. Similitude dans le personnel. Pyramide des valeurs donc ayant une forte ressemblance.

Ainsi c'était bien au chef-lieu du canton qu'officialiaient, habitaient aussi le curé-doyen et le Directeur de l'école, en principe, la plus conséquente de tout l'ensemble éducatif.

N'était-ce pas au chef-lieu du canton que se déroulaient, irrévocablement les épreuves du Certificat d'Etudes et aussi l'annuelle « mise à poil » de tous les conscrits du ressort devant les Maires, au grand complet, avec déploiement de l'autorité galonnée qu'elle soit médicale ; de l'administration militaire ou de la gendarmerie. Je ne fais que citer quelques fleurons du chef-lieu et ont nom percepteur, enregistrement, notaires. J'en passe.

Du chef-lieu du canton, de l'école pilote passaient –pour toutes les classes sous sa coupe, en quelque sorte- les circulaires qui n'étaient que la reproduction, à plusieurs exemplaires, des prescriptions des chefs mais dont le soin de diffusion était confié à l'instituteur... du canton.

Le curé-doyen devait lui aussi avoir dans ses attributions, celle –essentielle- de faire l'intermédiaire entre en haut (l'évêché) et en bas (la paroisse). N'ayant pas fouillé très avant, je ne puis être très précis à ce sujet.

De toute façon, je pense que l'on peut, sans doute possible, considérer le curé-doyen appelé aussi curé de canton et le directeur de l'école-phare de ce même canton comme arrivés –c'était une promotion pour eux- à un degré comparable d'autorité, de prestige et de représentation.

Une légende, peut-être abusive, surtout répandue dans les campagnes a voulu que le curé de canton n'inspirât pas la pitié avec sa mine florissante et son embonpoint révélateur d'un penchant particulier pour la bonne chère ; inclination satisfaite sans trop de retenue.

Le curé doyen Bellevue (un nom chantant puisqu'il signifie soit l'endroit d'où l'on jouit d'un coup d'œil incomparable, soit le spectacle naturel, lui-même... heureux dirions-nous qui peut considérer ou offrir une belle vue) ; le curé-doyen Bellevue faisait exception avec son ascétique aspect, dont je devais être le témoin. Aspect ascétique qui seyait bien avec l'allure distinguée qui tranchait sur celle de ses collègues, qui en imposait d'autant plus que le lorgnon, en permanence sur le nez, était aristocratique et que la fine soutane révélait le bon coupeur.

Il est des places, des sinécures –laïques, civiles, religieuses- qui ne peuvent demeurer vacantes. Le curé Bellevue promu doyen ayant troqué les bords de la Bidassoa pour ceux de la Nivelle, Ondarraitz pour Lohitzun, la charge de la paroisse Saint-Vincent ne devait subir aucun hiatus.



Le curé Frapart (un nom moins bucolique, moins poétique puisqu'il évoquait –sans mauvais vouloir- les coups donnés, la blessure, l'empreinte, l'affliction, l'estampage, le saisissement par impression ou émotion, l'éveil, l'acte définitif, la sollicitation aux portes ou comme on dit aujourd'hui hélas ! une force de... ajoutez un art ce nom féminin ou à ce verbe au présent et vous trouverez la réponse). Le curé n'avait pas les manières distinguées de son devancier.

De taille moyenne, il faisait un peu lourd avec son pas pesant. Sa soutane rendait encore moins vive sa démarche. Cela n'allait pas d'ailleurs sans lui conférer une certaine dignité. Il campait l'être sérieux, assuré, assez difficile à ébranler.

Mais ce qui nous attachait à lui c'est tout ce qu'il tirait comme prestige de ce qu'il avait été auparavant. Il venait de fort loin, d'un lieu qui nous impressionnait, d'un archipel voisin de Terre-Neuve ; plus précisément de Saint-Pierre et Miquelon où il officia –durant plusieurs années- en qualité d'aumônier des basques qui traquaient la morue. Pas très porté à parler de lui, il ne nous livra que par bribes ses souvenirs. Nous arrivâmes, néanmoins, à obtenir quelques récits. C'est peut-être parce qu'il ne fut pas exagérément disert que St-Pierre conserva à nos yeux tout ce mystère qui lui venait de sa lointaine situation.

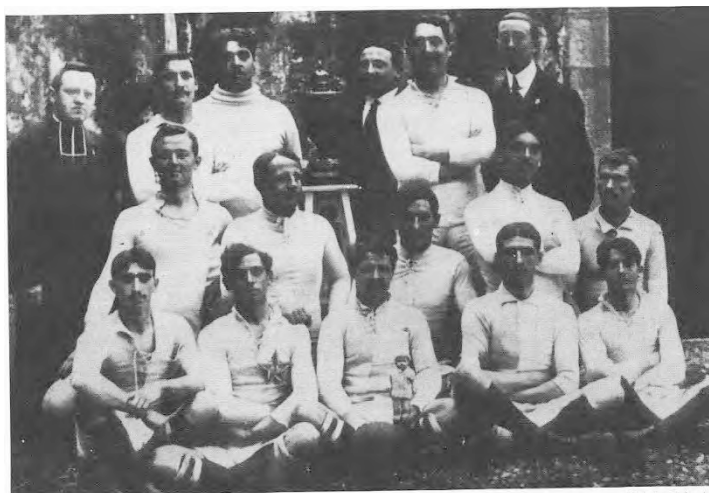
Le curé, au demeurant, se révéla un pasteur facilement abordable. Rien ne glaçait chez lui. L'approche était simple. Il demeurait l'enfant du pays –un fils de douanier- qu'il était. Son sacerdoce avec tout ce qu'il lui conférait de prestige ne le grisait pas. Il paraissait compréhensif à beaucoup de choses, sans ouverture excessive, cependant. Je lui ai entendu déplorer que d'authentiques fidèles puissent préférer la pratique du rugby aux Vêpres, le dimanche après-midi. Que dirait-il s'il vivait encore ? Comment prendrait-il le fait que des gens d'église soient sur les stades, le jour du Seigneur, comme spectateurs assidus, supporters enflammés ou comme reporters de la presse écrite ou parlée ?

J'ai déjà évoqué le grand pas qu'il fit en venant à une fête de l'école laïque. Cela méritait –à l'époque- un grand coup de chapeau.

Mais hélas ! lui aussi portait la marque d'une formation fermée. Le salut, la bonne voie ne lui paraissait être que dans le giron de l'église.

Il m'arriva un jour, d'en faire l'expérience. Elève à l'Ecole Normale, j'étais chez moi en vacances. Je prenais l'air à la fenêtre de ma cuisine. Le curé Frapart vint à passer. Il m'aperçut. Nos salutations se croisèrent. Dans son bonjour il n'y avait rien, à priori, de rentré, de contrit. Cependant, venant vers moi, il ne put s'empêcher de m'apostropher en ces termes : « adieu (sens de salut) toi qui as mal tourné. » Je compris l'allusion, le motif... Est-ce par saisissement, par respect de jeune ? Je ne répondis pas. La conversation s'engagea. Bon prince et certainement esprit adroit et fin, le curé Frapart me parla de la cathédrale de Chartres, de son passé, de ses richesses et aussi de son archevêque (ou cardinal), paraît-il, un prélat fort estimé. Si je narre cette anecdote ce n'est point pour une charge, à sens unique. J'ai connu de l'autre côté de la barrière –puisque l'on veut qu'il y ait barrière- autant de préventions, d'idées arrêtées. Même à l'heure actuelle malgré des changements dans les mentalités on n'est pas encore arrivé à cette compréhension salubre, à cette tolérance digne, à cette acceptation généreuse, à ce respect mutuel entre êtres pas si différents, somme toute, à condition qu'ils soient sincères.

Avec le vicaire Sabes on abordait un autre genre d'ecclésiastique.



(Col. Les Eglantins)

La première coupe du patronage (1911-1912). On reconnaît, entre autres, l'abbé Sabes, vicaire, Prosper Argoyti, Antonio Eguimendia, Olascuaga, Larrieu, Henri Lafitte.

L'abbé Sabes, debout à gauche sur la photo extraite du livre d'Hendaye de l'Abbé Michelena

Pas question du bon visage paternel, doux ; au sourire avenant, coiffé de la couronne de blancs cheveux qui le rendait encore plus vénérable, celui du curé Frapart. L'abbé Sabes, son auxiliaire faisait distant. Rondouillard certes, mais sans la bonhomie afférente ; la figure pleine ; des lunettes à fine monture en permanence « vibrant » un regard hautain ; la toison envolée en grande partie depuis longtemps, d'un crâne rond pour ne laisser que quelques raies soigneusement tirées ; on sentait que toute familiarité, même surveillée, était difficile avec lui.

Le vicaire Sabes aimait la « haute ». L'hiver il lui fallait se contenter des bourgeois du cru. Il effectuait un choix, d'ailleurs. Ses préférences allaient à la frange la plus relevée. L'été comblait sa propension. L'aristocratie qui s'installait à la plage n'avait pas plus fidèle confident. Très certainement il était pour elle le confesseur privilégié. Il fallait le voir lors de l'arrivée des grands, le dimanche, s'empressez auprès des nantis, des nobliaux, saluant avec une chaleur déférente les messieurs et conduisant les fières dames jusqu'aux prie-Dieu à elles réservés. Il ne serait guère surprenant qu'il ait pris personnellement quelques soins afin que les chaises les plus en vue, non loin du chœur demeurent à leur entière disposition et qu'il y ait veillé jalousement. On pouvait très aisément se le figurer dans les salons qu'il fréquentait souvent.

Bref, c'est avec « l'aristo » qu'il se sentait bien. Il était d'un autre siècle, celui du mariage étroit de la puissance terrestre –celle du foncier, du coffre-fort ou du sabre- et de l'autel. De ses origines point supérieures –à tout prendre de la petite bourgeoisie basque- il se détachait visiblement.

Le curé Frapart se trouvait porté vers le peuple, vers les humbles. Lui, l'abbé Sabes vers le titre. Une certaine complémentarité pourrait-on croire. Pas tant que cela. L'accord ne fut jamais parfait entre les deux prêtres. On devinait, sans trop se forcer, une incompréhension réciproque, à leurs échanges de paroles ; à leurs actes souvent en opposition ; à la façon de s'aborder ; à maintes résurgences apparentes d'un manque d'affinités intérieures.

« Un bon roupillon se prépare » entendait-on dans les galeries quand l'abbé Sabes montait en chaire. « Mes chers frères ». La somnolence gagnait l'assemblée. Le soporifique envahissait la nef comme porté par sa formule introductive.

Les éloquents apôtres qui exaltèrent la parole du Maître, les prédicateurs fameux de Bossuet à Bourdaloue, sans en oublier de plus récents, pouvaient se reposer tranquillement. Leur gloire ne risquait pas d'être éclipsée par les périodes de l'abbé Sabes, qui à l'instar de son nom, jamais ne baissaient de ton mais jamais non plus le haussaient. Pas de dièse à la clé, pas de bémol sur la ligne. Une coulée dans la même hauteur. Et la nappe monotone se répandait subrepticement dans la nef. La voix n'avait rien de martial. Tout juste ce qu'il fallait pour être audible. Même quand l'orateur (sacré) fustigeait le pécheur il n'empruntait pas le timbre au-dessus. Les fidèles plongeaient dans une douce léthargie. Cet abbé aurait fait merveille comme thérapeutique pour corriger, soulager les rebelles au sommeil. Je sais des docteurs spécialistes qui utilisent le disque rengaine pour faire dormir leurs patients. L'abbé Sabes aurait eu sa place toute indiquée dans un établissement destiné à ces cures. L'assemblée ne se réveillait qu'après le prône, lorsque la « scie » s'était tue, lorsque s'achevait l'effet du somnifère.

Une spécialité active celle-là de l'abbé Sabes c'était le pincement du bras. Sa fêrule à lui... ses ongles. Gare au dissipé qui tombait sous ses griffes (expression on ne peut plus justement adéquate), à l'étourdi en rupture du mot à mot du catéchisme. Comme châtiment la piqûre aiguë, l'écharde pénétrante... Homard à forte tenaille. Crabe enragé de Chingudy... Forficule à pince abdominale... lucane à redoutables mandibules. L'homme de prières devenait cela l'espace d'un éclair.

Nous fûmes beaucoup à ne l'avoir approché que très peu. Peut-être est-ce en raison de cela que nous n'avons retenu que quelques désagréables côtés, trop apparents et que nous n'avons pas su apprécier les bons, qui, certainement, comme chez tout être devaient exister.

Présent à Hendaye, par intermittence, et bien naturellement là où se tiennent les manifestations religieuses, l'abbé An... sut mieux alerter notre sympathie et la conserver. Fils d'Hendaye, issu d'une vieille et honorable famille paysanne il en conserva ce sérieux calme, cette façon de se comporter aussi sereine qu'assurée. La soutane, chez lui, ne cacha jamais l'homme de la campagne. Pourquoi au demeurant l'aurait-elle fait ? La terre n'est-elle pas à l'origine de tout ? Elle fut et reste une grande présence, mise largement à contribution. Elle porta l'homme. Elle fut le don divin de la création, celui d'où tout partit.

L'abbé An... venait à Hendaye à l'occasion des vacances scolaires. Dès que l'heure en avait sonné, pas question de muser en route. Ses échappées, le dimanche, étaient fréquentes également. Il exerçait comme professeur dans un collège catholique de l'intérieur du Pays Basque.

Il avait de la maigreur euskarienne ; mais une maigreur saine, robuste. Il se trouvait bien dans la norme du type basque... haut de taille, visage anguleux, nez droit et saillant,

prognathe sans excès ce qui lui conférait comme une affirmation de volonté, de ténacité. Mais que l'on ne s'y méprenne point. Tous les basques ne sont pas longilignes, des « planches à pain », des anguleux des maxillaires et porteurs de bénitier à l'inférieur. Il en existe de trapus, de solidement campés, au visage plein et rouge. N'allez point croire qu'ils fassent lourdauds pour cela. Mais que la morphologie s'avère élancée ou ramassée jamais ils ne pêchent par lenteur et embarras dans la démarche. Le manque de vivacité, de légèreté, d'élégance du port... rien à voir avec eux. ⁽¹⁹⁾ Ayant hérité d'une race rompue aux travaux en plein air, aux grandes et pénibles randonnées dans la montagne ; ils ont acquis et conservé une allure dégagée, bien spécifique ; une aptitude à l'exercice physique qu'il touche au sport ou à la danse. Fandango aérien, jeu de pelote fort exigeant en finesse, adresse et robustesse : deux spécialités basques, jalousement pratiquées et protégées. Bien mieux qu'on ne saurait le faire en d'autres lieux. Ceux qui, d'une ethnie étrangère, s'y sont essayés ou bien ont échoué ou bien ne se sont montrés, quelques cas mis à part, que de piètres imitateurs.

Je connus surtout l'abbé An... au Patronage où il prenait son tour de garde (une expression un peu trop forte en ce qui le concernait) plus souvent qu'il ne lui était imposé. Une sympathie certaine le lia, à nous. Je ne fus pas le seul à bénéficier de son amicale audience. Mais je reconnais que je fis partie du groupe des privilégiés. Cela tint, je crois, à ce qu'il avait un frère Salvat, avec qui il était fort lié et qui travaillait chez Descamps, l'ébéniste, en compagnie de mon cousin, celui, vous vous rappelez qui un certain jour me surprit en flagrant délit de rupture de classe et qui me ramena dans le droit chemin, par l'oreille. L'abbé An... savait que j'appartenais à la laïque. Il ne me fit jamais allusion à cela... ou bien alors le propos, l'incidente, la touche furent si légers, si subtils qu'un non-averti des nuances du langage ne put s'en apercevoir. Je conserve de lui le souvenir d'un être avec qui l'on pouvait passer d'excellents moments, en confiance, sans retenue, sans l'obsession « tenaillante » de se sentir étroitement surveillé dans les gestes et les propos. La hautaine observation, il semblait l'ignorer, lui préférant la compréhension, la communication simple et amicale (celle d'un grand-père).

« Ttoutoulou, hou, hou »

« Ttoutoulou, hou, hou, hou. »

Le piaillage strident, agressif partait des abords de l'église ou planait sur les pentes des rues qui descendent vers le port.

S'agissait-il d'une manifestation de protestation juvénile ? D'une explosion panathénienne ? D'une comptine d'écolier, en rupture de classe, excitant pour le faire sortir du jeu, un de leurs camarades ? De bien autre chose... De la provocation dérisoire, si l'apparence s'en révélait mauvaise, à l'adresse d'un singulier personnage.

Des enfants –laissons le Bonhomme à son arrêt sans appel contre leur manque de cœur- paraissent exercer leur verve contre Ttoutoulou, un drôle « d'ensoutané » qui avait, en effet, de quoi étonner avec sa robe d'ecclésiastique surannée, rouillée, faite d'étoffe grossière, d'une sorte de cadis outragé et béant de quelques boutonnières abandonnées par le disque de fermeture. Si l'on ajoute à cela les pieds nus qui dépassaient de sandales à la semelle usée que tenaient mal ses courroies trop lâches, par vieillesse, et la tignasse épaisse, ennemie du peigne, qui débordait d'une calvitie propagée, remplaçant très largement la tonsure de l'état, on peut voir que Ttoutoulou avait plus de l'être que l'on peut blâmer ou railler que du porteur de charisme. Il ne faisait pas, à proprement parler,

¹⁹ La légende du moins l'assure. Retenons cela pour un grand nombre, mais gardons-nous, de trop généraliser. Tenons compte de quelques défavorisés.

partie du clergé d'Hendaye. C'était une sorte de moine vagabond qui revenait, sans crier gare, chercher asile à Saint-Vincent et se fondait de même dans la nature. A quel ordre monacal appartenait-il ? Son accoutrement, son comportement peu orthodoxe ne permettaient point de le situer. Où campait-il durant son court séjour ? Quelle soupente lui était réservée dans les dessertes de l'église ou du presbytère ?

L'interrogation subsistait surtout que le curé Frapart et l'abbé Sabbés ne cachaient point, à son encontre, une incompréhension, voire une répulsion, au demeurant peu chrétiennes. Naturel pour l'abbé Sabbés porté sur la gent raffinée. Mais plus surprenant quant à l'attitude du curé Frapart qui paraissait plus accueillant à la basse classe.

Les passages de Ttoutoulou offraient aux gamins l'occasion de se défouler au détriment d'un innocent ou d'un marginal. Invariablement la confrontation se terminait par les gémonies auxquelles le bizarre capucin vouait les insolents ou par la course-poursuite entre le provoqué et ses agresseurs.

Mais le pauvre Ttoutoulou empêtré dans son sac vestimentaire, contrarié par sa chaussure récalcitrante, handicapé par l'âge, n'était pas de taille pour attraper les lestes moineaux qui d'ailleurs disparaissaient dans les venelles et les impasses. Le plus grave – j'y reviens- c'est que les responsables n'eurent jamais trop l'air de prendre fait et cause pour la victime ou quand ils le firent ce fut sans virulence ni détermination.

« Ttoutoulou est revenu » entendait-on un beau jour. Et le cirque recommençait. Pour quelques jours. Triste, bien triste, malgré les rires que cela provoquait, même parmi les grandes personnes. Et s'il s'était agi d'un saint ? N'ont-ils pas voyagé en si pénible posture ? N'ont-ils pas connu jusqu'à la lapidation ?

« Je suis de semaine avec...

- Je suis de messe de mariage de Z... (*sexisme comme on dit aujourd'hui, exagéré, on ne parlait que du fiancé... comme si mademoiselle n'existait pas... comme s'il s'agissait d'androgynie*).
- Je suis allé porter les saintes huiles au vieux Xalvat, hier soir.
- Pourquoi, Louis est-il absent ?... demande le maître.
- Parce qu'il est à la messe de mariage de (*air connu, voir plus haut*).
- Monsieur, j'étais pas là (*sic*) ce matin, j'étais d'enterrement.
- En effet, je t'ai aperçu. »

Tels étaient les échanges verbaux dont on était les témoins, les propos que l'on entendait à la laïque et qui touchaient surtout à la vie périphérique de l'église. Sur la sellette en l'occurrence ceux que l'on désigne par le terme « enfants de chœur », ces porteurs de soutanelle, à temps partiel, sans auréole particulière pour cela car ne bénéficiant pas de grâce sacerdotale. Comment le pourraient-ils vu leur âge ? Même si d'aucuns poussent loin, dans la fonction, jusqu'aux approches de la puberté, tel Fernand qui ne laissa le surplis qu'aux environs de la quinzième année, donc plus un jeunot de l'office divin ; ce qui émane du nom « enfant de chœur », c'est la fraîcheur, l'offre de vie, la candeur, la qualité de l'âme, non encore perturbée par tout ce que le terrestre comporte de mauvais. L'enfant de dieu, l'innocence voilà, en principe, à l'origine le sens de l'appellation. N'allons pas jusqu'à dire qu'elle ait une prétention angélique que bien qu'il y eut peut-être un peu de cela, quand elle fut lancée. Il faut croire que le Grand Maître n'avait pas un penchant pour la classe huppée. Il avait jeté son dévolu pour le servir sur la progéniture de l'humble.

Le recrutement de l'enfant de chœur, du moins à l'époque concernée, n'avait rien de bourgeois. Qu'il s'agisse de Fernand, de Jean-Pierre, des frères Min... du Bas-Quartier, de Léon, d'Arnaud, de Miñique, de Popaul (j'en passe car nous fûmes assez nombreux à hanter le vestiaire de la sacristie) tous étaient soit des fils de veuves ou de gens de petite condition.

Il existait les enfants de chœur de haut grade et les subalternes ; les quasi permanents associés directement à l'officiant pour la célébration du sacrifice et les figurants, les encadreurs, les « remplisseurs ». Les premiers devaient faire leurs classes latines. Rassurez-vous les humanités n'étaient point en cause. Il s'agissait tout simplement de prendre contact avec la langue de Virgile pour repérer les lancées du prêtre grâce à un carton merveilleux, toujours à portée. Il fallait répondre sans trop saisir, c'est évident, ce que l'on psalmodiait. A la manière du perroquet, de son psittacisme, évacuant mots et expressions sans en saisir la représentation. Périlleux, au début, l'exercice des réponses devenait une habitude. Il fallait que ça cadre et ça cadrerait. On aurait aussi bien usé du javanais ou de l'un de ces 601 dialectes ou idiomes de l'Afrique Noire ! Un vrai triomphe pour qui avait maîtrisé ces secrets étrangers ! Cela lui conférait une dignité particulière.

La qualité d'enfant de chœur de première classe, la distinction de servant comportaient des obligations assez astreignantes. Le servant de semaine –on se répartissait la besogne- n'avait guère de temps pour oublier l'église. Du lundi au dimanche, il lui fallait être au rendez-vous de la première messe. Passe encore à la belle saison, mais en hiver, désertier le lit bien chaud, bien souvent avant potron-jaquet, pour trouver l'église froide, après une traversée de rues qui saisissait, n'avait rien de bien tentant. Et comme il convenait de communier, l'estomac vide, jugez du supplément de tourment.

A peine après avoir repris contact avec le foyer familial, s'y être hâtivement restauré, il fallait prendre le chemin de l'école. Pour y recevoir plus d'orties que de fleurs car, pris par ailleurs, on avait négligé devoirs et leçons, alors exigés très officiellement. Le manque de sommeil perturbait la faculté d'attention et la netteté de l'esprit. Les obligations du service étaient fréquentes, sur semaine. Les plus nombreuses venaient des enterrements. De toute évidence, l'enfant de chœur « semainier » ne pouvait être derrière son pupitre d'écolier et à la cérémonie, l'ubiquité lui faisant défaut. Fatalement il manquait plusieurs leçons et devoirs. Un handicap dont beaucoup ne se délestèrent jamais. D'où un retard préjudiciable dans la scolarité et une sortie sans parchemin. Il y eut des exceptions. Bravo à ces courageux ! Certains maîtres n'eurent jamais la bonne idée d'inviter les défaillants passagers à regagner le bercail, le plus vite possible. Tant pis, même si les concernés devaient s'en réjouir ! Tant pis pour plus tard ! Je m'en suis souvenu. Instituteur, à mon tour, j'ai toujours permis à l'enfant de chœur, de reprendre sa place, en classe, après l'office religieux, sans attendre la rentrée de l'après-midi. Cela devenait un rouage bien réglé. Nous ne nous apercevions que très peu, nous les non-sortants. La perturbation ne nous touchait pas. Ainsi, le manque n'affectait qu'en partie le chargé d'astreinte.

Le soir, l'enfant de chœur de semaine, n'était pas quitte avec le service. Il assistait encore le prêtre. La fonction n'était pas bénévole. Il y avait un fixe –pas de quoi se griser !- et, en surplus les « profits » qui tombaient les jours de joie quand on recevait l'enfant qui venait de naître ou quand le cortège nuptial faisait une apparition à la sacristie.

Je ne connais pas de servant qui ait fait fortune. Pas même constitué un gros magot. L'offrande, la paye disparaissaient avec une fluidité déconcertante. Enfin le gourmand y trouvait son compte ainsi que la marchande de friandises de « Chez Carréra » qui avait là une clientèle fidèle.

Qu'est-il resté de latin à ces « répète-jacquot » ! Rien. Pas même la motivation pour se livrer à l'étude de cette langue. Reconnaissons que leur origine modeste ne leur permettait point d'avoir accès aux « boîtes » où l'on pouvait forcer les secrets de l'expression romaine.

La figuration –j'en fus- avait emploi le dimanche, régulièrement, et lors des grandes circonstances échelonnées dans l'année ou fortuites. Le contingent supplémentaire de jeunes en robe –une bonne dizaine de membres- avait une fin précise : étoffer, meubler, remplir et peut-être aussi contribuer à orner. Le rôle était donc passif. De l'accompagnement qu'il se situe dans le chœur ou dans la théorie. Une mention spéciale doit être réservée à cette sous-classe d'enfants de chœur, aux porteurs de cierge, au nombre de deux. Les... en pointe ; en tête du cortège. Ils annonçaient l'officiant et sa suite à la sortie des coulisses. Ils ouvraient le chemin à la procession dans l'église et parfois à l'extérieur. C'était des halbardiers mais pacifiques, avec leur longue chandelle pleurant à partir de la langue rouge du sommet et qui s'enfonçait dans un pied de métal avec un disque à la base qu'ils devaient tenir sur leur hanche. Rôle d'apparat mais qui n'allait pas sans certains aléas. Miñique en fit le pénible constat. Miñique, un fervent du porteluminaires était grand, dégingandé, nerveux et passablement maladroit. Un dimanche, à la Grand-messe il tenait fièrement son flambeau. Que lui arriva-t-il ? Comment fit-il ? Son pied se bloqua-t-il ? Eut-il un malaise passager ? Un croc en jambe invisible lui fut-il infligé ? Passons. Miñique perdit la verticale, chut sur le tapis et avec lui s'envola le cierge allumé, ce qui détermina dans la plongée une petite queue de comète, vite éteinte. L'infortuné fut rapidement remis sur pied, cependant que près de l'autel, en bas et dans les galeries fusèrent des rires peu chrétiens. Il fallut recourir à un autre porteur. Miñique plus vexé que contusionné ne voulant rien entendre pour reprendre son rôle, et remplacer le mât de cire très endommagé. Le curé Frapart après la messe n'aborda pas l'incident. Par charité ou par reproche feint ?



A part entière ou comme figurant l'enfant de chœur devait porter soutane (disons soutanelle) dans l'accomplissement de sa juvénile et pieuse mission. La couleur du vêtement variait entre le noir et le rouge selon les circonstances. La plus usitée –heureusement- était la robe rouge, pour les événements normaux, les cérémonies ordinaires aussi bien que pour les fêtes carillonnées. On s'en servait lorsque la joie, la fête, le bonheur, la tranquillité de l'âme et du cœur étaient au rendez-vous. La soutanelle noire marquait l'épisode triste : l'enterrement, les jours qui précèdent Pâques tout à la Passion du Christ.

Il est ainsi établi que le noir convienne au deuil, à la douleur, à la tristesse, à l'austérité. Sans doute parce qu'il recèle par essence une obscurité, un manque de rayonnement. Il est incapable de diffuser les traits, comme si toute lumière se trouvait absorbée et conservée. Il existe des noirs qui saisissent. Qui n'a pas été impressionné par le nuage chargé d'ébène ? Dans le ciel d'orage il affirme la pesante grandeur. Le costume masculin fait de riche étoffe noire ne s'assure-t-il pas, de ce fait, un éclat que l'on remarque. Ne donne-t-il pas un cachet de distinction, que la cérémonie soit sérieuse ou qu'elle soit une

fête. Essayez donc de priver un snob de son smoking noir pour un raout et vous verrez s'il accepte.

Les présentateurs de spectacles ne sont-ils pas en noir... et les chanteuses, les chanteurs chics... et les musiciens des orchestres de haut rang... et la gent de service autour des tables de casino (encore que pour eux le noir emblème de malheur convienne car la déchéance et la mort accompagnent les jeux de hasard).

Il y aurait fort à étudier et à dire quant à la dévolution réservée au noir. Un fait subjectif qui comporte, à n'en pas douter, un côté arbitraire et qui peut-être ne convient qu'à certaines contrées de la planète.

Parmi les teintes qui transportent, le rouge occupe une belle place. Cela lui vient-il du soleil qui porte avec lui le feu grandiose ? Vraisemblablement oui. Le sang, en ce qui le concerne, pour si vital qu'il soit et qui ne saurait être d'une autre couleur, n'a rien d'exaltant lorsqu'on le voit couler, encore moins quand on l'examine figé dans un bocal.

Mais c'est ainsi. Le rouge fait noble, souverain. En optant pour le pourpre –cette variante- les Césars voulaient affirmer leur dignité impériale.

Comment est le manteau du cardinal ? De pourpre et celui du bas clergé (n'insistons pas).

Des vétilleux pourraient demander pourquoi la soutane papale est d'un blanc immaculé... et pourquoi ?... et pourquoi ? Que ne pourrait-on encore gloser quant aux couleurs, à leur prétendue signification, aux symboles que l'on fait s'en dégager ? Noires ou rouges, nos soutanelles pêchaient par manque de fraîcheur. La garde-robe ne se renouvelait pas tous les ans. Dans un disparate choix, chacun s'y retrouvait. Il n'y avait pas de fausses notes. Pas d'affublés ridiculement. Pas de robe de disette, ayant raccourci, pour de grands bougres. Pas de sacs trop enveloppants pour les petits. La préposée au vestiaire –la benoîte- devait manquer de temps ou avoir une mauvaise vue car le soin apporté à notre costume de cérémonie laissait à désirer. Des taches ne partaient pas. Des remugles s'en dégageaient quand nous sortions nos soutanelles du placard où elles dormaient en tas informes, à la « reste comme je t'ai jeté ».

Il fallait toute notre candeur de gamins, notre insouciance de pinsons, voire notre indifférence olfactive pour endosser sans malaises notre malodorante et saint uniforme. Du reste c'est en lui-même qu'il détenait sa valeur, son prestige. Et nous savions qu'il allait contribuer, dans un instant, à nous faire considérer comme à part des autres par les fidèles, témoins de notre apparition, de notre présence et de nos pieux services. Et puis l'aube de dentelle, toute blanche, surtout vue de loin, couvrait juste ce qu'il fallait de soutanelle pour que l'ensemble en paraisse religieusement séduisant.

Ici s'interrompt, pour un moment, l'évocation des êtres masculins qui portaient robe en permanence ou occasionnellement. Deux mots encore toutefois, concernant la première catégorie. Nous pourrions épiloguer en notre époque de transformations rapides, parfois surprenantes et fantasques, sur une certaine tenue ecclésiastique qui manifestement a disparu de la rue depuis qu'un sacré aréopage en a décidé. Nous pourrions féliciter ceux qui autorisèrent une tenue en principe, plus normale, ou les critiquer d'attenter à une figuration vénérable, vieille, très vieille, remontant aux origines du vêtement. Nous n'en ferons rien, considérant tout cela comme très sujet à interprétations, à points de vue personnels, à byzantinisme dérisoire.

L'habit court, fermé ne fait pas le « macho ». Le Christ portait le vêtement long, à ouverture inférieure. Maintes statues, maintes fresques, maints bas-reliefs grecs, romains, chaldéens, mésopotamiens, égyptiens, sont là pour nous prouver que le « tombant » et le flottant n'étaient pas écartés pour des corps qui n'avaient rien de la gracilité efféminée. Regardez le centurion et sa lourde chemise chamarrée de passements, de breloques, de galons, le grec et sa chlamyde, le licteur et sa houppelande, l'Aurige et son fuseau évasé, les hommes du désert, bleus ou brûlés par le soleil, demandant protection à leur burnous ; les hommes d'armes du Moyen-âge avec leur haubert tanguant dans le bas, le preux carolingien et son espèce de mante, l'hoplite et sa jupette, le romain et sa ceignante et pendante toge. Le jugement se confirme.

Quand le lointain ancêtre, le premier emprunta à la peau de la bête sauvage de quoi se vêtir, il ne se perdit pas en savantes constructions. Il bâtit son « couvre corps » en toute simplicité. Un grand morceau de cuir qui tombait et qu'au besoin l'on retenait avec un os pointu, cette aiguille du début.

Il est bien entendu que nous ne traitons que du vêtement long et ouvert porté en permanence. L'option de la robe pour la cérémonie officielle, civile ou religieuse, relève d'une autre considération.

Pourquoi d'ailleurs enfermer dans la robe le sexe faible. Mais qui est le sexe faible ? Qui est le sexe fort ? Qui peut juger de qui et de quoi ? Et sur quoi ?

Nos compagnes ne s'y sont pas trompées qui usent de plus en plus, en nombre, du pantalon. Il faut le dire qu'elles le font –souvent- avec le meilleur goût et la plus grande aisance. Se sont-elles laidement « masculinisées » ? Ou bien, au contraire, n'ont-elles pas apporté du charme à une partie basse, vouée à l'indifférence ; avec leur facilité naturelle à se mouvoir ? Il est de fâcheuses contre-indications. Mais ceci appelle plus de commisération que de sarcasme.

Sont sots, ridicules et nocifs ceux qui sous prétexte de s'affirmer ne voient que leur propre sexe, pourfendent l'autre et ne cherchent qu'une suprématie qui écrase. Alors que tout a été très nettement établi, au départ, afin que la force, la forme, le cœur, la grâce, les dispositions pour perpétuer l'espèce, soient confiés à des êtres dissemblables dans le corps, pareils quant à l'âme ; des êtres faits pour se compléter dans l'amour comme dans toute chose.

Il fallait avoir le regard juste braqué, par temps calme, vers les sorties du déambulateur, le chœur ou les absidioles pour saisir les incessants va-et-vient qui y avaient cours. Des êtres, on ne peut plus discrets, paraissaient, se fondaient, revenaient, s'en allaient de nouveau, dans un silence surprenant, intemporel. Vêtues de bleu timide, porteuses au sommet d'ailes blanches oscillantes, à pas feutrés, glissant plus que marchant, les mouvements comme très calculés, des religieuses avec la sainte retenue de ne rien déranger, veillaient avec un amour profond sur cette partie privilégiée du temple. Leur rôle était si peu ostensible qu'on avait tendance à l'oublier. Et pourtant ces porteuses de vœux monastiques constituaient le personnel ancillaire de l'église, de premier plan. Sans elles bien des choses n'auraient pu être, bien des déroulements convenables impossibles. Elles avaient en charge la propreté, le décor de l'autel, du tabernacle qu'elles ne laissaient que fort rarement sans hostie consacrée. Leur vigilance active, non moins pieuse, non moins attentive s'exerçait également sur la Chapelle de la Vierge et sur celle du Sacré-Cœur. Un de leur souci majeur c'était la petite veilleuse à huile qui devait témoigner, en permanence, de la présence divine. On pouvait s'en remettre, en toute confiance, à ces vestales. La

flammèche ne risquait pas de demeurer morte ou alors pour un instant si court que rien n'en paraissait.

On voyait souvent les nonnes sortir de la sacristie, emportant un paquet de linge.

« Tiens les sœurs vont faire la lessive constatait-on dans le voisinage.

- Bah ! Elles n'ont pas un grand effort à fournir pour frotter.
- Enfin !...
- Que voulez-vous le linge n'a guère servi et hormis quelques taches de bougie...
- Ou de vin... »

Les sœurs avaient donc les bras chargés de blanc, de linge sacré, celui de la table de l'autel, des petits carrés qui servaient à sécher le ciboire lors du sacrifice de la messe, d'aubes, de surplis même fort peu endossés. Leur mission consistait à redonner à tout cela une blancheur immaculée, à repasser et à tout remettre en place avant les cérémonies. Une de leur tâche très réservée, à laquelle elles apportaient toute leur foi consistait dans la fabrication des hosties. Elles possédaient le secret pour réaliser ces rondelles d'un blanc diaphane, d'une finesse qui rendait ces espèces de gaufrettes, très réduites et spéciales, sans poids comme immatérielles.

Les « bonnes sœurs » -trois ou quatre, tout au plus, vivaient dans un logis d'une simplicité tenant presque de l'insuffisance, derrière l'Eglise. De chez elle au sanctuaire, du sanctuaire à chez elles, voilà les déplacements les plus importants qu'elles s'offraient. Par crainte du monde peut-être ! Qu'auraient-elles éprouvé aujourd'hui ! Par souci, poussé à l'extrême, de ne pas déranger ? Par vocation d'être tout à fait, sans penser à autre chose, au service du Tout-Puissant ? Par humilité ? Elles ne se risquaient que très peu souvent dans les rues rébarbatives. Elles ne le faisaient que pour le secours à des déshérités, des accablés ; à ceux que la vie abandonnait, petit à petit. On en était arrivé à les honorer, à trouver leur présence indispensable tout en les ignorant ou en ne se doutant presque pas de leur réalité.

« Sœur Marie » « Sœur Cécile » « Sœur Bernadette »... entendions-nous, sans qu'il soit aisé de distinguer la désignée ou alors dans une sorte d'indifférence. Cet apostolat discret, quasiment impalpable n'a-t-il pas quelque grandeur ? N'est-il pas d'une autre qualité qu'une extériorisation trop affichée ? Les « bleues » furent plus tard remplacées par les « noires »... des religieuses espagnoles. Moins exclusivement rivées aux pratiques du culte en vase clos, elles eurent –et ont- une tâche devant laquelle il faut s'incliner. Gardes-malades, soignantes, providence de nuit dans les cliniques, elles mettent en action, simplement, presque à la dérobée, l'amour du prochain. Grâce leur en soient rendues ! Ce n'est pas elles qui ont attiédi la foi, détourné les gens de l'autel. Bien au contraire, elles ont par leur abnégation, empreinte de sainteté contribué à atténuer la désertion et incité au respect en prouvant que l'enseignement altruiste du Christ et sa sollicitude pour la misère n'étaient pas lettre morte.

La « benoîte » était l'ancillaire inférieure.

« Tu penseras à la benoîte disait le mari à son épouse, en partance pour la messe.

- Oui j'ai fait la monnaie.
- Elle n'en a jamais ?
- Si puisqu'on lui en donne. Mais elle maugrée plus que de raison quand il faut la rendre.
- Sait-elle compter ?

- Oui certainement, mais pas avec la célérité désirable. C'est un être un peu primitif.
- Que fait-elle donc à se surcharger de toutes ces pièces ? Ne s'en égare-t-il pas quelques-unes en route ; question de se délester d'une main ?
- Que tu es méchant et mauvaise langue ! »

La « benoîte » que l'on pouvait considérer comme l'auxiliaire, en second, des bonnes sœurs, devenait indifféremment la « chaisière ». Et c'est à cette particularité qu'il est fait allusion plus haut.

Nous en avons déjà glissé deux mots. Il se trouvait dans la nef des chaises appartenant à des particuliers lesquels n'étaient assujettis à aucune taxe de placement ; du moins apparemment. Il existait aussi, tout autour et jusque dans les collatéraux des chaises, propriétés intrinsèques de l'église, mais soumises à location. A la manière des sièges mis à la disposition du public dans les avenues et squares. L'emprunt de ces chaises était soumis à péage. Inventions très habiles que ces péages qui font payer au centuple l'objet ou les facilités offerts. Cela me rappelle quelque chose de typiquement local puisque à cheval sur la Bidassoa. Il s'agit du pont international reliant Hendaye à Irun. Les gouvernements espagnols et français convinrent de sa construction, il y a plus d'un demi-siècle. Bien avisées, les autorités de Madrid s'offrirent pour l'exécution de l'ouvrage. Par esprit timoré, sans grande perspective ; peut-être croyant faire le « malin » sans bourse délier, le gouvernement français obtempéra, laissa faire, persuadé d'avoir trouvé une « poire », de réaliser la bonne affaire.

Nous étions en pleine tourmente de guerre il est vrai et les Espagnols à l'écart du conflit. Cela peut, à la rigueur, constituer une excuse, en apparence valable, à un manque de « vista ». La mise en service du pont date de 1917. Or, à partir de cette date et au moins pendant une cinquantaine d'années les piétons eurent à payer cinq centimes (espagnols) pour tout passage ; à l'aller comme au retour. Considéré à première vue, cela peut sembler ridiculement dérisoire. Mais les lois d'une certaine progression sont ainsi impératives qu'à la longue, le magot croît, croît et atteint des sommes très importantes. Résultat... le pont fut on ne peut plus rentable. Les Espagnols ne rentrèrent pas seulement dans leurs frais mais s'octroyèrent une source de revenus à ne pas dédaigner, même en tenant compte de la désintégration de la monnaie, cette constante valable en tous temps et pour tous les pays. Opération bénéfique donc dans les grandes largeurs.

Même opération en ce qui concerne les chaises de l'église ! Même source de rente !

Il appartenait à la « chaisière » d'assumer le recouvrement de la dîme. On voyait une masse noire se glisser avec quelque lourdeur, durant les offices entre les travées pour récolter la manne. Et ce, sans se soucier outre mesure, de troubler les âmes en pleine prière. Cela n'allait pas toujours sans quelque discussion. Il se trouva parfois quelques mauvais payeurs, quelques contestataires comme il y eut des resquilleurs pour occuper indûment des sièges échappant à l'imposition et qui mirent quelque mauvaise volonté à être délogés par les propriétaires.

La « benoîte » n'avait rien d'une jeunesse, ni d'une élégante. De noir affublée, de ce noir de veuve, de vieille, noir adopté une bonne fois pour toutes ; la tête prise dans une mantille vulgaire, elle allait la démarche peu gracieuse. Quand on l'approchait on réalisait que la personne n'avait rien de distingué. C'était la tâcheronne, la préposée aux travaux que d'autres ne voulaient pas exécuter, bien que les bonnes œuvres lui prêtassent main

forte à l'occasion mais pas très souvent. Le balayage du sol lui revenait d'office qu'il concernât la nef, les galeries ou les dépendances. Nous n'avions, je l'avoue, aucune considération pour cette subalterne. Nous la tenions –étant donné son âge- courtoisement à distance. Nous nous moquions un peu de son langage, car recrutée dans ce no man's land où se rencontrent plusieurs nationalités, elle usait d'un jargon où le français estropié s'accommodait d'un approximatif castillan sur grand fond de basque.

Pourquoi l'appelait-on la « benoîte » ? Qui l'avait baptisée ainsi ? Pas précisément en vertu de son air plutôt revêche. Certainement pas, pour établir quelque relation avec la bergère sainte du même nom à l'origine du pèlerinage couru aux 17^e et 18^e siècles ; celui de Notre Dame de Lans.

Il est deux pôles dans l'église qu'on ne saurait ignorer, deux endroits d'où partent, à des degrés différents, des accords, des exaltations, des hymnes de triomphe, des évocations chantées, des murmures et aussi comme des pleurs ; deux endroits qui muets, laisseraient toute cérémonie sans transports, sans puissance ; l'humain s'avérant trop faible et trop fade pour lancer seul le psaume qui touche.

Tout d'abord c'est non loin de la barrière d'accès à l'autel, en tête des travées de chaises, côté chapelle de la Vierge, l'harmonium, une caisse qui dépasse en haut les prie-Dieu. C'est l'instrument de première ligne, celui qui accompagne les voix, tout près de l'endroit inviolable où s'opère le miracle, où se commémore la Cène, où s'élèvent l'hostie et le calice. Là, pas besoin d'éclat. Rien du flambant lointain. Presque de l'intimité.



Mais du fond de l'église part le somptueux, l'éclatant, l'irrésistible. Au-dessus du narthex, bien engagé dans sa grotte profonde, l'orgue domine toute intervention vocale. Il n'a que faire, semble-t-il, des faibles combinaisons. Il est sans complaisance envers de trop timides expressions. Lui, c'est le grand chamberdeur, la puissance, l'ouragan souverain, la bourrasque qui balaye tout, le tonnerre qui écrase, le tonitruant ravisseur qui emporte sans qu'il y ait possibilité de faire front ou même de manifester sa présence ; l'apport vocal étant si faible qu'il est rendu inaudible couvert qu'il se trouve par le souffle impétueux.

La même personne –une artiste, pourquoi pas ?- régnait sur les claviers de l'harmonium et de l'orgue. Une demoiselle, un peu au-delà de la jeunesse patente, mais pas encore rendue dans les steppes désolées, hantées par les vieilles filles. Pas mal du tout d'ailleurs, bien conservée Mademoiselle Iba... (un nom basque) attirait les regards des pratiquants (hommes) que le démon distrait malicieusement ; peut-être autant par son physique, son visage qui gardaient un charme certain que ses dons de musicienne.

Mademoiselle Iba... opérait rarement seule. Des chanteuses la flanquaient. On avait distingué leur voix dans la cohorte de jeunes fleurs qu'on appelait filles de Marie. L'organe créait la fonction. Dans le comportement de ces choristes il y avait l'amour du chant mis au service de la foi ; un surcroît de ferveur manifesté, tout haut. Mais aussi, pourquoi ne pas le dire, la fierté naïve de montrer son talent. Surtout pour celle qui dépass-

sait les autres en finesse de timbre et en escalade dans l'aigu. Etre soliste conférait une notoriété enviable. « Quel bel organe que celui de Mademoiselle M... ! », une plantureuse jeune fille aux joues roses et pleines. Le compliment volait de bouche à oreille, de bouche en bouche, et atteignait l'intéressée qui, humainement en éprouvait quelque enflure, même si cela était en conflit avec le saint exercice. Je me suis bien amusé parfois –que l'on me passe mon irrespect- à l'audition de ces chanteuses de village ; de bourg où tout le monde se connaît, s'examine, loue un peu et plus souvent critique. C'était à qui pousserait le plus haut la note, sans souci de précision musicale, ni d'exactitude des paroles employées. Cela n'était pas si blâmable ! Tout au plus participant d'une vanité –un péché non mortel- à notre échelle.

Les chanteuses revenaient souvent reprendre leur place parmi les filles de Marie dont elles étaient issues. Les filles de Marie constituaient une caste de jeunes personnes, triées sur le volet et chez qui on voulait voir un comportement à l'abri du péché –surtout celui de la chair-. Des rosières d'église en quelque sorte, préservées donc du démon et maintenues dans le droit fil de leur sainte Mère, question chasteté. Ce rang comportait des privations qu'il fallait subir. Pas de bal, pas de sorties en compagnie de ces suspects qu'on appelait garçons. Ainsi la tentation était écartée, pensait-on. Etait-ce si sûr ? N'y eut-il pas quelques entorses ? Et le voile blanc dont les pieuses enfants se couvraient pudiquement, à l'église et lors des démonstrations processionnaires, n'abritait-il pas quelquefois quelques manquements aux saintes prescriptions ? Combien de regards, tendrement chargés de désirs, œillades à l'appui, aurait-il été loisible de discerner ? Mais comme l'attitude de soumission avait le dessus et que le livre de prières et de chants offrait la possibilité d'une bonne contenance, apparente, peu de troubles cachés, d'espérances déguisées, transparaisaient. Des filles de Marie il y en avait de belles... il s'en trouvait de laides. Il y en avait qui étaient toutes à leurs dévotions, à la vie austère, à leur refus du démon. Mais combien étaient là, par tradition, bonne coutume, par obligation familiale, par acceptation forcée, résignée et provisoire –heureusement !- d'un état pour lequel elles n'étaient point faites. La plupart ne troqua pas le voile de Marie pour la coiffe de Catherine. (Sanctifiez le tout et vous y serez). L'œuvre de chair se fit donc, à son heure, en mariage seulement selon le sacré principe et aussi en principe. Qui peut affirmer qu'il n'y eut pas de l'anticipation pour certaines affamées ?

D'autres –pas forcément les plus déshéritées physiquement- de filles de Marie évoluèrent sensiblement, à petits coups, vers le peu désirable, le peu exaltant et le définitif rang de vieilles filles.

Ce qu'il y avait de typique et certainement de malsain dans tout cela c'est qu'il s'était établi une cassure dans la jeunesse féminine. La séparation entre celles qui étaient sous la bannière de la Vierge et celles qui, même pratiquantes, en demeuraient hors, tenait de la dichotomie, du manichéisme manifeste car il n'y avait pas loin pour considérer que d'un côté se trouvait le bien avec l'abstinence et de l'autre le mal avec cette trop grande liberté d'agir, sans prude réserve, sans ostracisme avéré envers le garçon.

Avec le catéchisme dit de persévérance, celui de la post-communion j'eus l'occasion d'approcher –ce fut très court- une autre demoiselle. De la bourgeoisie hennayaise... celle du négoce (en l'occurrence) (en vins pour être précis) (d'un certain rang pour une nette estimation). Mademoiselle La... se livrait aux délices de la catéchèse. Alors que jusqu'à la communion solennelle on nous enseignait les grands commandements religieux, après on abordait l'histoire sainte. Mademoiselle La... s'en chargeait. Pas mal du tout la diffuseuse. Et avec ça pas prolongée, comme fille et s'habillant avec distinction. Je lui dois la découverte, en gros, des Testaments riches de noms de pays qui chantaient à

mes jeunes oreilles, de miracles de saints, d'exodes, de rois aussi fabuleux que leur nom paraissait enchanteur. Mais je tirai vite un trait. Ma persévérance à moi, malgré l'exégète de charme, ne dura que très peu.

Les chanteuses recevaient du renfort à la grand-messe du dimanche ; un renfort d'autant plus conséquent que le saint était important. Il en était de même pour les grands événements inscrits au calendrier religieux. Un renfort qui par sa puissance les aurait bien noyées, si une naturelle, une tacite adaptation ; si une harmonieuse entente ; si une sourdine mise en pratique quand c'était à l'organe cristallin de se manifester ; n'avaient pas été aussi remarquables.

Des galeries, des accents mâles, des accords justes montaient haut dans la nef faisant tout vibrer par leur ample résonance pour retomber en chape envoûtante. C'est là un des privilèges de l'église basque et que permet la séparation des sexes ; étant bien entendu que les pratiquantes dans leur ensemble y allaient aussi de leur contribution. C'est toujours un vrai régal, fort apprécié, que d'écouter ces hommes –musiciens d'instinct- portés, exaltés, transfigurés par le chant. L'unisson de la chorale presque improvisée se révèle d'une surprenante perfection. Pour ces artistes il ne s'agissait point de pousser la « gueulante » mais d'exprimer par l'ode sacrée ce qu'ils sentaient avec force. Point de baguette pour diriger. Le maestro était individuel et multiple. Chacun l'était à sa manière, à part entière ; collectivement. L'ensemble s'opérait comme par enchantement. Le chant sacré –qu'importe si toutes les paroles n'étaient littéralement saisies puisque bien senties- par le truchement de ces magiciens gagnait en profond, en ampleur, en sérieux, en tenue dans une communion totale de joie manifeste. Pas de débridé. Pas de fausse note. Ces hommes, pour la plupart musicalement incultes, sentaient intensément ce qu'ils chantaient. Le psaume –comme le refrain- était pour eux ce vieux moyen d'extérioriser la profondeur de leur âme, l'art de dire soi, ses croyances, ses aspirations, ses rêves, ses certitudes, de le dire pour soi et aussi pour et avec les autres. Il n'était point sacrilège d'y reconnaître un plaisir de chanter ; un plaisir religieux ici, sentimental partout ; une prise personnelle de délectation pour une manifestation de confiance dans la vie qui est et –telle s'affirmait leur foi absolue- qui viendra.

Entrez un jour de fête dans une église du Pays Basque et vous éprouverez un plaisir profond, inestimable, à écouter ces chœurs spontanés. J'ai goûté à cela, à Hélette, petit village de la Navarre française à deux reprises. Lors de la Fête Dieu et pour un service triste, d'enterrement. Les deux fois, en des circonstances pourtant bien opposées j'ai ressenti le même ravissement, la même surprise admirative en entendant l'ardente profession de foi. Et si le Magnificat de juin portait témoignage de la joie éclatante, les strophes de l'accompagnement dernier –bien que lancées sans sourdine, sans ce voilé de l'expression funèbre- saisissaient par leur assurance ; leur manque de désespoir. Plutôt une élévation de l'âme quiète, un « à bientôt » affirmé sans cri de douleur.

- « Madame n'a pas été trop ennuyée hier soir. Elle n'a pas été contrariée...
- Pourquoi donc ? Elle a bien passé la nuit.
 - A cause de ces jeunes qui ont chanté tard, juste en-dessous de vous.
 - Oh ! que non. Tout au contraire. Elle a écouté, ravie. Qui étaient ces chanteurs ?
 - Des jeunes d'Hasparren... de passage.
 - Des jeunes gens et des jeunes filles, je le suppose étant donné les timbres différents.
 - Oui ! Un petit groupe théâtral d'amateurs qui revenait de répéter, sur place, car dimanche ils jouent une pièce basque à Irissary.

- S'ils manifestent autant d'entente, d'intelligence sur scène, le spectacle doit valoir le déplacement.
- Sûrement. Enfin je suis bien contente de voir que cela ne vous a point dérangés, importunés ; surtout en ce qui concerne Madame. Je voulais presque les prévenir (*sous-entendu : les choristes*) qu'il y avait une personne très fatiguée au-dessus.
- C'eut été fort dommage. Ma femme non seulement n'a pas été fatiguée mais a fort goûté ces chants bien qu'elle n'en ait pas compris les paroles. Mais la musique n'est-elle pas une grande dispensatrice de clé ? Ne porte-t-elle pas en elle-même toute l'explication, tout le sens d'un message ?... »

Cette conversation, je l'eus, un matin de mai, à la pension de famille d'Hélette où nous étions descendus pour permettre à mon épouse de retrouver quiétude et forces après une dépression passagère.

Je n'exagérai en rien, je n'allai pas à contresens de la vérité en répondant comme je le fis à la propriétaire visiblement gênée.

Oui, ce fut un récital véritable que celui, à nous offert, au pied levé, durant la nuit ; un récital qui n'avait rien à voir avec l'émission vociférante, le refrain intempestif, le couplet estropié. Une véritable anthologie du chant basque nous fut offerte avec ensemble, retenue et fidélité : « Adios ene maitia (l'adieu à l'aimée) ; Agur Adixkideak (salut les copains) ; Agur Jaunak (cet hymne de reconnaissance, grave et religieux)... Aitatxi, amatxi (un hommage aux grands-parents)... Ama, begira zazu (chant de l'amour)... Andre Madalen (la légèreté de l'ironie)... Artzaintsa mendian (la montagne et la brebis ; deux fleurons d'Euskadi)... Haurtxo ttipia seaskan dago (fameuse berceuse, tendre à émouvoir)... Bazterretik bazterrat (l'intimité)... Bizi dadin euskara (l'affirmation de l'âme basque)... Boga, boga, marinela (le cantique des marins)... Ene maitea (l'exaltation de l'amour)... Gernika arbola (l'hymne sacré des euskariens)... ikusten duzu goizean (le clair matin)... Itsasoan urak handi (la mer)... Jeiki, jeiki etxeoak (le lever)... Lili eder bat badut nik (hommage à la fleur)... Pilotaren biltzarra (le jeu ancestral celui de la pelote)... Sor lekua (le lieu de la naissance)... Txori erresiñolak ederki kantatzen (le chant triomphal de l'oiseau) ; une partie seulement d'un vaste répertoire dont tout un peuple est fier. Un héritage jalousement conservé et honoré.

Je devais, à nouveau, avoir le privilège d'une audition semblable ; une audition improvisée mais aussi chargée de ferveur, un soir de fête à Urepel, une toute petite bourgade blottie au pied de la montagne, en fin de Pays Basque français. Là aussi je fus convié à la même suavité de la musique, à la même profondeur de la voix, à la même célébration d'une pensée, d'un rêve, d'une authenticité. Était-ce l'environnement de la nature presque sauvage qui ajoutait un surcroît de mystère, de grandeur ? Peut-être. Mais dans les deux manifestations on se trouvait en présence d'une égale sensibilité, d'un même amour pour tout un passé, pour tout un pays, pour une race commune, dont on était très fier.

Un dimanche de Pentecôte nous nous trouvions dans un hôtel de Laruns qui donne sur la place centrale du village. Nous devions y passer la nuit. La pluie tombait abondamment. Qu'il faisait bon à l'abri ! Nous nous couchâmes sur les dix heures. En plein sommeil, ce fut, pour moi, comme dans un rêve. De beaux accents montaient sous nos fenêtres. Un chant, limpide, aérien, qui surprenait. Quelques instants nous furent nécessaires pour réaliser de quoi il retournait. A n'en point douter c'était la réalité, la chorale là, à proximité. Une sérénade offerte.

- « Entends-tu ? demandai-je à mon épouse.
- Oui, c'est ravissant. Mais qui sont ces chanteurs ?
 - Je ne le sais. Allons voir. »

Nous ouvrîmes la fenêtre. La pluie avait cessé. La fraîcheur qui la suivait nous réveilla pour de bon. Nous étions en plein concert vocal. Un groupe se trouvait sur la place. Nous le distinguions à peine sous la lumière tamisée par l'humidité qui envahissait l'air. Mais les personnages ne nous intéressaient pas outre mesure, question physique. Ce qui nous attirait c'était leur cantilène. Dans la nuit leur chant acquérait une extraordinaire pureté. Il n'était pas de notes forcées. On aurait dit les chanteurs pris sous un charme particulier ; exprimant toute leur âme, toutes leurs amours, toutes les fibres d'eux-mêmes. Ce que nous aurions pu considérer comme une espèce de pudeur, un souci de ne point ébranler le voisinage qui devait dormir n'était que le fruit d'une communion intime, une sorte de prière sous les étoiles réapparues, pour la circonstance, dans le ciel, tout à coup dégagé. Si nous frissonnâmes ce ne fut pas sous le coup de la fraîcheur humide mais parce que bien accaparés par l'ensorcellement, par la magie de ces notes si vraies, si douces, si évocatrices, par cette grande messe dans le noir.

« Dus pastous a l'oumbretto... Montagnes Pyrénées. Aqueros mountagnos... Beth ceu de Pau... » Des airs qui nous étaient bien connus mais que nous n'avions jamais entendu lancer avec autant d'amour. D'autres suivirent. Des nouveautés pour nous. Des chants ancestraux de la vallée d'Ossau ; des révélations de l'âme montagnarde ; des preuves de l'attachement à la maternelle terre béarnaise.

- « Qui étaient ces artistes, m'informai-je, le matin, auprès du patron de l'hôtel ?
- Des pâtres venus au ravitaillement et aussi pour faire un peu la fête.
 - La fête toute simple à ce qui m'a semblé. Sans beuverie excessive.
 - Certainement. Ces bergers savent boire. Ils ne cherchent qu'une légère griserie. Ils ont tellement de privations, là-haut. Il faut bien leur pardonner un petit écart.
 - Pourquoi parler de pardon ? Merci pour leur amour du beau chant et bravo pour leur maîtrise. Est-ce fréquent ?
 - Cela arrive chaque fois qu'ils descendent. »

On peut croire que je me suis éloigné du lutrin et que je suis passé audacieusement, du sanctuaire au lieu profane. Ce dernier existe-t-il vraiment ? Le chant –le vrai chant- celui qui porte la marque de la terre natale, qui exprime l'âme de tout un peuple, l'âme du juste, le cœur de l'être non entaché, qui clame son attachement pour tout ce qui s'avère noble n'est-il pas ce que l'homme sain a trouvé de tout temps de meilleur, de plus transcendant pour magnifier ce qui demeure de toute éternité... l'Amour ?

Le chantre en titre s'appelait Bi... Un pur basque, un homme aux approches de la cinquantaine, élancé, plutôt maigre mais solide. Sa démarche dégagée, souple, nerveuse était celle d'un ancien pratiquant, avec quelques succès, du jeu considéré en Pays Basque comme une institution ; celui de la pelote. C'était un artisan du bâtiment, originaire d'Hasparren, mais qui, à l'époque, avait acquis droit de cité à Hendaye depuis plusieurs décennies. Son travail bien ordonnancé, les seconds assurant la continuité de l'entreprise, lui permettait d'être disponible, à chaque convocation, pour accompagner le prêtre. C'est lui qui chantait à côté de l'officiant, dans tous les cortèges funèbres. Il ne laissait jamais sans réponse l'envoi premier du curé ou de l'abbé de service. Evidemment, il y avait les grandes circonstances. Alors Bi... soufflait un peu ; laissait les chanteuses et chanteurs supplétifs montrer leur savoir-faire. Mais il ne manquait jamais de mettre à profit une fin de

strophe, une baisse de tonalité pour appuyer de sa voix qu'il avait forte et belle et ajouter en quelque sorte un magistral point d'orgue.

Pas question pour lui de céder quoi que ce soit de ses prérogatives. Il lui arrivait bien de prendre la tangente, parfois ; surtout le dimanche après-midi, à Vêpres. Soudain (il fallait un coup d'œil bien exercé, bien en éveil pour s'en rendre compte) point de chantre au lutrin. Disons d'ailleurs, sans attendre, que Bi... était trop homme d'action, de mouvement pour se tenir figé au pupitre portant les livres que l'on suivait pour chanter l'office. Les jambes lui démangeaient.

Dès la première seconde où l'évasion était possible, hop ! en route. Disparu dans la nature. Oh ! pas bien loin. L'estaminet « chez Cadettoun » se trouvait à peine à cent mètres de l'église. D'un saut Bi... était rendu. Une entente parfaite et durable s'était établie entre lui et le vieux tenancier. Le godet plein attendait son homme. L'absorption du bon vin rouge ne souffrait aucun retard et ne pouvait se faire à petites rasades. D'un seul coup, à la manière des slaves, mais sans jet du verre. Un geste rapide –la pièce de monnaie était sur le comptoir- Ragaillardi, Bi... refaisait, en moins que rien le court trajet et reprenait tout naturellement son rôle. La prestation y gagnait en ampleur sonore. Comme le curé Frapart faisait semblant de ne s'être aperçu de rien et que l'assistance, en grande majorité féminine l'après-midi, ne soupçonnait pas –en principe- la raison de l'absence si encore elle l'avait remarquée ; tout se terminait parfaitement. Bi... comme pour se faire pardonner (par Celui qui voit tout) en rajoutait question intensité du chant.

Bien plus que nous, prêtres exceptés, Bi... faisait partie intégrante de l'église. Très connu, apprécié pour son aménité, il ne comptait que des amis. Il est évident que de le voir mêlé à toutes les manifestations religieuses –les plus importantes à l'époque- tristes ou joyeuses, lui conférait une autorité familière, incontestable. Il se voulait l'homme de tous, celui qui partageait tous vos sentiments. On n'allait pas chercher si cela n'était qu'un service coutumier, extérieur. Il y avait un peu de cela c'est indubitable. Mais dans un coin où tout le monde se connaissait et avec un bon cœur comme celui du père Bi... il s'avérait fort difficile de ne pas partager les sentiments des autres qu'ils soient dans la peine ou dans la joie.

Nous en avons déjà parlé. Les Bonnes sœurs et la benoîte avaient en charge la sacristie. Cela consistait surtout pour elles à soigner, ranger les ornements et les habits sacerdotaux. La partie la moins noble de la tâche, celle du coup de balai, du coup de torchon revenait au sacristain Xi... qui devait aussi se trouver aux premières pour la grande lessive du dallage, celui d'en bas, comme également le nettoyage du plancher des galeries. Cette partie de l'édifice lui revenait, en exclusivité. Dame ! Si la benoîte avait reniflé « impudiquement » ce qui restait des émanations masculines ! Quel danger ! Dans les attributions de Xi..., encore que cela ne lui soit pas particulièrement réservé, on trouvait le tire corde, entendons par là, la mise en branle des cloches.

Il y avait les angélus –trois- de tous les jours ; l'annonce très bruyante du samedi soir, veille de la fête dominicale ; les appels réitérés du jour du Seigneur (matin et après-midi) ; les affirmations sonores et extérieures des phases prépondérantes de l'office ; le réglage du bourdon de deuil ; la mise en action, à toute volée, des cloches qui conviaient à la célébration ; le déclenchement du glas quand un foyer perdait un de ses membres et parfois le tocsin. Mais pour ce dernier il était fort rare que l'on attendît le bedeau, pas assez rapide et qui ne se tenait pas en permanence au pied du clocher.

La tâche obscure de Xi... bien que connue de tous, n'appelait point la notoriété. Enfin il existait et faisait partie d'un tout. L'on se gaussait bien un peu de cet être dépourvu

d'élégance ; peu brillant dans la conversation, usant surtout du basque primaire et parfois d'un salmigondis où il ajoutait à cette langue des rondelles d'un espagnol non moins rustique et des bribes d'un français écorché et articulé de façon ridicule ; très fruste quant au comportement ; bizarre avec sa coiffure trop raide et trop rase ; portant même les rouges stigmates révélateurs sur le visage d'un penchant affirmé pour la « choper ». Et puis « sacristain » sonnait drôlement, presque « comiquement ». Du moins pour certains polissons que nous connaissions fort bien.

Grandes circonstances – Petits faits

Hosannas et excommunications

Sorties

Le geste se veut preuve d'attachement, manifestation de foi et d'obédience, affirmation de volonté, attestation de grandeur, de réussite et de force. Celui du fasciste était raide ; le bras lancé en avant (le droit bien entendu) ; les doigts réunis comme soudés. Le Front Populaire opta pour le poing levé. D'aucuns –par haine ou par « trouille »- y décelèrent une menace annoncée, là où manifestement, selon les inspirateurs, il ne s'agissait que de mettre en avant, de prouver les vertus de l'union.

Churchill et sa suite, les vainqueurs et les sous-vainqueurs de 40 à 45, séparèrent nettement l'index et le majeur de la main (droite toujours pour les possesseurs des deux bras) ; en firent une fourche bien dressée pour marquer le V du triomphe. De Gaulle levait à l'oblique ses deux grandes ailes, pour le V souverain, irrésistible. Pour le V qui saluait le « Québec libre » (l'indépendance chez les autres !) ou qui était destiné à flouer le petit peuple Pied Noir avec l'immortel « je vous ai compris ! ».

Et nous n'évoquons que le geste fait en position debout (ce qui signifie que cette position stipule une liberté, une noblesse affirmées). Il est d'autres gestes couchés ou à croupetons que nous ne ferons que mentionner sans entrer dans les détails.

Le monde chrétien, dans notre zone, a lui, deux figures pour attester son attachement au Seigneur. Le plus courant, en France, consiste à la pose de la main (encore la droite si possible) sur plusieurs parties du corps ; du haut du corps pour plus de précision. Tout d'abord on appuie sur le front comme si on voulait dénoncer une aliénation, on descend la main pour toucher le milieu de la poitrine, on dévie vers l'épaule gauche pour terminer sur l'opposée. La croix se trouve ainsi dessinée. En Espagne, et jusques au Pays Basque français on use d'un geste plus vif, plus rapide, plus sec et plus limité dans l'espace. Une mimique ! Comme si l'on chatouillait quelque chose, comme une furtive titillation, avec son pouce. Le trajet s'effectue à proximité du visage. Un véritable frissonnement avec, au passage, un rapide baiser. Cela peut sembler fade, considéré seulement sur un seul individu. Mais mis à exécution dans les galeries, avec un ensemble quasiment parfait, cela crée un vaste frémissement nerveux. L'endroit ne serait pas au recueillement que l'on trouverait risible une apparente singerie. Geste machinal, salutation qui en vaut bien d'autres, répétition d'un signe qui vient des ancêtres, exorcisme peut-être ? Ne daubons pas. Surtout s'il s'agit d'un acte pensé, mûri, d'un acte de foi et non de quelque chose de superficiel, de moutonnier. Le prêtre ne donne-t-il pas le ton en brandissant, de façon saccadée et très cruciforme le goupillon pour servir l'eau bénite ou en en agitant la petite cassolette appelée encensoir d'où part la vapeur sacrée, fortement et agréablement odorante.

Ce qu'il y a de très caractéristique dans toutes ces extériorisations c'est que se remarquent surtout, les présents qui demeurent « de bois ». Des corps étrangers. Puisqu'ils ne participent pas à la gesticulation c'est qu'ils ne l'approuvent pas. Pas question de neutralité dans un sanctuaire fait pour vénérer un Dieu. Des fidèles en pleine automaticité portent quelques regards foudroyants en direction de ces provocateurs. Les rebelles ne constituent qu'une fraction réduite de l'assistance. Que font-ils là, d'ailleurs ? Heureusement pour la tranquillité de tout et de tous qu'ils ne sont dans l'église qu'à l'occasion de services extraordinaires où il est assez difficile de rester dehors, à part du convoi. Les occasions très circonstanciées comme les cérémonies funèbres ne se renouvelant pas, pour les

mêmes individus, avec une trop grande fréquence, le refus de participer aux battements d'ailes, en changeant d'auteurs, d'ailleurs en extrême minorité, s'estompe très rapidement sans encourir des foudres qui durent.

L'ukase était mural. L'interdit se voulait oral. La condamnation fusait sans possibilité d'appel. Fort heureusement le bûcher ne s'alluma jamais.

« Mes très chers frères... condamnons cette presse impie, clamait au prône l'orateur au service du divin qu'emportait soudain le venin, le tourment de l'indignation plus que les belles périodes à la Bossuet..

Oui, faisons attention à nos lectures. Ne laissons pas entre les mains de nos semblables, de nos enfants en tout premier lieu ces misérables morceaux de fausse littérature, ces phrases sans Dieu, ces nasardes haineuses contre les prêtres, ces assauts épouvantables contre notre sainte religion.

Ne laissons pas pénétrer dans nos foyers ces perfides persiflages, ces tentatives de débauchage... Oui qui n'est pas avec nous est contre nous. (Quelle verve pensait l'assistance médusée et prise en plein dans un enveloppement d'opprobre et de condamnation).

Le froid matérialisme...

- Qu'est-ce que c'est que cette bête, demandaient, à voix basse, des ignorants tout tremblants ?
- Le froid matérialisme, frère de la bestialité veut s'emparer de vous. Repoussez ces tentatives de rabaissement. N'oubliez jamais la voie de Dieu.
- Je ne l'ai pas entendue (*cette voix*) murmurait quelqu'un qui n'avait pas très bien saisi.
- Tais-toi, écoute donc, protestait son voisin confident, lui aussi en plein désarroi de la compréhension, nageant dans l'homonymie.
- Que de partout, poursuivait le Fouquier Tinville à tonsure, monte la réprobation, le refus d'une telle satanique propagande. Ce serait le retour aux gouffres très noirs d'avant la grande révélation de Bethléem que la victoire de telles imputations. Que soient voués aux foudres du ciel ces suppôts de Satan qui vendent leurs pensées haineuses à de bien sales feuilles.

Condamnons mes très chers frères... (*Ici se plaçaient les titres des journaux honnis, frappés d'interdit ! Journaux de Paris... et avec une particulière insistance feuilles régionales objet de l'excommunication*). »

Le porche servait à l'affichage, ostensiblement mis en vedette. Il n'était point le seul dans cette spécialité. Déjà le mur était mis au service de la propagande. Qui ne connaissait l'effrayant visage que portaient certains pans de maçonnerie ; celui d'un être à fuir car très menaçant avec le couteau bien affûté entre les dents d'où perlaient quelques gouttes rouges de sang. Un avertissement, une invite à la répulsion envers ces affreux bolcheviks. Vous auriez demandé à pas mal d'interpellés par l'image de quoi il retournait que vous n'auriez rien tiré de leur effroi, rien de pensé, rien que de très vague. Pour eux, il y avait ce voyou, ce bandit, cet assassin qu'on leur assurait de l'est où il avait pris quartier. Couteau entre les dents... œil de Moscou... de monstrueux symboles qu'il fallait poursuivre, pourfendre, anéantir.

A l'église, le péril, l'infâme n'étaient pas moins vigoureusement stigmatisés. Ne s'agissait-il pas, en somme, pour les pieuses âmes, de complices bien que s'ignorant, bien que ne participant pas d'une même fin.

La phrase sèche, drastique remplaçait le dessin. La mise à l'index ne souffrait aucune discussion, aucune considération, aucun dosage. Tout était condamné en bloc, sans circonstances atténuantes pour personne. Le Quotidien de Paris, la France de Bordeaux et du sud-ouest, la Dépêche de Toulouse étaient en tête sur la ligne de la proscription.

Le Quotidien de Paris ! Un journal que nous connaissions du moins par son titre. Nous l'avions souvent vu émerger des poches du veston de Monsieur Chrestia, notre instituteur d'avant-garde. Alors Monsieur Chrestia, pourtant un honnête homme, était un pestiféré, un condamnable. Comme je saisisais par la suite ce qu'il nous dit en nous voyant partir, un jour, pour l'église. « Vous allez, chez le premier social. » Nous aurions pu, si du moins notre entendement avait été suffisant, prendre cela pour une boutade. C'était plutôt une condamnation, sous-entendue, du comportement de ceux qui au nom du révolutionnaire de Judée faisaient le lit de l'argent et le bordaient bien. L'état d'esprit de Monsieur Chrestia devait être celui de pas mal de lecteurs du Quotidien. Pas étonnant alors que journal et lecteurs, reproches constants pour les infidèles (qui n'étaient point ceux auxquels on pensait) soient l'objet d'une vindicte implacable et d'un acharnement de haine.

Les trois organes de presse cités plus haut faisaient l'objet d'une particulière sollicitude de la part des « bien pensants ». Pourquoi en était-il ainsi ? N'y avait-il pas d'autres journaux ou magazines autant en rupture de dévotion, que dis-je, originellement porteurs « d'antéchrist » ? Si. Prenons deux pôles très opposés avec leur quotidien respectif. L'Humanité d'un côté –pas l'héritière de la pensée humaniste de Jean Jaurès, mais l'organe central du Parti qui, après la Révolution russe opta pour la III^e Internationale-. De l'autre côté du ravin, l'Action Française, cette pleureuse inconsolable de la mort du roi. Ni l'Huma, ni l'Action Française n'avaient évidemment les faveurs de ces messieurs du sanctuaire. La seconde d'ailleurs avait subi les foudres de l'excommunication. Un rejet plus tape à l'œil qu'effectif. Trop de beau monde se trouvait de ce côté.

Le communisme, hydre encore peu connue et si lointaine ; le royalisme avec ses relents de sépulcre ; l'anarchisme trop farfelu, ne touchaient que très peu et de trop loin. Mais les coupables, le Quotidien, la France, la Dépêche, méritaient, parce que très présents, qu'on dévoilât haut et ferme leurs abominables stratagèmes. L'ennemi, là, se trouvait en prise directe. Il s'agissait de la franc-maçonnerie. A ce titre, la feuille toulousaine, recevait une grande partie de la charge. Elle paraissait même –à écouter et à lire- l'ennemi numéro un. J'appris, plus tard, que des politiciens implantés en Languedoc, les frères Sarraut y faisaient la pluie et le beau temps, y tenant les cordons de la Bourse et les commandes de la direction. Et comble d'impudence... ils étaient en pointe à la loge. C'était donc une lutte au finish des potentats cléricaux aux privilèges anciens et fort grands, à la puissance considérable qui en faisait les conducteurs vrais et sans partage des grandes affaires de ce monde terrestre avec des porteurs d'une autre manière d'exprimer l'idéal mais mus eux aussi, par un aussi important désir de s'attribuer la prépondérance dans le pays.

Aucun pont n'était-il jeté entre ces deux « saintetés » mises au service d'une rapacité parallèle pour tout ce qui concernait honneurs, titres et places ?

Apparemment non. Apparemment seulement. Ce que ne disait point le procureur du haut de sa tribune, ce que ne portait l'affiche, c'était que le fossé ne valait que pour le

commun des fidèles des deux obédiences. Ils n'étaient que les répondants d'une rivalité plus de commande que totale, une rivalité faite d'extérieur captieux. Nous nous laissions imposer une image fausse du maçon. Pas de celui qui bâtissait auprès de nous. Au fait pensions-nous, pourquoi salissait-on cet estimable ouvrier ? Nous méritions quelque commisération pour notre naïveté ou notre ignorance (ou les deux, à la fois). Personne ne nous mettait en garde contre un malhonnête manichéisme. C'était là notre seule excuse. Pourtant depuis longtemps des phénomènes d'osmose s'étaient produits entre deux sas, pas si imperméables qu'on voulait le faire croire. Depuis longtemps des dignitaires de la crosse et de la mitre avaient flirté avec les porteurs de tablier.

Quand nous voyons, aujourd'hui, tout ce qui magouille, s'agite, plastronne dans les sphères hautement distinguées de la politique, de la magistrature (même suprême) de l'armée, de l'administration, etc. etc. lorgner du côté de l'église ou des loges ; quand nous voyons les places les plus au sommet occupées par les Maîtres (grands et moyens) aussi bien que par les féaux huppés de la croix ; quand nous savons que le pouvoir réside, en grande partie dans ces mains qui ne refusent pas et qui ne se refusent pas un mutuel appui ; comme nous avons la certitude d'avoir été menés en bateau par des pourfendeurs de service. Il faut à l'homme, aussi bien à celui qui conduit qu'à celui qui est mené ; l'un étant le complément de l'autre, l'un n'existant qu'en vertu de la réalité de l'autre ; des tabous, des mises en garde, justes ou fallacieuses, des repoussoirs aussi bien que des pères Noël. Sans cela un grand ressort se trouverait distendu. La répulsion, l'indignation, la révolte contre quelque chose s'avèrent plus payantes pour les habiles que la simple résignation à un sort fade. Le temps s'écoulant tout s'érode, s'effrite, se corrompt. La vérité fait son bout de chemin. L'hérésie se transforme, devient une autre façon –respectable et respectée- de penser. L'index devient appel amical. Modus vivendi ? Plus et mieux que cela. Entente très poussée pour se partager le pouvoir. Quitte d'ailleurs –le baiser Lamourette n'ayant qu'un temps- à trouver un autre objet, une autre manière qui puissent mobiliser « l'anti » pour la plus belle exploitation de l'individu qui soit. Depuis les origines, la crédulité des pauvres bipèdes est sans limite. Les gagnants se situent toujours sur un même bord. Les perdants aussi.

Un certain samedi à cette époque de l'année où les jours allongent plus que sensiblement et où l'air devient doux, ma mère me disait :

- « Tu ne traîneras pas pour revenir de l'école. Nous irons à Aritzetan.
- Quoi faire ? avançai-je d'une manière plutôt bougonne.
- Quel étourdi tu fais. Tu oublies la date. Nous irons chercher du laurier. »

Partagé entre le plaisir que j'aurais pris aux jeux de fin de semaine avec mes camarades et la perspective du changement que me procurait l'annonce de la promenade ; sachant au surplus que la tante ne pouvait manquer de m'offrir de ces délicieuses madeleines dont elle avait elle aussi (Proust n'est pas un cas unique) le secret pour la succulence, j'acquiesçais sans trop mauvaise grâce.

Nous revenions vers les sept heures du soir. Assez tôt pour que je fasse la distribution végétale dans le voisinage. Elle touchait nos amis moins favorisés en producteur et peut-être manquant d'enthousiasme pour la tâche.

Le lendemain c'était Rameaux. Le premier dimanche de l'année où véritablement on réalisait que quelque chose de nouveau survenait. Sur le chemin de l'église on n'apercevait que fidèles les bras encombrés de la plante du jour. Ils avançaient un peu camouflés dans le feuillage vert et luisant, à la manière de « marines » ou de « paras » qui

se couvrent pour coller avec la nature en partant opérer aux moindres risques des approches sans être distingués par l'ennemi.

Certains portaient de véritables petits arbres. Nous, les gosses, nous n'avions la charge que de quelques branches. Nous paraissions très fiers d'être ainsi parés. Nous allions faire bénir le laurier. Une vieille coutume –certainement point différente de celle de « nos ancêtres les Gaulois » eux, optant pour le gui- qui voulait que cette plante étonnamment verte alors que l'arbre ordinaire demeurerait squelettique, portât bonheur et assurât protection à la famille durant tout l'an lorsque touchée par les gouttelettes bénites. Pourquoi aurions-nous ironisé sur la croyance infantile des Arvernes alors que nous nous trouvions dans les mêmes dispositions et que nous adoptions les mêmes façons de procéder ?

Arrivés à l'église une surprise nous attendait. Bien que connue depuis les années passées, elle offrait toujours un inédit certain, un insolite qui nous frappait. La porte de l'édifice était close. Un rassemblement s'opérait tout naturellement sur le parvis et le débordait largement. Le prêtre revêtu de tout l'apparat sacerdotal se trouvait au premier rang, au centre.

Toc...toc... toc... Plusieurs coups sur le lourd montant clouté. Des paroles cabalistiques. Un dialogue que l'on semblait deviner. Quelqu'un répondait de l'intérieur. Quel était ce reclus qui avait condamné l'entrée ? Qui avait-on muré ainsi ? Pour être franc nous n'avions que peu envie de le savoir. Nous tenions au mystère. Comme le spectacle aurait perdu de sa valeur si nous avions pu apercevoir le sacristain muré en cerbère pour défendre le passage.

Puis, sans que l'on sache bien pourquoi ni comment, tout s'ouvrait en grand, comme par enchantement. L'entrée dans l'église se faisait au son triomphal des grandes orgues.

Que voulait-on célébrer par ce curieux manège ? D'aucuns –doctes avérés comme il s'en est toujours trouvé- ont expliqué qu'il s'agissait et qu'il s'agit encore de commémorer l'entrée du Christ à Jérusalem. Encore que le Nazaréen soit venu à plus d'une reprise dans la ville sainte avant de tomber sous les coups des sbires d'Hérode, acceptons la légende. Mais quel qu'en fut le motif, la fête nous plaisait.

Nous ressentions un renouveau intérieur. La lune y était peut-être pour quelque chose puisque le dimanche des Rameaux se situe, de tout temps, pendant l'ascension de l'astre vers son degré le plus haut. Curieux pouvoir qu'a cette planète pourtant pâle en apparence de déterminer chez les êtres et les choses d'irrésistibles poussées. Cela a suscité de nombreuses et actives controverses. Les anciens ont cru au grand pouvoir de la Lune. Ils ont étayé leur croyance sur des preuves indéniables. Pourquoi jouer au sceptique ?

Nous sortions de l'église comme regonflés avec notre laurier béni. Nous le rameions avec un luxe de pieuses précautions. Mais comme l'intérêt matériel ne perd pas facilement ses droits, nous allions distribuer quelques branchettes à des vieux de notre connaissance qui nous payaient –ô sacrilège !- en menue monnaie qui ne tardait pas à s'ennuyer dans nos poches, appelée qu'elle était par la boutique aux friandises et aussi en sucreries de première prise, d'avant-goût en quelque sorte.

« Tu ne prendras rien » avait recommandé maman. A notre mutisme elle comprenait notre manque de conviction. La recommandation était de pure forme. Elle n'avait rien d'impératif.

Un bon dimanche, en somme ! Autant de pris, surtout que la fin de la semaine nous ramènerait aux heures tristes avec cette mort du Sauveur, ces chemins de croix empreints d'une désolante mélancolie, ces silences inhabituels des cloches.

Mais comme nous savions aussi que le dimanche suivant nous redonnerait la joie, l'explosion de joie. Ce serait Pâques. La grande fête de la vie. Un dimanche où l'œuf, en chocolat, serait également de la partie pour la grande félicité des gourmands que nous étions.

L'époque des Mois ! Cela peut sembler surprenant ou tenir d'un quelconque jargon pour initiés. Il n'en est rien. Dans le domaine strictement religieux il faut entendre par là les trois décades, et un peu plus, consacrées à célébrer Joseph et celles vouées à Marie. Que l'on me pardonne d'user du verbe au passé, mais comme je ne suis point certain que les traditions ne patinent pas un peu, j'opte pour ce temps. Car alors il en allait réellement ainsi.

Le mois de Joseph empruntait tout le mois de mars, cependant que celui de son épouse –ou supposée telle sans ternissure- se déroulait tout le long de mai. C'était « le mois de Marie ».

Mois de Joseph et Mois de Marie constituaient pour l'Eglise deux périodes, bien à elle, que seule, elle mettait en avant, en toute exclusivité.

Durant ces deux mois nous fréquentions l'église tous les jours, en fin d'après-midi. Cela nous changeait des cérémonies strictement diurnes. L'église s'enveloppait alors d'un mystère supplémentaire. L'obscurité envahissante donnait un aspect particulier au recueillement. Les chants, les prières en paraissaient plus intimes.

Etait-ce le fait que nous n'étions pas encore sortis de l'engourdissement hivernal ou pas assez rôdés pour la vibrante expression de la foi mais il faut bien l'admettre, le mois de Joseph ne nous prenait pas, en entier. D'ailleurs nous n'avions pas une assiduité remarquable pour les cérémonies. Avions-nous conscience, peut-être, de l'importance relative du père nourricier du Christ. Certes nous n'étions pas touchés par son espèce d'importance conjugale qui, cependant, n'en était point une aux yeux des fidèles à cent pour cent. Mais nous n'aurions pas eu l'audace d'ironiser sur une peu enviable situation que d'ailleurs nous ne percevions pas ; étant trop jeunes pour cela et encore bien enfoncés dans la naïveté. Les brocards qui pouvaient ça et là se manifester passaient trop loin –ou trop bas- pour que nous en soyons touchés.

Le grand jour avait lieu le 19 mars. La Saint Joseph. Le lendemain c'était le printemps. Même si l'état de l'atmosphère ne s'y prêtait pas toujours, nous éprouvions une franche allégresse et nous associions dans l'espérance des beaux jours, ces deux vingt quatre heures voisines.

Le « Mois de Marie », le mois de mai, c'était autre chose. Tout d'abord, même au dehors, chez le profane, ce mois commençait par la fête puisque le premier était chômé. Le muguet fleuri en cet épanouissement du printemps apportait sa note tendre avec ses clochettes d'un blanc sans tache, virginal pourrait-on dire.

Tout le long du mois, la fête n'en finissait pas. D'abord la fête de Jeanne d'Arc. Le chœur de l'église prenait alors un aspect particulier avec les oriflammes bleues piquées de fleurs de lis.

Un certain jeudi qui avait plus l'allure d'un dimanche, chanté et carillonné, on célébrait l'ascension miraculeuse, au ciel de Jésus-Christ, récemment ressuscité ; l'événement s'étant produit, comme chacun le sait quarante jours après Pâques. Je parle de l'envolée. Praticquants et praticquantes, en ce jeudi particulier, envahissaient la nef et les galeries avec leurs beaux costumes. A n'en point douter, il s'agissait bien de la semaine des deux dimanches.

Cinquante jours après Pâques nous honorions la descente, en vol plané, du Saint-Esprit sur les Apôtres. Comme dans la République laïque il existe des accommodements avec le ciel, le lundi qui suivait était férié. Nous n'en éprouvions aucune contrariété, nous les écoliers. De nos jours, où l'auto commande la sortie, une sortie pas toujours bien choisie, pas toujours d'un intérêt évident ; plutôt un exode pour faire comme tout le monde ; on a tendance à se servir de ces deux journées, en principe pieuses, pour faire autre chose que prier.

A l'époque, la foi, peut-être pas plus assise, se manifestait de façon plus voyante, plus casanière. Pas de moyens pour partir. Alors on demeurait dans son coin et l'on faisait comme tout le monde. On allait aux offices.

Pour honorer Marie, durant tout un mois, il fallait compter, surtout, sur l'élément féminin et enfantin. Peu d'hommes venaient au « Mois de Marie » pour participer au chant marial, à la prière et à la bénédiction. N'empêche que le tout ne manquait pas de grandeur. Filles de Marie –les premières concernées par la fête-, chanteuses et enfants entonnaient les hommages avec ferveur.

« C'est le Mois de Marie.... C'est le mois le plus beau ! revenait comme une incantation, chanté semblait-il avec plus de conviction que la liturgie latine. Question de compréhension des paroles donc de communion avec elles. Les cantiques anciens en langue basque faisaient également l'objet d'une prestation particulière. Mais cela n'était valable que pour une partie seulement des choristes, bien que la plus nombreuse. Hendaye était déjà, à ce moment, une cité au cosmopolitisme marqué. Tout le monde ne se trouvait pas en possession de la langue euskarienne.

L'orgue se taisait. L'élan des adorateurs était tel, néanmoins, que l'Eglise connaissait les accents superbes des psaumes sacrés cependant que le jour n'en finissait pas de dépérir. Enfants de chœur ou simples participants, nous profitons de la sortie pour nous livrer avant la cérémonie à quelques dribbles et feintes. Nous reprenons l'assaut des buts du terrain attendant à l'église pour quelques instants tant qu'un reste de visibilité le permettait, après la bénédiction.

Puis nous regagnions nos pénates ayant ajouté une petite évasion supplémentaire à notre journée.

Nous longions les halliers nous attendant à en voir surgir quelque lièvre et débouler dans une fuite apeurée, ponctuée par un piquant vagissement.

Nous frôlions les guérets à la terre encore toute luisante des labours récents et d'où émanaient des senteurs lourdes. La nudité impeccable des espaces en attente de se-

mailles convenait à un grand tapis, sans dessin qui menait au bois s'en allant vers Urrugne dans une série de vallonnements où dominaient une succession de fûts encore quasiment découverts mais pas pour bien longtemps.

Nous étions tout heureux de voir les bêtes déjà au pâturage et qui interrompaient leur lente fauchaison pour regarder passer, avec cet air particulier que la critique a retenu, d'étranges promeneurs.

Nous apercevions dans l'espace vaste le laboureur déjà à l'ouvrage. A peine s'il s'arrêtait dans son continuel va-et-vient. A peine si son attelage qui allait pesamment dans une soumission totale marquait le stop. Pas un cri. Le paysan attendait que les visiteurs s'éloignent. Lui, ses bêtes et sa charrue constituaient un curseur qui n'en finissait pas de glisser dans la coulisse d'une règle démesurée.

La baie, la mer paraissaient bien calmes, à peine éveillées, sans grande fréquentation. Hendaye dans le fond, Fontarabie, en face, semblaient dormir et n'eussent été ces filets grisâtres et blancs qui montaient des toits on eut pu croire à des cités mortes, abandonnées par leurs habitants. Dans ce surprenant climat, ce microclimat de la Côte Basque il était des matins bien dégagés où le bleu dominait dans le ciel à un point tel qu'il en était devenu le maître, où il recevait l'apport incendiaire du soleil triomphant à l'Est, et d'autres où un grand drap de coton imperméable occultait azur et astre et où de grosses masses nuageuses se baladaient dans la voûte qui semblait avoir diminué de hauteur. L'air, de toute façon, n'était jamais agressif ni par des souffles intempestifs, ni par des morsures de froid. C'en était fini de la rigueur de la triste saison. Nous nagions en pleine douceur.

Rien ne venait contrarier, en temps normal, l'oiseau dans son chant et son vol sinon précisément, pour un instant, nous qui le forçons à se taire ou qui couvrons les trilles quand nous ne l'oblignons point à une émigration provisoire.

Que faisons-nous ainsi, en pleine nature, à une heure matinale ; à une heure où à l'accoutumée, surtout nous les enfants, étions couchés ? Que faisons-nous en cortège avec le prêtre et les enfants de chœur précédés par la croix parmi nos camarades et en proche compagnie de jeunes filles, de dames et aussi de quelques hommes ?



Où allions nous ? Qui motivait notre exercice ? Quel était le sens de notre manifestation ?

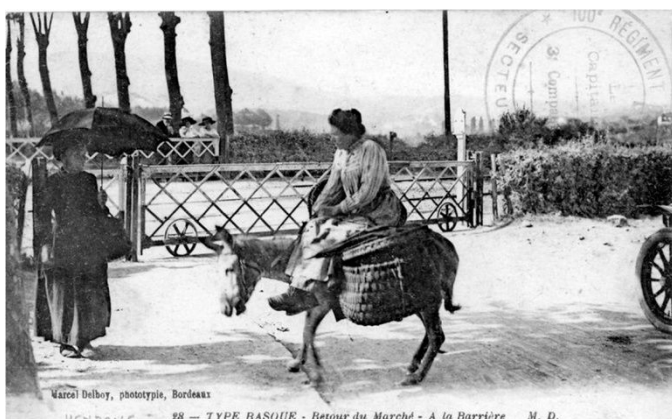
Il s'agissait des Rogations ; des prières publiques à l'extérieur de l'église ; des suppliques pour quelque chose de plus favorable, de meilleur, peut-être aussi des remerciements pour une intervention bénéfique de la Providence.

Si mes souvenirs sont bien exacts, les sorties des Rogations s'effectuaient dans les trois jours qui précédaient immédiatement la fête de l'Ascension : il y avait « belote et re-belote » ce qui ne manquait point de nous satisfaire par ce côté insolite que nous prisions tant.

Est-ce en vertu de si agréables moments de mon enfance que j'ai, par la suite, toujours manifesté une prédilection certaine pour l'échappée, en plein air, alors que tout sort à peine du noir ; que beaucoup sont encore prisonniers du sommeil ; qu'un calme bienfaisant continue à régner par les routes, les avenues, les squares et qu'une fraîcheur humide, parfumée ponctue agréablement ces premières heures de lumière. Pourquoi en douter ?

Donc la procession des Rogations s'effectuait, pour d'un côté, solliciter de Dieu un coup de pouce pour une bonne levée des semailles et également une protection agissante contre les calamités. La plus efficace consistait à ce qu'il n'y en eut point. Pour ce faire à la prière simple, s'ajoutait le chant, les litanies. Le tout se terminait par une bénédiction, en plein air. Il n'était pas question de sublimes accents, d'harmoniques de triomphe, de grégorien magistral. Bien que cristallin, l'air ne pouvait renvoyer le son comme la proche paroi, comme la voûte qui surplombait de près. Le chant était comme dilué dans la campagne. Il répondait à ce qu'il voulait être.... plutôt une imploration, plutôt un discret et tendre merci... plutôt une attestation de la fragilité terrestre.

On attribue à Saint Mamert, évêque de Vienne, en Dauphiné, la paternité de cette quémandeuse ou reconnaissante déambulation. Vers 470, il conçut cette idée qui sera officialisée dans toute la Gaule franque par le Concile d'Orléans de 511.



Notre sortie ne portait pas sur une évacuation considérable. Hendaye, à l'époque, avait encore, à proximité des champs et des bois. Passé le domaine d'Aizpurdi, franchie la limite du Bas-Quartier marquée par la voie du Midi, on se trouvait en pleine nature, en pleine campagne, en prise directe avec la ferme, à l'orée de la forêt. De nos jours, tout cela a été avalé par la construction. La maison individuelle, la villa de résidence, l'immeuble collectif ont bafoué et rayé un ensemble

bucolique et agreste. La poésie y a perdu et pas un peu. L'âme, petit à petit, se consume sous l'effet de ce que certains, par dérèglement du goût ou par cupidité, estiment être le progrès. Fatalité ! Mais que tout cela est bien dommageable, bien regrettable ⁽²⁰⁾ !

Oui, nos pérégrinations annuelles n'allaient pas loin. Orio, la campagne d'avant la Croix des Bouquets se trouvait, encore à distance respectable. N'empêche que pour beaucoup d'entre nous c'était en quelque sorte une ébauche d'aventure ; l'eau mise à la bouche pour un grand périple.

Ceux, dans les veines de qui coulait un sang ataviquement campagnard –mon casne pouvaient manquer d'apprécier, ne pouvaient être dans un autre état que celui du ravissement pour cette plongée dans tout ce qui n'est pas artificiel et en toute liberté. Citadins, trop privés de chaleur et de couleur, nous retrouvions cela « l'espace d'un matin ».

J'ai vu Matmata, ce singulier morceau de gruyère, dans le sud tunisien ou l'humain vit à la façon des taupes. J'ai vu ces orbites constituant des ouvertures dans la paroi latérale, ocre. Mis à part l'intérêt que cela peut comporter pour l'ethnologue et ne doutant

²⁰ Que l'on m'entende bien. Il ne s'agit pas, dans mon esprit, d'un quelconque retour à un « troglodytisme » aberrant.

point une seconde que les naturels y trouvent une joie de vivre –un confort approprié y étant de mise- je m'en voudrais de retenir cela pour les occidentaux que nous sommes. Je ne suis pas non plus un fanatique de l'entassement, dans un quartier ghetto. Bien loin de moi l'idée de repousser dans un coin ceux qui ne disposent pas de moyens pour s'offrir la gentilhommière, le castel ou la villa, en campagne ou en montagne ; vue imprenable à la clé. Cela ne peut qu'émaner d'égoïstes, voulant tout pour eux ; haïssables pour certains d'entre eux puisque en même temps ils s'affichent comme des hommes de progrès. Une démagogie verbale si tant est qu'il n'y ait là une tautologie.

Je le sais. L'aporie est manifeste. Comment faire pour loger décemment, tout le monde. Comment s'y prendre ? Qui sacrifier et quoi sacrifier ? Une réponse se trouve à cela bien que je conçoive l'embarrassant de l'alternative.

Il n'empêche que l'on a trop massacré, trop tondu, trop pris. Je n'ai rien contre la maison, en plein champ. Malgré l'éphémère de sa couleur et l'importance relative de sa durée, elle contribue souvent à la parure d'un ensemble. Voyez ces habitations du Pays Basque. Elles se marient on ne peut mieux avec tout ce qui fait la beauté naturelle du site. Le toit rouge paraît une perle sertie sur le vert ambiant.

Le beau collier, la riche broche n'ont jamais outragé le physique le plus charmant. Bien au contraire. Tout au plus c'est l'excès de pierreries et de bijoux qui jure et porte ombrage.

De même pour la maison. Dispersée, propre, bien peinte, elle ne fait qu'ajouter au charme du lieu. L'apport de quelque chose d'extérieur ne nuit pas à l'éclat naturel. Il faut d'ailleurs l'intervention humaine pour ne pas que tout soit sauvage d'aspect et inextricable pour la pénétration. Mieux vaut quelque chose de préparé que le maquis aussi rébarbatif à l'œil que fermé inexorablement.

A nous en tenir à un côté utilitaire il y a fort à redouter qu'un jour il ne soit regretté d'avoir sacrifié un sol riche à la bâtisse.

Mauvais calcul pour l'avenir, lourd de conséquences quand la terre aura quelque difficulté à nourrir son homme.

Sordides calculs de certains, dans le présent. Les générations futures jetteront peut-être la pierre à ceux qui furent des complices actifs ou qui le devinrent par leur silence.

Mais la race des « gogos » ayant une telle facilité à se perpétuer, est-ce si évident ?

Les promenades champêtres, matinales, des Rogations, en mai, constituaient un avant-goût de ce qui allait se passer par les rues d'Hendaye, courant juin. Un tout simple avant-goût, une sorte de mise en jambes et non une répétition au sens exact du mot.

La Fête Dieu, parée du nom pompeux de Corpus de l'autre côté de la frontière, se préparait à l'avance. Sa signification appelait le soin apporté à sa réussite en plein. La Fête Dieu n'attestait pas autre chose que la présence du Christ dans l'hostie. Le pape Urbain IV, en 1264, l'institua. Prévue initialement pour le jeudi qui suit l'octave (période de huit jours qui suit les principales fêtes annuelles et toc ! pour les ignorants) de la Pentecôte, elle supporta quelques transgressions à la règle dans divers pays dont la France. La

solennité était décalée et reportée au dimanche suivant. Hendaye se trouvant –allez savoir pourquoi !- dans l'hexagone susnommé, la Fête Dieu avait donc cours le dimanche.

Plus question d'une échappée dès l'aube, comme à la sauvette, loin de l'agglomération malgré la portée limitée des Rogations, comme nous l'avons vu.

Non, c'était là la manifestation de grandeur, de puissance, de souveraine et exclusive puissance, du Seigneur, à travers quelques principales artères de la ville. Comme la participation des fidèles s'avèrerait importante et le nombre des curieux aussi important ; comme le concours de tous était sollicité pour offrir le décor le plus beau au Saint Sacrement de sortie, il importait que rien ne clochât, que tout fut au point, donc que rien ne fut improvisé, laissé au hasard. La réussite que la fête portait en elle-même, dépendait également de la minutie manifestée pour la préparation.

Les tâches des participants, de pointe, à la procession devaient donc être attribuées à l'avance.

L'exécution impeccable du scénario –que l'on me passe cet emprunt au profane- exigeait une mise au point des mouvements, une concordance des actions qui ne pouvait s'acquérir qu'après de nombreuses séances d'initiation, de corrections, de synchronisation.

Les plus sollicités étaient les enfants du sexe masculin. Les plus jeunes se voyaient confier le rôle de rosiers. Il consistait à jeter des pétales –bien entendu de roses- durant la marche. Mais comme il ne fallait pas le faire de façon anarchique il importait que cela le fût au commandement. A un grand, pris parmi les enfants de chœur, était dévolue la charge de se servir du claquoir. C'était une sorte de livre vide dont la jaquette était en bois. Il fallait que le chef, à intervalles convenus, referme l'instrument qui produisait alors un bruit sec.

Clac ! Clac ! Clac ! A chaque claquement correspondait un jet de pellicules roses, rouges ou blanches. Beaucoup de roses au demeurant. Parfois on entendait un... deux pour changer un peu la façon d'ordonner.

La tenue des « rosiers » portait les marques de la candeur. Le boléro était fait d'un dessous rosé –la couleur idoine- retenu par de la dentelle fine. Le « rosier » puisait son offrande dans une petite bourse-panier ronde et elle aussi avec un intérieur de la même teinte que les pétales qu'elle contenait, c'est-à-dire d'un feu atténué. Il le faisait avec sa main droite gantée de blanc.



La troupe des rosiers se remarquait dans le cortège. Les mamans, entre autres, n'étaient pas peu fières de leurs chers anges. Elles avaient, il faut le dire, été mises à contribution. Elles avaient confectionné le costume. Quand on sait ce que peut gérer l'orgueil –peut-être pas un ché capital en la circonstance-, le désir de montrer son rejeton comme le plus richement paré, on peut réaliser tout ce que les mères avaient pu

s'ingénieur à trouver et au prix de quels sacrifices : d'argent et de temps. Mais bah ! que cela représentait peu à leurs yeux eu égard au résultat qu'elles escomptaient.

Les gamins plus âgés, plus grands, plus formés physiquement étaient « lanciers ». Ne pas voir là, une copie, une approche de cette troupe de cavalerie constituée, une grande partie du siècle dernier, et très fière de son arme : la lance. Pour nos grands duvetés, il ne s'agissait point d'un instrument de guerre. Ils devaient porter, eux, une sorte d'étendard à longue hampe de bois au sommet de laquelle flottait ou pendait, selon les caprices de l'air, un grand mouchoir d'étoffe rouge.

La tenue du « lancier » n'avait pas la candeur de celle du « rosier ». Avec lui, il fallait prouver la mâle assurance, le sérieux impeccable. Le blanc de la chemise et du pantalon y pourvoyait. La poitrine était barrée par une écharpe qui continuait dans le dos. Lui aussi portait des gants blancs. Le « lancier » se voyait de loin et ne pouvait donc échapper aux regards. On s'attendrissait sur le « rosier ». On s'en laissait imposer, par contre, par la prestance altière du « lancier ». Marcher en respectant le bon ordre d'une file n'exigeait point une préparation trop suivie. Peu de répétitions en conséquence pour les « portefanions ».

Le corps des enfants de chœur bénéficiait de renforts pour la Fête Dieu. Les figurants sont toujours requis pour les grandes prières, les véritables solennités. Bien qu'obscurs, sans ostentatoire présence, ils s'avèrent d'une nécessité dont on ne saurait faire fi.

Mais les porteurs de soutanelle les plus en vue, les plus huppés étaient ceux qui répandaient l'encens. Une charge qu'ils n'auraient concédée pour rien au monde, qu'ils se réservaient jalousement d'une année à l'autre et dont ils avaient tendance à passer le bénéfice lorsque Monsieur le Curé y consentait à leurs proches amis quand l'heure de la « retraite » avait sonné.

Eux aussi opéraient avec leur instrument, au signal convenu d'avance. Un signal tacite mais bien admis, bien observé dans le temps, puisque le maniement de l'encensoir s'effectuait en bon ordre. Le préposé devait prendre la chaînette qui tenait le récipient brûlant, de la main gauche l'élever et de la main droite donner quelques rapides secousses à hauteur de visage pour que la vapeur sacrée et odoriférante s'élève et ce devant l'ostensoir qui emportait le corps figuré du Rédempteur.

Comme il s'agissait d'un grand jour de fête, d'un jour d'éclat, d'un jour de magnificence, d'un jour de joie, la petite robe rouge était de rigueur, avec naturellement, par-dessus les épaules le surplis le plus immaculé qui soit.

Il peut sembler au non-exécutant très facile d'encenser, en marchant, à moment intime et avec ensemble. Néanmoins, sans que cela dépasse les forces et les possibilités des impétrants, plusieurs séances de simulation s'imposaient avant la production authentique.

Ce qu'il y avait à retenir le plus de l'élément féminin, jusqu'à un certain âge, c'était le recours très abondant, à la dentelle blanche, à l'occasion de la Fête Dieu.

Les filles de Marie avaient reçu elles aussi du renfort. Cela se voyait à la quantité de voiles blancs qui couvraient la tête et retombaient bas le long du corps.

Les toutes petites filles conduites par les sœurs étaient ravissantes de candeur dans leur petite robe, couleur de l'innocence.

La fête « processionnaire » portait sur deux dimanches. Tous les garçons n'étaient pas des acteurs. Bien des jalousies –vite estompées- naquirent chez les laissés pour compte ou chez ceux qui n'avaient point obtenu un rôle à la mesure de leur désir ou de leur prétention. Les « civils » suivaient détachés. On sentait les non concernés. Puisqu'ils ne se trouvaient point en vedette comme les autres, ces presque héros du jour que pouvait-on attendre d'eux ? Les plus bavards, les plus espiègles profitaient de leur situation, en retrait, pour lancer des réflexions, appuyer des commentaires, parler d'autre chose que de religion ou faire quelques niches. Le cerbère de service –toujours présent- intervenait assez souvent et pas de façon particulièrement amène. Comme je fus un peu « rosier » beaucoup « enfant de chœur » et presque pas « suiveur » je ne puis m'appesantir sur les sentiments et les comportements de circonstance de cette dernière catégorie, bien à part.

Dans les jours qui précédaient la fête on assistait à un véritable branle-bas généralisé dans les rues concernées. L'animation, l'ardeur à la besogne allaient crescendo au fur et à mesure qu'approchait dimanche. Aussi la veille, le samedi, beaucoup de choses, l'essentiel, avaient pris tournure. Des charpentiers, du métier ou non, tous bénévoles pour l'occasion avaient apporté des planches, des tréteaux, des cornières, des poutres dont ils allaient user pour dresser des marches, une estrade à grand plancher sur laquelle venait s'appuyer un grand meuble, genre armoire, d'où partait un ponton de bois qui montait assez haut, à la verticale. Il fallait attendre la finition de la construction, le dimanche matin pour découvrir dans sa totale réalisation l'autel, un authentique autel, en plein air, et que l'on nommait très justement reposoir. A l'endroit où un arrêt serait marqué, une pause « active » observée, le reposoir répondait par son nom à la fonction, à lui dévolue : celle de recevoir, posé pour quelques instants, le Saint-Sacrement.

Bien que cela nous fût connu, nous éprouvions chaque année une certaine surprise quand l'autel apparaissait en bordure de rue ou de place.

Des bouviers participaient, également, aux préparatifs. Ils avaient, auparavant, battu la campagne, opéré dans des lieux humides pour y couper des joncs. Leur charrette bien remplie ils venaient, ensuite, mettre en tas de longues feuilles bien vertes, bien luisantes, cylindriques, des sortes de fibres charnues déparées de leurs tiges dures, peu favorables au pas.

Beaucoup de riverains balayaient devant leurs portes de bonne heure, le dimanche. Vite, les concours offerts s'avéraient fournis, empressés, efficaces pour certains, avec un certain détachement pour d'autres quand il ne s'agissait pas de mouches du coche. Mais l'ouvrage avançait. Cela constituait l'essentiel. Le nettoyage opéré, on allait quérir dans les tas formés pas très loin la jonchée qu'on répandait à profusion sur le sol, en veillant à l'uniformité de la surface. Bientôt tout ce qui auparavant était terre, fente, crevasse, trou, caillou, disparaissait sous le long, l'interminable, le magnifique tapis naturel, une traîne verte qui n'en finissait pas. On s'activait aux fenêtres et aux balcons. Les draps neufs, impeccablement blancs étaient sortis de l'armoire, mis en vedette, et descendant le long des murs. Les plus artistes, les mieux lotis, peut-être aussi les plus vaniteux avaient piqué maintes parures sur l'étoffe : des boutons de fleurs, des palmes, des étoiles, des fils d'argent ou d'or. Des guirlandes étaient accrochées aux grilles. Même des cadres – enfermant des sortes d'icônes à facture très catholique- étaient exposés.



La rue devenait comme un couloir magique ; une immense tranchée colorée, richement parée, aux pans bien unis, sans trous et sans failles. La quitter quand on s'y trouvait engagé relevait de l'exploit ou de la bonne fortune.

Le reposoir prenait rapidement forme. Les abeilles s'activaient à qui mieux mieux.

« Tiens zieute la belle Pascaline... D'habitude, elle n'en fout pas une rame... Regarde-là un peu. Elle a le feu au derrière, ma parole.

- Elle tient sans doute à gagner quelques faveurs du ciel... se faire pardonner une vie trop facile... une flemme invétérée.
- Et la Louise donc... quel dévouement, elle qui ne se dérangerait pas pour donner le moindre petit coup de main à un voisin dans le besoin.
- Regarde par contre Madeleine et Madame Lesport. Elles ne font pas tant d'esbroufe mais certainement abattent plus de boulot. Il est vrai qu'elles en ont l'habitude.
- Pour en revenir à Pascaline (*décidément il y a de l'acharnement dans l'air*)... elle n'a pas le sens du ridicule en tout cas... dire que demain... toute la semaine.... Le plus clair de son temps elle le passera en parlotes.
- Oui je doute qu'elle mette autant de cœur à faire son ménage.
- Ses gosses, son mari ne sont pas si soignés.
- Laisse faire... Mauvaise langue... aspic.
- Enfin... tu as raison... passons. »

Cette conversation, pas aussi imaginaire qu'on peut le croire, -pouvait ou aurait pu s'entendre alors que le dernier coup de main ou l'avant-dernier était donné au reposoir ; les badauds ne manquant pas, esprit de critique en éveil. Dans leurs remarques -faciles- il y avait du vrai, mesquinerie mise à part. La motivation d'un acte entre pour beaucoup dans la façon dont on l'accomplit. Le plaqué, le toc, le simulé ne font illusion que peu de

temps. Encore faut-il la bonne volonté de ceux qui leur accordent un certain prestige... Nous nous égarons.

Comme fond de scène on avait utilisé beaucoup de branchage vert, très serré, de la façon la plus drue qu'on avait pu. Des vides persistaient néanmoins. De simples échappées cependant. Il est certain qu'en se servant surtout de roseau, végétal assez léger et facile à transporter, on ne pouvait prétendre à une grosse masse imperméable, en feuilles.

L'autel, sa table, le petit coffre-support étaient recouverts de fine étoffe blanche. Une nappe supplémentaire passementée débordait de la table. Ses bords dentelés tombaient, très bien agencés.

Un crucifix –pouvait-il en être différemment- se trouvait à la place d'honneur. On n'avait même pas oublié le petit récipient de verre coloré, rempli d'huile, que l'on allumerait comme veilleuse, tout à l'heure, quand le Maître serait là de façon particulièrement affirmée. N'est-il pas présent en permanence ? Alors pourquoi attendre pour allumer ? Peut-être par crainte de quelque caprice du vent.

Un épais tapis prenait un peu devant l'autel. Il n'avait à redouter rien de sale car il était posé sur la jonchée protectrice. Il montait et recouvrait parfaitement les degrés du monument.

Comment étaient accrochées les multiples bougies ? Comment tenaient les cierges sur les côtés ? Un secret des ingénieuses créatrices.

L'essentiel consistait à ce que tout fut bien en place pour honorer l'instant de la divine pause. Par quels tours de mains rapides, sûrs s'allumaient ces chandelles, ces torches, ces flammèches juste au moment voulu ? Très peu auraient la possibilité de le noter vu la célérité apportée à l'exécution. L'illumination se ferait, dessus comme par enchantement. Et même en plein air, peut-être bien à cause de cela, même en concurrence avec un soleil éclatant, un soleil de juin, ces lucioles conservaient un cachet bien à elles, bien à part. Pas en complément de l'astre radieux. Peut-être un témoignage des petites flammes qui brûlaient dans les cœurs à une échelle abordable, à une hauteur abordable, celle des humains. Peut-être aussi comme de subtiles et discrètes offrandes à celui qui peut tout.

Premier dimanche de la Fête-Dieu. La procession sortait le matin, après la messe de dix heures qui ne durait pas, ce jour-là, comme à l'accoutumée. Très compréhensible. La cérémonie continuait dehors et somme toute, non seulement épuisait le répertoire ordinaire mais en rajoutait même à plusieurs reprises, avec les bénédictions.

La veille au soir, le grand déferlement des cloches annonçait que quelque chose d'important se déroulerait demain.

Sur le coup de dix heures trente, le dimanche, tout s'ébranlait soudain. Un concert, magistral, des rafales impétueuses de timbres appuyés, tout un envoûtement sonore qui prenait Hendaye-ville et qui n'en finissait pas. Toutes les cloches ; les petites, les grandes, le bourdon lourd et grave ; étaient sollicités. Pas de trêve dans l'exécution. Le pauvre sacristain, de toute évidence, ne pouvait suffire à la besogne. N'ayant certainement pas le don de l'ubiquité ; les commandes se faisant encore à la corde ; dépourvu de suffisante vélocité ; à lui tout seul il lui était impossible de faire face. Il disposait d'aide sûrement. L'effort devait nécessiter le réconfort. A qui le demander ? Naturellement à un élixir mira-

culeux que délivrait Cadettoun, le voisin mastroquet. Il se trouvait, à n'en point douter, quelque commissionnaire parmi les tireurs de câble pour déserrer, un instant, le poste et rapporter la chopine providentielle. A moins qu'un tour de rôle, bien organisé, ne permit une rapide échappée vers le comptoir salvateur. Qui s'en doutait ou voulait le savoir parmi la gent processionnelle ?

Rien désormais ne pouvait rivaliser avec la force des cloches. Même les prières, les cantiques se trouvaient comme aplatis sous la vague ; la houle grandissante qui emportait tout sur son passage.



Derrière la croix qui ouvrait le défilé venaient les enfants, ceux tout d'abord qui n'avaient qu'un rôle de simple présence, les filles au voile blanc puis les acteurs particuliers, les rosiers, les lanciers, les titulaires de l'encensement.

On se trouvait alors au point central du cortège, le plus important, celui qui était le nœud sacré de la manifestation.

Le dais paraissait de loin et dominait la procession : un baldaquin à angles, mobiles, fait de colonnettes qui soutenaient une tenture, fermant en totalité, le quadrilatère du sommet. Des franges pendaient de la très fine étoffe richement fournie en galons, fleurs, passementeries aux subtils aspects. Aux quatre coins de grands plumeaux blancs constituaient pour l'ensemble autant de panaches de gloire. Des bras collés au dais permettaient de le soulever et de le tenir bien équilibré durant le déplacement. Quatre porteurs se chargeaient de l'opération. Graves, imbus de l'importance de la mission qui leur était confiée, ils tenaient solidement avec leurs deux mains gantées les bouts de bâton. Leur gravité s'expliquait par la ferveur de leur foi –ils appartenaient au très religieux conseil paroissial- et aussi par le voisinage de l'esprit saint.

Le cœur de la procession était sous le dais, comme couvé. Il s'agissait de l'ostensoir, ce soleil en or aux multiples rais d'où émergeait la croix, des rais qui convergèrent vers le rond miraculeux, celui qui contenait tout avec l'hostie divine. La pièce d'orfèvrerie, un riche travail de ciselure, reste bien ce que l'Eglise considère comme l'essentiel de son trésor, ce à quoi elle voue, toujours, la plus grande vénération. Par valeur on se garderait bien de faire allusion à une quelconque vénéralité ; du moins l'espèret-on car la réalité du rejet des biens matériels relève, encore d'évidence très hypothétique.

Il revenait au curé de la paroisse de porter, avec le maximum de pieuse concentration, l'ostensoir durant toute la cérémonie. Il semblait loin de tout ce qui l'entourait, tout à une bienheureuse extase. Il avançait dans un monde autre.

Par-dessus l'aube dont le bas à dentelle tombait à couvrir les chaussures, le curé Frapart était recouvert par la chasuble chargée de pierreries ; une chasuble dorée, un manteau pris dans un tissu épais. Avec une telle surcharge de vêtement le saint homme ne devait pas avoir froid. Surtout qu'on se trouvait en juin avec déjà des pointes de chaleur, non négligeables. Mais le mandataire n'aurait cédé à personne –surtout pas à des

subalternes- l'honneur de porter l'ostensoir. A la consécration religieuse s'ajoutait peut-être, également le petit péché (véniel) de fierté ; celui d'être le point de mire de tout le monde ; participants et curieux. Comme si l'amalgame pouvait être entre le symbole de l'hostie et sa propre individualité ! Mais ceci n'est qu'une digression un peu fantaisiste. Il en est d'autres hélas ! plus condamnables.

Je ne saurai partager la saillie d'un attablé dans une pièce retirée de l'estaminet, devant lequel passait la procession ; saillie pour amuser ses comparses ; tous adorateurs de la bouteille et qui me fut rapportée, plus tard.

« Couate azous qué minu bourrique ». L'agresseur était gascon, usait naturellement de sa langue maternelle à moins qu'il ne le fit pour ne pas être compris par les gens de la procession, bascou (basques) croyait-il en totalité.

La foucade sotte, irrespectueuse, provocatrice signifiait : quatre ânes qui promènent une bourrique. L'allusion ne supportait pas l'ambiguïté. Je désapprouve cet impertinent langage, ces métaphores fort injustes pour de respectables animaux et l'esprit qui les animait. Le respect de l'autre, de ses aspirations demeure une vertu à observer. Si d'aucuns dans la hiérarchie catholique, dans les couches moins élevées aussi, ont pris quelque liberté avec l'enseignement du Christ, souvent même agissant, à contre-pied, il n'empêche que l'enseignement demeure. L'amour du prochain... Le sujet de l'esprit de jouissance.... La main tendue au déshérité.... La condamnation de la richesse, tous ces vieux fondements de toutes les religions méritent la considération. L'on confond trop religion et cléricalisme, cette façon détournée d'accaparer le pouvoir –le temporel en tout premier lieu- par l'abus des consciences.

Notre cheminot –c'en était un- commettait une erreur. Il offensait aussi le vrai croyant. Il y en a. J'en ai connu. J'en sais encore. Ceux-là méritent qu'on les estime et non que l'on agresse leur foi. Même si dans la procession ils n'étaient pas majoritaires –bien des simulateurs se glissant toujours pour se refaire une vertu- il y en avait. N'y en aurait-il eu qu'un d'honnête, d'épris de sa conviction profonde, agissant, en toute circonstance, conformément à elle, on devait s'incliner devant sa sincérité. Donc on ne devait pas s'en prendre si outrageusement à ce qu'il adorait. Le couteau ne vaut rien contre la pensée. La sotte agression ne l'atteint pas. Mieux vaut chercher à corriger les dévoiements, mieux vaut démasquer les fourbes, les faux dévots que de se gausser du fond d'une croyance, d'une façon d'entrevoir l'idéal, de considérer certaines fins.

Certains qui croient ou qui croient croire ne font point preuve de plus de générosité, d'une plus grande largeur de vues face à l'agnosticisme, à la libre pensée, à l'athéisme. Bien que des efforts –louables s'ils sont sans arrière-pensée- soient faits dans le sens de l'œcuménisme, du respect de la différence, de la considération de toute aspiration divergente, il n'en persiste pas moins une gêne, une sorte de barricade entre éthiques et chapelles. Le brocard de l'incroyant trouve son répondant dans l'anathème du « avec dieu ».

Revenons à notre dais du triomphe. Des « robins » -probablement du corps vicarial- à long vêtement blanc, faisaient une haie d'honneur, une haie de cantiques, pourrait-on ajouter. Le chantre Bisc... était de la partie, lui-aussi, tout près de l'officiant-clé, comme à l'accoutumée. Cependant son registre paraissait faible, dilué dans la masse des choristes. Tout à côté marchaient des porteurs de lanternes. Au bout d'une hampe oscillait un gros prisme évidé, à facettes de gros verre translucide que faisait briller un lumignon intérieur.

La seconde partie du convoi comprenait tous les adultes, tous les « civils » qui, bien que ne jouant pas un rôle majeur, participaient en priant et en chantant. Les femmes venaient en premier : des femmes d'âge mûr et aussi des âgées. Un peu en arrière la grosse masse des hommes fermait le cortège. Première pause au bout de la Place de la République. Premier reposoir. Le curé sortait du dais, portant l'objet sacré. Avec lenteur il le déposait sur l'autel provisoire. Quelques prières montaient, ânonnées par le dignitaire et reprises par l'assistance. Puis tout le monde s'agenouillait, les hommes tenant leur béret à la main. On ne voyait qu'une vaste surface ondulatoire de dos. Il s'agissait de la première bénédiction. Le curé présentait le Saint Sacrement, le levait haut, le promenait en l'offrant à la ronde.

Hosanna... Hosanna... Le chant s'élevait, impressionnant. L'assistance se remettait debout. Le convoi s'ébranlait. Il descendait la Rue du Port. A l'hosanna de gloire s'ajoutaient maints cantiques comme Magnificat ama mea Dominum ; Laudate Dominum ; Lauda Jérusalem Dominum ; Alleluia Alleluia. Les voix fines trouvaient un répondant, un appui dans les organes mâles. Bien qu'enfermées sous l'avalanche des cloches qui continuaient à déverser aussi intensément le flot sonore, les psaumes portaient à l'entour, le message. Tout s'effaçait alors devant la piété. La rue n'était plus la rue. Le surnaturel en avait pris possession. Le mystère était senti, car à portée.

Nouvelle halte à l'autel du Bas de la Rue, pas loin de la baie, pas loin du fleuve, pas loin des bateaux qui mollement se balançaient sur l'eau calme. Le retour s'opérait par la rue du Jaïzquibel, parallèle à la Rue du Port.

L'église aux portes grandes ouvertes, aux illuminations sans retenue, accueillait la procession cependant que l'orgue donnait tout ce qu'il avait de plus intense, de plus éclatant.

Pour un court instant les hommes gagnaient les galeries en bas, les acteurs accompagnaient l'ostensoir jusqu'aux grilles du chœur. Les femmes s'agenouillaient sur les prie-Dieu. Les lanciers, les « lanterniers » y allaient, encore, d'une dernière présentation.

La foule des fidèles bénie encore une fois et c'en était fini pour ce premier dimanche. Les « rosiers » étaient récupérés par leurs mamans qui se rengorgeaient de satisfaction. Ceux qui portaient quelque chose le déposaient à l'endroit convenu. Le clergé, les enfants de chœur s'en allaient à la sacristie.

Durant un moment les cloches continuaient leur hosanna à elles, l'hosanna du timbre métallique et du bronze majestueux.

Le dimanche suivant, mais dans l'après-midi cette fois, avait lieu le second acte de la Fête Dieu. Entre-temps la semaine avait été mise à profit pour réparer dégâts et flétrissures aux vêtements ainsi qu'aux diverses choses qui avaient servi. Il y a toujours quelque remise en état, quelque restauration qui s'avèrent nécessaires, surtout lorsqu'on a usé d'un objet assez longuement, en marchant, en s'agitant, en s'agenouillant, surtout dehors et en ne prenant pas toujours le soin délicat qu'il faudrait.

Et quand l'habit de parade, le fragile surplis sont concernés, il serait fort surprenant qu'il ne se trouvât point indispensable un sérieux coup de fer, un raccommodage ou un nettoyage.

On préparait donc pour la seconde fois. Plus en connaissance de cause, pourrait-on dire, car la création –toujours laborieuse de première main- demeurait.

Les bouviers, les balayeurs, les dames du reposoir (pas les mêmes en général, pour ces deux dernières catégories) apparaissaient, comme la semaine précédente mais pas dans le même secteur.

La procession émigrerait : la Rue du Port, la Rue du Jaïzquibel avaient subi le complet nettoyage. Plus une trace de jonc, plus un pétale de rose. La voie était rendue à son usage vulgaire.

Il convenait aussi que les divers acteurs qui précédaient le dais ne se laissent pas endormir ni refroidir. Il fallait les maintenir en condition, faire en sorte qu'ils n'oublient rien de ce qui leur avait été appris, que les gestes conservent leur sûreté, soient toujours exécutés avec un bel ensemble.

Une réplique, une consolidation en quelque sorte de la première préparation.

Après Vêpres, le dimanche après-midi ; dans une même ordonnance, au milieu de la même explosion, de la même hystérie des cloches ; portée par elles et par les cantiques, la procession sortait de l'église et se répandait par les rues. L'itinéraire changeait. Alors que la partie portuaire d'Hendaye avait eu l'honneur de la visite le dimanche précédent, aujourd'hui, le Bas-Quartier en était le bénéficiaire. Après avoir longé un petit moment Chingudy, passé sur le pont de Beltzenia, s'être arrêté au premier reposoir des Mouettes à l'embranchement de la route de la Plage et du Bas-Quartier, la procession descendait vers cette partie typique d'Hendaye ; cette parcelle de la cité proche parente du Port et dont les enfants ont toujours eu une vocation maritime aussi manifeste.

Après la bénédiction au carrefour venait celle au Bas-Quartier. La côte raide depuis la boulangerie Etchalecu jusqu'au chai Larrieu appelait une pause ; ne fusse que pour les porteurs du baldaquin.

Retour à l'église alors que la vesprée se trouvait, déjà, bien entamée.

Magnificat lancé avec puissance. Un point d'orgue ! Un peu de laisser aller... peut-être le fait d'une certaine lassitude ou pour d'aucuns d'une attente gourmande. De toute évidence ce qui le dimanche avant avait pu être rangé avec respect pour être conservé, pour servir, très vite, à nouveau ; cette fois, était laissé en désordre, à la « reste où c'est tombé ». Sachant pertinemment les objets obsolètes –un an c'est long- on ne se souciait pas de ce qui allait dormir dans quelque coin ou dans quelque fond d'armoire. Et puis, les sœurs, la benoîte, le sacristain n'étaient pas là pour contempler les étoiles. A eux, à eux seuls, la tâche de tout remettre en état et en ordre.

Le presbytère était envahi par une foule de convives bruyante et colorée. Parmi elle beaucoup de ceux qui en fin de cérémonie témoignaient, il y a un instant, d'une impatience certaine sachant, par expérience, ce qui les attendait de bon. Le goûter... le traditionnel goûter de la Fête Dieu : Qui n'en a point conservé un souvenir attendri, même si de très nombreuses décennies ont passé ; même si de bons banquets ont été appréciés ?

Les sportifs, ceux de l'ovale surtout, parlent de troisième mi-temps –et parmi eux ceux qui ne firent que se presser contre les barrières des stades- pour caractériser ces retrouvailles d'après-match, autour d'une bonne table honorée des crus les plus généreux.

Pour beaucoup de ceux qui avaient joué un rôle actif durant les deux sorties –que l'on me passe le profane des termes- il s'agissait aussi d'un troisième, disons acte.

Y avaient droit tous les participants de pointe ou presque. Je dis presque car il se trouvait quelques trop petits « rosiers », trop chétifs donc tenus à l'écart d'une assemblée un peu remuante, un peu dangereuse pour eux. Mais que l'on se tranquillise. Les friandises ne leur étaient pas épargnées.

Les convives : d'un sexe, des garçons, des hommes. Comme on dit de nos jours, nous nous trouvions en plein sexisme. Où étaient ces demoiselles, ces dames ? Peut-être dans un autre lieu car elles avaient bien droit, elles aussi, au goûter. Et elles savaient apprécier les bonnes choses. Avouons que, ne pensant qu'à nous, nous ne nous préoccupions pas de leur sort et ne tenions pas à savoir si elles avaient été privées de « dessert ».

Comment faisait-on pour loger cette meute bruyante et nombreuse dans les pièces du presbytère ? Un mystère. Un tour de force. Cela se répétait, pour le mieux, chaque année.

A part, dans une pièce voisine se trouvaient les hommes, ceux qu'on avait vus à la peine et à l'honneur, auprès du dais. D'autres aussi qui s'étaient peu manifestés cependant, mais qui devaient bien s'être trouvés quelque part puisqu'ils avaient droit aux agapes. Ils étaient en trop grand nombre pour prétendre s'être, tous, tenus auprès des cloches. Bah ! Il en va toujours ainsi quelle que soit la société. Il existe des agissants. Il est également, indubitablement, des profiteurs de la onzième heure. D'ailleurs pas les derniers à table. Leur exigence dépasse, souvent, celle des obscurs –qui n'en ont pas des obscurs sans qui peu de choses auraient eu cours.

Les cerises qu'on nous servait, sans les compter, avaient la fraîcheur, le tentant du fruit nouveau. Des rouges, des roses, des noires, des chairs fermes et aussi des molles, de très juteuses qui fondaient dans la bouche et parfois hélas ! maculaient les costumes des turbulents, trop à l'étroit.

Nous apprécions aussi les gâteaux secs. Mais ce que nous attendions, ce que nous convoitions avec une impatience presque fébrile, c'était une crème dont le parfum chargé de mystère demeurait longtemps dans le palais comme il l'est, encore, dans l'esprit.

De quels ingrédients usait-on pour produire un tel régal, un tel sommet de la savante cuisine ? Il y avait un semblant de goût de caramel avec une pointe plus suave que le sucre fondu et exalté par le feu ; un parfum exotique, de nous inconnu et que je n'ai jamais retrouvé ailleurs ; comme un rappel de noisette mais en plus doux ; de praliné le plus fin, de praliné surpassé.

Une crème qui ne collait, ni ne filait. Un liquide doré, ferme sans plus, marbré avec de belles veines marron. S'agissait-il d'une puérile impression ? Pourquoi cet entremets exerçait-il, sur nous, une sorte d'envoûtement ? Avait-il, lui aussi, son mystère ? Rien ne demeurait dans les soupières, ni dans les assiettes. Le grand nettoyage.

Je me suis laissé dire, bien plus tard, que les bonnes sœurs avaient, chaque année, pour mission de réaliser cette prouesse. Les saintes filles se montraient, en la circonstance, des cordons bleus d'une exceptionnelle qualité. Elles avaient plusieurs cordes

à leur arc. Elles formèrent, à l'ouvrage, des contingents d'expertes cousettes. Beaucoup seraient, un jour, des couturières très recherchées.

Pour en revenir à la crème, elles avaient leur secret ; bien à elles, à n'en point douter. Même si elles gardaient jalousement la recette qu'elles soient remerciées, félicitées, honorées, pour leur parfait talent et pour les moments extatiques qu'elles procurèrent à des gourmands, devenus sans transition, d'authentiques gourmets ; conquis au point de toujours se rappeler ce plaisir qui fut leur et ce –je le pense- sans pécher d'aucune façon. La félicité peut prendre plusieurs formes, se manifester de diverses manières. Aucune n'est à blâmer s'il existe la communion de l'être et de la chose.

À l'époque, certes, je n'étais point privé de crème. Ma mère en préparait une, excellente ; une sorte de lait de poule bien parfumé, bien sucré et sur lequel nageaient de gros poings neigeux qui valaient surtout par leur aspect. Le blanc d'œuf dont ils émanaient bien qu'aromatisé avait laissé une fadeur qui tranchait avec le restant du mets.

Je ne dis pas que je préférais systématiquement celle du presbytère. Mais était-ce son originalité, son inédit, sa rareté –puisque cela n'avait lieu qu'une fois l'an-, était-ce parce que je la savourais en compagnie de bons copains... j'y trouvais un plaisir extrême.

Il m'a été donné, arrivé à un certain âge, d'assister à la procession de la Fête Dieu en Pays Basque intérieur à Hélette, Ossès ou Bidarray. Bien qu'essentiellement religieuse la fête prenait quelque liberté avec le rite ; mettait en jeu des personnages qui n'avaient rien à voir –ou si peu- avec le sacré. C'est ainsi que la participation la plus originale et partant la plus appréciée, celle qui motive la venue des étrangers friands de spectacle inédit au village, vient des grenadiers de l'Empire, ces reliquats des guerres napoléoniennes qui marquèrent, aussi, le Pays Basque. Il ne s'agit point d'une quelconque frime de grenadiers mais d'authentiques reproductions des soldats du corps d'élite, fusils en manœuvre, marchant au commandement. Le bonnet à poils, gros et haut, avec des miroirs verticaux, n'est pas le moins surprenant de l'accoutrement.

Ce que l'on peut retenir, à première vue, de la manifestation c'est qu'elle s'éloigne, par moments, de l'action de grâces, c'est aussi la présence d'un petit orchestre champêtre (clarinette, cornet, baryton et trombone) qui exécute des marches entraînant empruntant à une musique bien peu dans le style de l'harmonium ou de l'orgue. On se croirait plutôt dans un ordinaire passe-calle (passe rues ou retraite aux flambeaux) de fête patronale cependant que saute, s'ébroue, manifeste de la joie toute une jeunesse en pleine liesse. On danse, tenez-vous bien, en marchant, dans la procession navarraise. Les chorégraphes appartiennent au corps des sapeurs. Également, après la cérémonie quand le Saint Sacrement est remis à l'Eglise, que tout ne s'est pas disloqué, il n'est pas rare de voir le curé délesté de ses vêtements de prestige y aller de quelques pas en compagnie du premier magistrat civil de la commune. On se dirige ainsi vers la place du fronton où il reste encore à sacrifier à la pérenne Terpsichore avant d'en terminer. La façon d'opérer des danseurs peut surprendre. Faire deux pas en avant ; trois pas en arrière et avancer cela relève de la magie ; à première vue. Vous avez deviné. Comme dit l'autre, cela dépend de la longueur des pas. Il n'est pas difficile d'en lancer trois courts et deux bien plus longs. Et si l'on peut dire, le tour est joué.

La Vierge Marie, de qui naquit le Christ ainsi que le veut la tradition chrétienne, aurait été transportée, au ciel, par des anges (sans doute un bataillon logistique de pointe du Sauveur). L'élévation miraculeuse de Marie, son départ de notre triste planète sont célébrés le 15 août par l'Eglise. La solennité porte le nom d'Assomption, tiré du latin « assu-

mere », terme qui embrasse les verbes prendre et enlever. Exactement ce que firent les messagers de Dieu, purement spirituels par définition et essence, mais qui ce jour-là durent se nantir d'une certaine capacité de force matérielle pour opérer la saisie et le transport.

L'Assomption ; son acte et son idéalisation, a inspiré les peintres. On trouve à Venise l'œuvre du Titien, à Naples celle de Fra Bartolomeo. Une fresque signée Le Corrège orne la cathédrale de Parme. Rubens a sa toile à Bruxelles. La France n'est pas privée puisque le sujet a été traité par Poussin, Murillo, Prud'hon ainsi que le visiteur du Louvre peut le constater.

Pour nous, l'Assomption ne connaissait pas une aussi grande, une aussi culturelle consécration. Le 15 août était, avant tout, le jour de la procession mariale après les Vêpres. Nous reprenions, un peu, le trajet du second dimanche de la Fête Dieu. Mais l'ampleur du déroulement faisait un peu défaut. Tout était bien plus simple, moins chargé de grandeur, d'aura charismatique. A l'exception du clergé, des enfants de chœur et des voiles blancs –nombreux au demeurant- on ne retrouvait point les costumes particuliers originaux. Point de dais non plus. Moins de densité dans les chants. Des hommes avaient un peu boudé la procession. Même les cloches semblaient moins étoffées de timbre. L'Ave Maria Stella dei mater alma... l'Ave (bis) Maria... le Lauda Jérusalem Dominum trouvaient moins de peine à percer la chape sonore qui venait du clocher. Et puis c'était le cœur de l'été.

Bien que pas encombrée par les touristes comme à l'heure actuelle, Hendaye, avait néanmoins, un penchant avéré pour la plage. Les esprits s'en trouvaient plus distraits. L'Eglise ne pouvait prétendre tout monopoliser de façon aussi totale, aussi durable qu'en juin. Les enfants n'étaient pas les derniers à songer à la baignade et qui sait, à désirer plus brève la cérémonie, pour aller faire trempette, bien qu'une tradition bien établie voulait que le 15 août on évitât le contact avec la mer. Ce n'était point interdit, mais tout comme. On allait même jusqu'à prétendre que l'océan était dangereux ce jour-là, comme s'il avait voulu faire payer chèrement une offense. Mais au fait y a-t-il eu plus de noyades le 15 août ? Dits d'autrefois qui cependant avaient cette marque peut-être puérile mais certainement plus sympathique, plus humaine que le démentiel sérieux contracté de cette fin de siècle.

J'ai bien failli ne pas être du convoi de la Communion Solennelle. Pour quelques manquements, paraît-il, à la bonne norme. Que l'on se rassure. Comme écrit par le parolier : « j'ai pas volé... j'ai pas tué. »

Déjà, antérieurement, j'avais été rayé du cadre des enfants de chœur pour une peccadille sans importance ; du moins à mes candides yeux ; pour m'être figuré dans un chai bourguignon et avoir voulu tester le « picrate ». C'est du moins ce que je suppose car il n'y avait rien de très clair dans l'affirmation du motif de ma proscription. Plus de sous-entendus, d'à peu-près, de suppositions, de jugement hâtif que de certitudes.

Et maintenant voilà que j'étais impliqué dans une drôle d'histoire où il n'y avait pas de quoi tirer un poil de la moustache d'un chat. Victime d'un Kapo-sycophante (toujours notre vieille connaissance, à beau nez, que dieu conserve bien son âme, il en a grandement besoin). Un peu de bruit avait perturbé l'office. Cela provenait du poulailler où étaient exilés les garçons. Rien de méchant. Rien de pendable. Rien qui appelle la relégation. Mais le curé Frapart ne prit pas l'incartade à la légère. Il fallait des noms. Il en eut au moins un. Le cerbère le fournit. Le mien. Le verdict ne tarda pas à tomber.

« Tu ne feras pas la première communion. » Ô aveugle justice ! Oh ! Propension dictatoriale ! Pas de moyens de défense... pas de possibilité de confondre un vil accusateur.

Je ne me souviens pas si mes parents furent alertés par écrit, s'ils le furent par le curé lui-même, ou s'ils le furent par moi. Ma mère ne prit pas la chose sans réagir. Ne point faire sa communion solennelle ! Quelle honte ! Quel manque !

Je suppose qu'elle était surtout très, très contrariée à l'idée de ne pouvoir convier à la table familiale –comme il était passé dans les mœurs de le faire- ses proches (frères, sœurs, beaux-frères, belles-sœurs)- venus des Landes pour la circonstance. Je gage que la déconvenue, l'irritation résultaient davantage de cette situation que du fait que je fusse tenu à l'écart de la Communion.

Que se passa-t-il ? En clair, je ne le sus jamais. La diplomatie affectionne le couloir sombre, la discrétion, l'aparté. Je présume –d'ailleurs aisément puisque j'avais capté une conversation entre mes parents au cours de laquelle mon père plus direct, préconisait de tout « envoyer faire foutre »- que mon maternel avocat dut aller les mains pleines au presbytère et y obtenir ma grâce. « Œuvre de corruption... tu ne feras... » Est-ce un commandement ? A quel rang se situe-t-il ?

Le curé Frapart n'eut pas à se plaindre d'avoir passé l'éponge. (L'éponge à quoi, au fait... encore aujourd'hui je crie à l'injustice). Le dimanche de la Communion il ne fut pas oublié : en nature (de bonnes, de succulentes choses) et en espèce (billet).

« Tu as une sainte femme de mère » devait-il me déclarer peu après, alors que nous semblions avoir fait la paix. Je fus sensible au compliment. Il était juste dans son esprit. Dommage qu'en l'occurrence il vint de la reconnaissance du ventre... et de la bourse.

Enfin j'obtins mon billet. Je ne fus point banni. Je venais d'avoir onze ans. La Communion dite solennelle sans doute en vertu de la petite pompe qui s'y attachait, de la gravité dont on voulait l'entourer, de l'extrême importance qu'on lui attribuait, marquait l'apothéose de la catéchisation. En cours de route nous avons déjà eu une initiation avec ce que l'on appelait la communion privée qui se faisait sans tapage, un jeudi. C'était une mise en goût en quelque sorte, un aperçu et si j'étais irrévérencieux et grossier je dirais un « dépuçelage ». Il fallait donc une apostille plus affirmée pour attester de l'entrée –en grand- dans la famille catholique.

Rien décidément ne peut se faire simplement, ni sans contrôle ou semblant de contrôle. Ainsi avant la Communion solennelle nous passions un petit examen pour prouver nos saintes connaissances. J'eus, je le reconnais, quelque mérite à franchir le barrage vu la situation psychologique dans laquelle je venais d'être plongé. Mais il ne s'agissait point d'un gril impitoyable. A ma connaissance il n'y eut jamais de recalés. Une confrontation, en somme, de pure forme. L'esprit divin d'ailleurs devait amplement suffire à combler les lacunes de l'instruction religieuse.

Nous fûmes de retraite... pour une bonne semaine. Notre coupure du monde ne valait que quelques heures dans la matinée et autant l'après-midi. Nous ne pouvions parler de thébaïde puisque nous nous trouvions en groupe. Notre recueillement collectif, notre préparation au grand événement n'appelaient pas la cellule. Nous nous réunissions dans l'église et prenions place sur les chaises centrales de la nef, sans nous préoccuper de savoir si elles étaient à la paroisse ou privées. Une retraite géminée mais non entièrement

mélangée. Un couloir de démarcation existait entre les filles qui se tenaient à gauche et les garçons, à droite. Nous eûmes beaucoup à écouter durant la semaine ou du moins à faire semblant d'écouter. Nous eûmes également beaucoup de peine à tenir le silence. Bien des chuchotements jouèrent à la soupape de sûreté. Nous n'épargnâmes pas maintes œillades à nos ravissantes voisines. Bon nombre n'y étaient point hostiles. Certaines même nous montrèrent la voie. Quelques flirts –qui devaient durer pour quelques-uns s'ébauchèrent alors.

Des catéchistes spéciaux, des sortes d'instructeurs, des « prédicants ; étrangers au début, mais qui devinrent vite de nos familiers, venus d'un monastère basque nous prirent en charge. Pour nous, la retraite constituait une diversion avec la classe où, normalement, nous aurions dû nous trouver. Nous disposions d'ailleurs d'une permission tacite. Mais qui aurait osé aller à l'encontre de la volonté des familles et d'une tradition solidement établie ?

Si notre existence avait été bien calme jusqu'alors, soudain nous nous trouvions en pleine effervescence. Le côté strictement religieux ne constituait qu'un aspect –l'essentiel, je le concède volontiers- de la préparation.

Pour la Communion on faisait peau neuve. On me mena à Bayonne où j'acquis un beau costume à la Belle Jardinière et des chaussures vernies. La bijouterie Saubion me fournit une montre. Pensez, quelle promotion ! Avec une chaîne en or dont les maillons ovales jouaient grâce à de minuscules anneaux. Une montre que je devais laisser un jour dans le métro aux mains d'un truand ; seule l'attache me restant. Un missel avec mes initiales sur la couverture imitant le cuir, un chapelet aux grains rappelant l'agate, un brassard de soie vinrent compléter les achats. Heureux communiants, soudain riches.

Ma mère ne lésina sur rien. Qui d'ailleurs était enclin à l'épargne excessive, pour la circonstance ? Un désir de paraître, si ce n'est d'éblouir, par le truchement des enfants, s'emparait des parents. Comme si cela avait eu une quelconque relation avec la piété !

Là ne s'arrêtaient point les dépenses somptueuses. Un grand branle-bas bouleversa la maison. Nous dressâmes la grande table, y mîmes la plus belle nappe. Nous devions être plusieurs de la fête et à la fête. Maman ne chôma point. Mon père non plus. A l'époque le banquet se tenait dans la famille. Depuis le restaurant est entré dans les mœurs. J'ai assisté, après mes heures de retraite, aux préparatifs. Des viandes, des volailles, de la pâtisserie, le tout de premier choix. J'ai vu papa –authentique échanson- faire un choix judicieux de bons vins et les placer à portée de main. J'ai assisté avec une joie enfantine, au grand chambardement de la salle à manger. Tout devait être impeccablement en place pour l'arrivée des convives.

Le dimanche 27 juillet 1924, une fine pluie nocturne avait détrempe le sol. Nous habitons Aritzetan, cette villa haut perchée en bord de baie. Nous partîmes pour la messe. Le chemin, en pente, glissait. Fier comme un jeune paon dans l'habit que j'étreignais, en compagnie de ma mère et de quelques suiveurs de la famille, je marchais allègrement. Trop sans doute et sans faire attention. Vint ce qui devait arriver. La chute, aidée par mes chaussures trop neuves. Je me relevai sans mal. Mais mon fond de culotte hélas ! avait conservé une vilaine auréole terreuse. Catastrophe ! Mon succès, à l'église, paraissait compromis. Mais la bonne fée était là... Un rapide demi-tour et en un rien de temps ma mère eut raison des dommages. J'étais, de nouveau, bien paré. Je pouvais, sans rougir, prendre place parmi les héros de la journée. Tous d'ailleurs étaient vêtus de neuf. Pour les garçons il ne s'agissait pas d'uniformité. La plupart des costumes se trouvaient être,

néanmoins, du même type que le mien... culotte courte et veste pris dans du tissu bleu. On avait voulu que quelques-uns fassent dans l'original. Ainsi ces marinières blanches avec col idoine retombant sur le dos. Ainsi ces pantalons longs. Déjà des hommes. Les filles faisaient très jeunes mariées. Déjà, aussi ! La longue robe blanche, le voile enveloppant, la couronne de pureté, rien ne manquait. Et, avec cela, un air pudique, candide, sérieux, un air très dans la note.

Il convient de bien distinguer les deux aspects ; peut-être pas antagonistes, mais non axés sur la même question ; de la journée de la Communion solennelle. Cela provoque un certain décalage entre participants. C'est ainsi que le communiant qui pourtant aurait autant le droit que les autres de savourer, à sa guise, un repas hors-série se voit contraint de quitter la table avant la fin des agapes. Le dessert –soyons tranquilles- a néanmoins, été pris. Il faut aller à Vêpres. Maman quitte, elle aussi, les commensaux.

Les Vêpres constituent la partie pour ainsi dire sublime de toutes les manifestations de la journée. Les chants sont grandioses. Chaque communiant offre son cierge, un long cierge, acheté dans la place. On l'a enrubanné et on y a glissé un de ces billets que l'on dit de vocation sordide mais que l'on ne saurait refuser. Le cierge qui a été payé restera à la discrétion de l'Eglise. Il connaîtra, encore, l'emploi lucratif. Gageons, que ce même jour, on n'a pas tardé à le délester de son offrande.

Le chant majeur de l'après-midi est celui par lequel on prête serment d'allégeance. « Je m'engage (bis), je m'engage à Jésus-Christ pour toujours » chantent les entrants dans la foi. Combien ont tenu le serment durant leur vie ? Et je ne pense pas forcément à ceux qui ont pris du champ, combien sont-ils qui ne l'ont fait que pour demeurer fidèles au discours du Galiléen, ne voulant point de complicité avec le simulacre et la déviation. Oui, pour beaucoup d'autres l'engagement n'est resté qu'extérieur ; une affirmation du bout des lèvres qui fait bien, situe sans trop exiger.

La fin de la journée était vouée à la photographie. Personne n'y aurait échappé. Il fallait bien témoigner pour la postérité. Photographie de groupe dans la cour ou au presbytère avec à nos côtés notre guide le curé Frapart. Nous étions une flopée, nos brassards bien en vue, ce qui nous donnait une touche particulière. Parmi nous certains n'en avaient pas. Des intrus ! Que non. Il s'agissait de « renouvelants » c'est-à-dire de camarades plus âgés d'un an qui y étaient déjà passés ; des initiés qui venaient nous faire un bout de compagnie mais qui avaient abandonné le grand ruban qui pend au bras.

Il n'y eut pas de tirage en commun. Ces demoiselles furent prises, à part. (Ne voir là qu'une nécessité imposée par le nombre de postulantes-postulants et la relative capacité des degrés offerts aux poseurs.



*Au dernier rang Jean Paguessorhaye (7^e à partir de la gauche)
 A l'avant-dernier rang, Bordahandy (4^e à partir de la gauche)
 Au deuxième rang, Ñaño Daguerre (5^e à partir de la gauche)*

Avec ma mère je me rendis chez un photographe, non loin des Allées, un vieux barbu qui disparut de la tête dans la coulisse d'étoffe noire derrière la caisse à œil magique et actionna le déclic de captage. Cette photo-souvenir, grand format, devait avoir les honneurs du bel encadrement et trôna en bonne place.

Nos convives, légèrement échauffés –les propos et les chants osés l'attestaient– étaient attablés lors de notre retour.

La fête païenne dura tard dans la nuit. Des groupes se formèrent suivant les prédictions pour tel ou tel jeu de cartes. Les plus experts disputèrent force parties de manille. D'autres, tous sexes confondus, se contentèrent d'un jeu moins savant, celui de la « bourre ». Quelques bavardes peu attirées par le carton préférèrent jacasser en veux-tu en voilà. Le vin fut encore à l'honneur et beaucoup ne crachèrent point sur les reliefs demeurés tièdes et toujours savoureux.

Je me couchai, assez tôt, recru et aussi parce que, demain matin, il me fallait, à nouveau, retourner à l'église.

J'ai parlé, plus haut, de fête païenne. Le paganisme de la société de consommation a fait de plus en plus de ravages. C'est ainsi qu'il est courant, de nos jours, d'offrir en ca-

deau aux premiers communiantes des transistors, des tourne-disques, des chaînes tout ce que l'on voudra, des mobylettes, etc. etc.

Si la religion y perd, le négoce y trouve son compte. La fête religieuse ne devient qu'un prétexte –un alibi-. Est-ce une constatation unique ? Tout –ou beaucoup- ne repose-t-il pas sur du frivole, du clinquant, du simulé ?

Un jour, sur semaine, à l'église je reçus un soufflet et n'en fus point marri. Je ne me trouvai point seul dans cette situation d'offensé. Toute ma promotion de communiantes-communiantes dut en passer par là.

Que l'on se rassure, aucun conflit préjudiciable n'en découla.

Si le consul Duval eut à subir l'affront du coup d'éventail qu'un chef des Etats barbaresques lui servit avec un énervement hautain, nous n'eûmes qu'une sorte d'effleurement de joue par une molle main.

L'Evêque de Bayonne en fut l'auteur. Il vint tout exprès des bords de la Nive et de l'Adour pour la cérémonie dite Confirmation. Il s'agissait, sans nul doute, de nous assurer dans notre choix de fidélité au Christ ; de nous imposer, non une humiliation, mais à tout prendre un état de soumission.

N'était-ce pas le Christ qui, paraît-il, avait enseigné que... « si tu reçois une gifle sur une joue, tends l'autre joue ». Reconnaissons que le pardon, la générosité étaient appelés, désirés comme une marque d'ascendant sur soi-même, de maîtrise à toute épreuve et devant toute épreuve.

La Confirmation constituait tout un événement.

Nous avions, à l'école, une venue qui nous intriguait un peu, nous coïncitait. Celle de l'Inspecteur Primaire, un autre Bayonnais. Mais pour lui, pas de fête spéciale, pas de grand déploiement d'apparat, pas d'appel à concours massif de la population. Le pauvre « Battite » n'avait qu'une mission « intra-muros » (dans les murs de l'école). Il est vrai, si l'on veut s'arrêter à une quelconque comparaison, que Monseigneur occupait dans son secteur, un échelon situé à un rang au-dessus de celui d'un modeste Inspecteur de l'Enseignement Primaire.

La venue de l'Evêque annoncée à l'avance exigeait des préparatifs soignés. Comme il y aurait quelques questions, posées aux aspirants-confirmés, touchant à la religion, il importait que nous reprenions un contact précis avec la catéchèse... surtout que le banc d'épreuves se déroulerait en public. Nous en éprouvions ; d'ailleurs, par anticipation, par manque de pratique de la réponse guettée par des oreilles étrangères et pas forcément bienveillantes ; une appréhension tenaillante.

Monseigneur et son escorte de chanoines de chapitre bayonnais arriva par Béhobie, sur les Allées d'Irandatz.

Pour ne pas être en reste dans l'accompagnement, de superbes cavaliers ; vêtus de blanc, coiffés de béret rouge, jument au poil soigné, des rubans pendant de la crinière et des flancs, ce dont elles se seraient aisément passées ; avaient été dépêchés à la rencontre des hôtes de marque.

Les arcs-de-triomphe, de bienvenue et d'affirmative allégeance, avaient poussé dans plusieurs points de l'itinéraire emprunté. Il s'en trouvait un au fond des Allées, un au Vieux Pont et un dernier à l'entrée du porche de l'église. Confirmants dans leurs habits de premiers communiantes, confirmantes toujours en blanc, filles de Marie à voile flottant, attendaient sur le parvis en nombreuse compagnie féminine et masculine et au tout premier rang les parents de ceux qui allaient recevoir ce sacrement spécial qui –en principe- devait affermir, un peu plus, dans la grâce baptismale ⁽²¹⁾. Comme si le « je m'engage » de la communion solennelle ne détenait une suffisante assurance, comme s'il était douté de la promesse faite !

Soudain, tout ce que les cloches purent envoyer de son en délire ébranla la cité. L'information ayant fait rapidement du chemin ; à une allure record, d'une façon saisissante surtout à une époque où n'existait pas encore le « talkie-walkie » ; l'ébranlement dément annonçait l'entrée de Monseigneur dans Hendaye-Ville.

Accueilli sur le parvis par le clergé local, renforcé par celui des environs ; un clergé dont la soumission timide jurait avec la superbe des arrivants ; l'Evêque, coiffé de sa mitre dorée aux deux écus pointus bien dressés ; d'un geste large, après avoir reçu l'hommage de ses subordonnés, bénit la foule. Il pénétra, en tête de cortège, dans l'Eglise. Les cloches furent mises en sourdine. L'orgue prit le relais. Un Te Deum de grande ampleur souhaita la bienvenue à Monseigneur.

Tout se passa bien : interrogations, cérémonie, bénédiction. Rien ne clocha. Le curé Frapart était aux anges si l'on peut dire ainsi.

A la sortie, l'Evêque connut un véritable triomphe. C'est à qui s'approcherait de lui, le plus vite et le plus près. Un bain de foule authentique. Les jeunes mamans présentèrent leurs bébés dont quelques-uns pleuraient avec force cris, surpris, peureux. Le prélat touché, mais non ébranlé, d'un geste paternel, très large, très cérémonieux, leur assurait sa sacerdotale protection.

J'avais remarqué lors de l'épisode du soufflet que Monseigneur portait, à un doigt, une grosse bague, genre riche chevalière. « L'anneau pastoral » nous avait révélé Monsieur le Curé. A quoi pouvait-il bien servir ? Une marque de coquetterie. Cela surprendrait, si tel était le souci, chez un serviteur de Dieu. Au moment du contact de l'Evêque et de la foule des fidèles, j'en sus l'usage, sinon la raison. Monseigneur sans se laisser présentait l'anneau à tous ceux qui voulurent bien y déposer un baiser. Et croyez-moi ils furent nombreux. Que leur apportait ce « baisemain » particulier ? Quelle grâce en attendaient-ils ? Quel pouvoir miraculeux avait donc ce bijou ? Qui l'avait consacré ?

Dans un accompagnement de cloches, à nouveau très réveillées, Monseigneur s'éloigna, avec sa suite, emportant dans son cœur un hommage éclatant.

Que n'ai-je entendu ce jour-là de Monseigneur par ci, de Monseigneur par là, de Monseigneur a dit, Monseigneur était..., Monseigneur a fait... etc. etc. ? Ce qui est surprenant dans une religion qui prétend être la fidèle interprète, en totalité, de l'enseignement de Celui qui fut plus qu'un réformateur mais un contestataire, un démolisseur de la société factice organisée par les castes, l'argent, l'abus de confiance et de la force ; ce qui est surprenant c'est l'emploi de termes qui portent en eux-mêmes, l'affirmation sans appel de la puissance de quelques-uns et la soumission fanatique ou

²¹ Bien des chaises, bien des bancs étaient occupés, à l'intérieur par des gens âgés ou fatigués ; des mordus de la prière ou simplement des ennemis de l'effort.

résignée du plus grand nombre. Pourquoi de telles différences, pourquoi de tels titres ronflants –terrestres- alors que l'affirmation première, et qui vaut pour tous –fils de Dieu inclus- argue de l'universelle fraternité. Et comment s'y retrouver face à tant de seigneuries s'appliquant, soit au divin venu faire un petit saut ici bas, soit à des êtres bien en chair, qui ne l'oublent pas toujours (le peuvent-ils ?) et qui par des attitudes, par le verbe, par leur mode de vie tentent de prouver qu'ils sont autres mais qui butent sur quelques difficultés, voire quelque impossibilité à assurer une supériorité conférée par une force occulte et acceptée comme telle sans contrôle possible.

Me revient en mémoire une réplique appuyée d'Albert Bayet lors d'un meeting pour la défense de l'école laïque en particulier, et du concept de laïcité, en général. C'était à Dax alors que la belle famille ; par définition bien pensante, qui n'avait pas mis tous les œufs dans le même panier de 40 à 45 ; les uns résolument, à courte vue, vichyssois, les autres dans le sillage gaulliste ; venait de reprendre, de concert, les rênes du pouvoir, après le coup d'état du 13 mai 1958.

Comme signe patent de la réconciliation –pour combien la bouderie n'avait été que de façade !- le travail de sape contre l'école publique. Les premières mesures pour miner l'œuvre éducative de la 3^e République furent prises, et sans tarder...

A la tribune dacquoise plusieurs orateurs s'élevèrent, non sans véhémence, contre cette régression et s'en prirent en particulier à un enfant du coin, alors grand maître du diocèse de Luçon où tout esprit chouan n'a pas encore disparu ; mais allez savoir pourquoi, sans se dépêtrer du « Monseigneur » réitéré à plusieurs reprises.

« Si c'est votre Seigneur ce n'est pas le mien ». Le vieil homme libre n'y alla pas par quatre chemins. Sa réflexion, lancée aux applaudissements nourris de l'assistance, n'appelait pas l'exégèse. La leçon parut entendue. Ceux dont la langue avait fourché se firent tout petits.

Il n'importe ! De toute évidence il s'avère bien difficile de s'extirper à de vieux usages. Les plus affirmatifs ne sont pas les derniers à donner dans le panneau. En tout cas, à Dax, ils avaient trouvé en Albert Bayet un inexorable procureur.

« Lous cures que tuben lou pore » ai-je souvent entendu, à la campagne, certain jour de l'année. Cela, j'étais alors adulte, me remettait en mémoire une phrase identique dont les auteurs, jadis, se trouvaient être mon père et quelques amis irrévérencieux. En francien cela voulait dire tout bonnement : « les curés tuent le cochon. » Non parce que ces hommes d'église –en principe de prières, de charité et d'amour- se muent, tout à coup, en exécuteurs, en sacrificateurs, échangeant « l'aspergeoir » contre le long couteau. Vous n'y êtes pas. Laissons de côté les basses œuvres.

Sachez qu'il est courant –qu'il l'était tout au moins- d'organiser une véritable fête avec festin adéquat (parenté marquée de festa dies et de festina, soit dit en passant) lorsqu'on sacrifie le porc (j'opte pour le présent car je sais que l'événement a encore lieu en maints coins non pollués par l'impersonnalité moderne) ; cet animal que l'on a élevé avec force soins, avec amour et délectation anticipée.

Les proches, les voisins participent à la solennité. Rien n'est mesuré. Que diable les jours à venir sont assurés puisque le « noble » à l'esse ou confit s'offre pour un bout de temps.

Comme on ne lésine pas sur la boisson, le vin coule très facilement, à flot, (expression plus que redite mais jamais obsolète). Les trognes sont particulièrement enluminées alors que s'amorcent les jeux de la soirée.

C'est dans une similitude physique, une similitude d'expression, d'intonation, de comportement entre ce qui vient d'être dit et ce qui suit que se justifie le constat énoncé en premier.

Nous sommes au jour dit de l'Adoration, un jour réservé à une seule localité, disons un jour de « Supra-Adoration ». L'Adoration perpétuelle demeure la grande préoccupation de la catholicité qui tient à ce que, pas un jour de l'année que Dieu fait (naturellement) ne se passe sans que le Saint-Sacrement soit exposé dans une église ou dans une autre de façon permanente, ostensible et honoré avec une ferveur appuyée.

Je me souviens de ces Adorations hendayaises de mon enfance. Elles se déroulaient en semaine. Nous avions un jour de congé supplémentaire. Ainsi on rompait avec la trop grande uniformité du temps dans son écoulement (si du moins à notre âge nous nous préoccupions du sablier).

Convient-il de séparer deux côtés spécifiques de la journée ; le côté spirituel et le côté matériel. Pour les fidèles il ne pouvait exister que le premier bien que leur vue, leur ouïe soient sollicités par le spectacle que leur servaient des acteurs, bien loin de la pâleur famélique.

Tout le clergé du canton était présent à la messe de dix heures. Le chœur de l'église lui était réservé. Il l'occupait en grand. Les pauvres enfants à soutanelle se trouvaient relégués dans les coins.

La présence de ces « intrus », reconnus d'une année à l'autre apportait du changement au déroulement habituel de l'office. La place d'honneur –préséance oblige- revenait au curé-doyen de Saint-Jean-de-Luz ; l'administrateur de la petite circonscription ecclésiastique, celui qui me reçut lors du baptême. Ceci dit sans insister. En tira-t-il quelque bénéfice ? En conservai-je quelque orgueil ? Quelque reconnaissance ? Futilité que tout cela !

Le doyen était un homme sec, avec cette maigreur qui fait autorité, qui donne au port de l'intéressé un semblant de raideur proche de la rigueur. Son lorgnon au pince-nez doré ajoutait une sévère distinction à un visage ascétique. On notait une certaine distance avec ses coparticipants. Le doyen de toute évidence considérait qu'étant le principal il lui importait de s'en tenir à une certaine réserve où la piété entrait en ligne de compte et facilitait ce détachement qui permet de juger, en toute autorité d'une certaine hauteur.

Un contraste existait entre les prêtres urbains et ceux de la campagne. Est-ce que ces derniers avaient pris à leurs rustiques ouailles des manières peu distinguées ? Est-ce pour ne pas leur être infidèles ou leur paraître étrangers qu'ils portaient une soutane qui datait et sans aucun souci d'élégance ?

Parmi eux on ne pouvait s'empêcher de comparer deux voisins dans le chœur, comme ils l'étaient, effectivement, en paroisse. Le curé de Biriadou et celui de Béhobie n'avaient rien de ressemblant. Le premier avait les os si apparents qu'il paraissait en santé précaire. Les cheveux blancs lui donnaient l'air d'un vieillard. Et ce d'autant plus que son visage semblait déserté par toute approche sanguine. Le second, un robuste basque, un

authentique fils de paysan ; cela s'appréhendait sans esprit d'observation aiguisé ; un de ces hommes aux approches de la cinquantaine qui ont forcé et dont le teint, plus par les vertus de la bonne chère généreusement arrosée que par une quelconque émotion, demeurait, en permanence, au rouge vif. Cela rendait encore plus luisante une peau comme passée à la cire, une peau sans sillons et qui s'épanouissait en deux resplendissantes joues.

Mais toute notre attention ; je dirai même notre admiration ; allaient à un abbé qui vraiment ne paraissait pas de la famille. Un vicaire de Saint-Jean-de-Luz. Nous le voyions arriver au volant d'une superbe torpédo découverte, du genre des véhicules de course que nous montrait la Petite Gironde cependant que ses confrères se présentaient sur leur modeste bécane. Il effectuait une sûre, une rapide manœuvre, se rangeait parfaitement et sautait de sa voiture pour s'élançer, en grand seigneur vers l'église. Pas question pour lui du classique chapeau noir à boule ronde ni de barrette, ce bonnet noir des gens du culte, bizarre avec ses trois ou quatre cornes. Il allait tête nue ce qui constituait à l'époque une gageure voire même un semblant de scandale pour un homme de prières. Il portait sa chevelure, bien à la mode, très rejetée en arrière, à l'embusqué. Pas de tonsure apparente, alors qu'il était sacrilège, pour qui pouvait la faire dessiner, de s'y soustraire. On ne pouvait manquer d'être surpris, médusé par l'élégance de l'abbé Arge... Il portait une soutane de la meilleure coupe prise dans l'étoffe la plus fine. Il ne se souciait pas d'onction. On sentait chez lui quelqu'un qui aurait voulu être ailleurs et faire autre chose. De bien renseignés –à la limite peut-être pas très bien intentionnés- prétendaient que l'abbé Arge... avait été contraint à embrasser la carrière ecclésiastique pour hériter d'une très riche tante possédée par une dévotion passionnée. Ce fut à prendre ou à laisser. Devenir abbé ou dire adieu à l'héritage. Gageons que l'avisé abbé Arge..., l'élégant abbé Arge..., l'épicurien abbé Arge... sut alors concilier avec une facilité naturelle des états, des préoccupations, des fins qui s'opposaient mais qu'il n'était pas interdit à un habile de doser, de circonstancier. Son entregent, son allure cavalière, un peu à la hussarde, son équipage de prestige portaient sur les naïfs que nous étions. Nous le considérions comme le crack de l'Adoration et l'en admirions pour autant.

La messe différait peu d'une messe chantée ordinaire. Le ton au-dessus n'y était pas encore. On se réservait pour tout à l'heure. Il fallait attendre l'après-midi pour assister à une explosion véritable. Dès le début des Vêpres le grand élan était donné. Le grand chant, la puissante intonation, sans ménagement pour les cordes vocales. L'échauffement se manifestait surtout parmi le clergé. Mais, petit à petit, les fidèles y allaient de leur concours, non négligeable. En d'autres compagnies, en circonstances diverses, la forte chorale s'impose en fin d'agape, mais sans quitter la table. Les festoyants qui nous occupent –qui se seraient fort récriés à s'entendre traiter ainsi- avaient attendu pour afficher leur « bien aise » d'être revenus à l'église. Un vrai mariage entre le sacré et le matériel avait eu lieu. Mais depuis certain épisode biblique y a-t-il vraiment antinomie entre la prière et la bonne, l'abondante chère ? Le pain... le vin... (pensons aussi à de merveilleuses, succulentes choses qui excitent et ravissent)... n'ont-ils pas eu les honneurs de la sanctification ? Ne sont-ils pas dans l'Eucharistie ?

Les stalles du chœur, des fauteuils de bois dur, ne permettaient point des « roupillons » de digestion de longue durée. Leurs occupants évoquaient pour un court instant le ventre législatif de Daumier et surtout un tableau expressionniste avec l'intense, la saisissante manifestation de la joie de vivre. Les visages étaient enluminés, à la limite de l'état congestif.

Même les plus pâles d'ordinaire, les moins joufflus avaient acquis d'ardentes couleurs. Même le doyen avait perdu son masque austère. Au fur et à mesure que la cérémonie avançait le feu gagnait les physionomies. Et avec ça quels organes puissants ! Les voûtes de la vieille église tremblaient. « Beti beti (toujours, en basque) clamaient les choristes de choc et l'ensemble des adorateurs. Le chant religieux empruntait beaucoup, ce jour-là, à l'euskarien. Certainement pour prouver la spécificité du lieu ; pour bien manifester que c'était dans ce coin du Pays Basque que l'on honorait en plus grand, en plus élevé, en plus exclusif pour une journée, le Saint-Sacrement.

Puis la fièvre tombait, petit à petit. L'office s'achevait. Pour nous c'en était fini, pour un an. La fête à laquelle nous n'avions eu droit qu'à une petite part se terminait. Mais il n'en était pas de même pour les autres, les bénéficiaires intégraux. Tout en prenant congé de leur amphitryon, encore en pleine euphorie, même si le foie rappelait ses exigences à quelques-uns, ils songeaient que là ne s'arrêterait pas leur félicité. D'autres occasions allaient se présenter assez vite. Autant de communes dans le canton, autant de jours d'adoration, de contemplation et aussi pour ne pas dire surtout autant d'exaltants, de somptueux banquets.

Comparée avec l'Adoration ; où la prière, le psaume, la vénération font bon ménage avec le côté rabelaisien, où donc la joie, le contentement, une sorte de ravissement touchant à l'extase physique portent la marque de la grande fête ; la Mission faisait bien austère. Pas question, ici, de débordements, de libations, de liberté d'attitude, presque de débridé, de caractère bon enfant, d'apparente démesure mais sans rien de fâcheux. Pas de chants de triomphe. Pas de cadre coloré. Rien qui se prêtât à l'exubérance, à l'extravagance. Ni l'heure, ni la circonstance, ni les acteurs. C'était un peu comme un rat-trapage après une ouverture trop grande. Heureusement que cela ne se renouvelait pas chaque année.

La Mission néanmoins, marquait la cité, transformait, pour quelques jours, la manière de vivre des fidèles. Elle était organisée pour laisser une empreinte durable. De ce fait, elle devait se présenter comme quelque chose d'exceptionnel, d'inhabituel, comme un repli sur soi qui devait être profond.

Les rendez-vous, se faisaient, le soir, à l'église, alors que la nuit avait tout noirci depuis un bout de temps. Bien que suivis, les exercices spirituels ne connaissaient pas l'affluence compacte des grandes fêtes. On comptait des vides dans les galeries des hommes. Les femmes, les jeunes filles, les enfants manifestaient davantage d'assiduité dans la présence.

Les grands Maîtres de la Mission étaient des prédicateurs venus de l'extérieur. On ne s'était guère fatigué pour les baptiser tout simplement « missionnaires ». Durant plusieurs jours, ils allaient occuper à Hendaye une place prépondérante. Non seulement le soir, à l'église, où tout découlait d'eux, mais aussi durant la journée où l'on voyait leur soutane stricte par les rues de la ville. Ils portaient la bonne parole, le providentiel secours à quelque solliciteur empêché de sortir par la maladie ou se rendaient à quelque invitation de notable bien pensant. Nous les saluions avec une certaine retenue motivée par la crainte. Nous n'éprouvions, en général, aucune sympathie pour eux.

Les soirs de Mission, l'église n'avait point vocation pour le « son et lumière ». La diatribe mêlée au discours patelin, le ronron itératif de la prière, le psaume bas, presque atone, n'appelaient pas l'éclairage brillant. On allumait tout juste ce qu'il fallait de cierges, de lampes, pour y voir et une grande partie de l'édifice se trouvait dans l'ombre. Cadre

adéquat à la tâche impartie aux purificateurs de choc qui tenaient davantage de frère Guy, de frère Rainier ⁽²²⁾, de Torquemada, de Savonarole ou d'anonymes calificadores ⁽²³⁾ que de l'orateur sacré aux périodes enflammées. Êtres au physique ascétique, à la voix aigre et confondante, on pouvait assurer qu'ils avaient été singulièrement choisis pour leur « mission ». Celle-ci partant de l'Évangile —on aurait aimé avoir affaire à des exégètes plus chaleureux pour servir la doctrine du Christ- consistait en prédications et conférences pour parfaire l'instruction des croyants et si possible toucher infidèles, hérétiques ou tout bonnement incrédules. Cette seconde phase s'avérait difficile car les mécréants ne devaient point se trouver, en nombre, sur les bancs, les soirs de prêche. Mais enfin, on comptait, peut-être sur un certain colportage, sur un relais pris par les présents pour retransmettre le message convaincant et aussi sur le renom que l'événement ne devait pas manquer d'avoir et sur son influence sur le cheminement de la lumière dans des esprits qui jusque là en avaient été privés.

La Mission remontait aux origines du christianisme. Les apôtres et leurs successeurs immédiats furent les premiers hérauts. Gageons, vu le succès obtenu qu'ils surent emprunter une voie moins rébarbative que celle servie par leurs modernes émules. Je pense —que l'on me pardonne mon indécision- que ces derniers devaient appartenir à un ordre prêcheur comme les Dominicains. Ce que je puis affirmer c'est qu'ils ne dépendaient ni des Carmes déchaux, ni des Capucins.

Quelques missions devaient laisser des souvenirs tangibles dans la cité. Des croix étaient élevées dans des endroits choisis pour rappeler la circonstance spéciale. La pratique fut très en l'honneur au temps de la Restauration. Les routes, les croisées de chemins des campagnes, virent se dresser ces calvaires nouveau genre qui étaient on ne peut plus idoines après une longue période d'apostasie. Hendaye eut ses croix de mission, surtout hors de la ville.

Aller à la « mission » ne constitua jamais, pour nous, enfants, une perspective réjouissante. Même à cette époque où la télé, la radio n'existaient pas et où la « sortie » le soir n'était pas pour nous déplaire, nous trouvions peu de satisfaction dans celle que l'on nous imposait. Il faut dire que, pris dans la morne ambiance de pénitence, nous nous trouvions peu portés à l'espièglerie. Nous demeurions comme figés comme si nous nous sentions concernés, au premier chef, par les accusations, les fustigations qui tombaient de la bouche de noirs procureurs.

Le curé Frapart, à la parole simple, directe, compréhensible sans effort et son vicaire au débit pâteux, laissaient parfois la chaire à des rhéteurs d'une autre envergure. En général ces derniers appartenaient à des ordres réguliers mais en permanent et étroit contact avec le siècle. Décidément l'église catholique n'a jamais péché par excès de silence. Nous avons déjà parlé à plusieurs reprises d'envoyés spéciaux pour en quelque sorte élever les démonstrations, pour leur conférer ce caractère attrayant suscité par la nouveauté et cet intérêt dû à la distance. Nous avons vu des spécialistes à l'œuvre pour la retraite de la communion solennelle et ces irréductibles du tancement, grands patrons de la Mission. Monseigneur ne manquait point d'user de sa parole sacerdotale, bien appuyée, bien conforme au rang qu'il occupait par son élévation, son paternalisme généreux, sa touche familière bien qu'au-dessus de dérisoires calculs terrestres.

Mais une catégorie triée sur le volet suscitait chez les pratiquants —voire même chez les tièdes- un engouement indubitable.

²² Parmi les premiers inquisiteurs envoyés dans le Midi par Innocent III pour poursuivre les Albigeois.

²³ Inquisiteurs chargés de juger l'orthodoxie des opinions.

« Le Père un tel vient prêcher dimanche prochain... ». Cela suffisait pour remplir l'église. Le curé qui avait annoncé la nouvelle n'avait pas à insister outre mesure, ni à demander à ce que cela se sut. La commission était faite. L'information se propageait à une allure record. Des grands « ténors » qui vinrent prêcher à Saint-Vincent, un surtout me captiva au point que je ne devais jamais oublier sa prestation.



Il s'agissait du père Lhande. Un jésuite. Un basque authentique. Au demeurant, un homme d'une belle stature, portant beau, le regard assuré. On sentait en lui l'homme d'action. Avec sa belle prestance il en imposait du haut de sa tribune. Mais ce qui primait tout, bien que profitant de l'apport physique, c'était sa voix chaude, sa voix au timbre dominateur, son langage imagé, celui des grands utilisateurs de phrases qui trouvent le mot qui touche et fait rêver, qui exerce une séduction à laquelle on ne peut échapper et qui, de ce fait, envoûte. Il s'agit bien de faire pénétrer les grands principes plus par l'espèce du sortilège de la parole chaude que par le froid raisonnement.

<http://www.jesuites.com>

Il m'est arrivé, par la suite, d'entendre les grands prédicateurs de Notre Dame, à la radio, le dimanche matin. Des maîtres. Des orateurs de grande lignée. Des nantis d'un don spécial de communication. Bien que séduit par leur art, aucun ne m'a laissé sous le même charme que le Père Lhande. Était-ce parce que j'étais enfant lors de l'audition, donc plus malléable, plus influençable, plus plaque sensible. C'est possible, voire certain. Les commentaires que j'entendais, venant d'adultes, tous en faveur de l'éloquence prenante du Père, ne pouvaient que fortifier mon impression. Même s'exprimant en basque (il était de cette noble race) il subjuguait par le ton les ignorants de cette langue fermée.

Le père Lhande était un lettré, un écrivain. Je ne connais pas assez bien l'anthologie de ses œuvres pour me risquer à en disserter. Mais j'ai pris un juvénile plaisir à lire un de ses romans, bien du coin, Mirentchu si je ne m'abuse. Le nom de l'héroïne du livre ne prêtait à aucune équivoque. C'était une fille du haut Fontarabie, de cette pente du Jaizquibel où le marin vient se retremper au champ, là où les récoltes sont fouettées par le vent chargé de salure.



Roman de jeunesse, roman de l'amour. Le père n'avait pas la sotte prudence de nier cette grande manifestation du cœur –roman d'attachement inconditionnel à la terre-. Une œuvre qui chantait l'Euskadi. Un peu une saga qui ne pouvait laisser indifférent quelqu'un vivant ici et qui révélait à ceux d'ailleurs, le profond secret, l'exaltante symbiose d'une race avec son coin, si particulier parce que si beau.

Le Père Lhande en chaire pouvait élever l'esprit, l'âme au point de les sublimer. Il savait aussi se pencher avec une piété filiale sur ce qui fait le grand charme des siens.

Heureux ceux qui comme lui sont passés maîtres dans ces manifestations du message ; celui du divin et celui du terroir.

- « Si tu te taisais de telles histoires n'arriveraient pas.
- Je n'ai fait que dire la vérité, constater l'évidence.
 - Il faut savoir garder parfois ce que l'on pense, même si cela pèse.
 - Qu'ai-je fait de mal, grand Dieu ! Vois-tu quelqu'un de très occupé, de retenu quelque part par une obligation impérieuse et s'en aller traîner plus loin, distraire quelques précieux instants.
 - Ce n'est pas de cela qu'il est question.
 - Le crois-tu, bien sincèrement. Trouves-tu normal et recommandable que quelqu'un soumis à un horaire n'en tienne aucun compte et qu'il passe outre à tout pour satisfaire un caprice.
 - Tu t'éloignes du sujet...
 - Oh ! que non. D'ailleurs, si l'intéressé n'avait pas disposé d'un laps de temps suffisant, s'il n'avait pas craint de se faire suer, crois-tu qu'il serait venu dans une modeste église ?
 - Qu'en sais-tu ? Plus l'individu est grand et plus il a de mérite à aller vers les humbles.
 - Parlons-en. S'il s'agissait d'un pauvre bougre tu ne ferais pas tant de bruit.
 - Enfin, à cause de toi on a jasé. Pour qui passons-nous ? Et ce sacré « répète-réflexions » de gosse quel besoin avait-il de mettre son grain de sel ?
 - Tu ne voudrais tout de même pas que je plaide coupable, que je me confonde en plates excuses. Au fond le gosse a bien fait.
 - Et le monde ?
 - Le monde ! Je m'en fous. S'il leur plaît de jouer les lèche-culs, à eux tout le plaisir. Si les gogos ont envie de rois, de capés, de têtes couronnées comme les grenouilles de la fable, je les abandonne à leurs coassements. Après tout, tant mieux si mon fils en tire pour plus tard, une belle leçon d'indépendance d'esprit.

Une conversation un peu animée dans un foyer que je connaissais bien.

Il y avait eu scandale à ce qu'il paraît. Une simple phrase, banale, puérile que l'on avait voulu blasphème.

La genèse du crime de lèse-majesté (expression on ne peut plus valable) la voici : comme tout un chacun ne peut l'ignorer de l'autre côté de la Bidassoa se trouve l'Espagne.

Hendaye : le lieu de passage préféré, emprunté presque depuis toujours par les voyageurs (de long ou de court trajet) qu'ils viennent du pays des Arvernes ou de celui des Celtibériens pour se rendre de l'un à l'autre ou pour passer par l'un ou l'autre et continuer vers ailleurs. La route, la voie ferrée ne pouvaient ignorer, délaissé ce couloir naturel ouvrant sur les piémonts espagnol et français.

Et c'est parce qu'il en va ainsi ; parce que Hendaye est une gare internationale de transit qu'un certain dimanche une tête couronnée vint à Saint-Vincent pour ses dévotions. Que se passa-t-il donc pour qu'Alphonse XIII, roi d'Espagne, se trouvât en rade en gare d'Hendaye ? Était-ce de son fait, conformément à sa propre volonté ? Avait-il tenu à ce qu'il y eut un arrêt, une pause pour lui permettre de ne pas passer outre à la traditionnelle pratique dominicale ? Peu surent le fin mot. Mais une chose demeure : le Bourbon fit escale à Hendaye. Quand on pense qu'à peine une vingtaine d'années plus tard, tout ce qui commande sur la planète ne peut user que d'une voie extra-rapide pour ses déplacements, que penser est défendu à ces privilégiés (donc le sont-ils tellement ?), que tout du voyage se déroule dans une espèce de cocon qui serre le surveillé de près ; on ne peut qu'être surpris de voir un roi authentique distraire quelques instants de l'emploi du temps

officiel pour venir se recueillir au temple. Quand on constate qu'à l'heure présente le plus petit « ministricule » (tautologie voulue) ne peut se déplacer sans une imposante escorte de vigiles, de gorilles, en armes, avec les patibulaires mines d'individus prêts au coup de feu, on peut regretter une époque qui devait être sereine puisque aussi bien un « grand », qui forcément n'avait pas eu l'heur de plaire à tout le monde, allait comme si de rien n'était, sans cuirasse humaine et stipendiée pour le couvrir, le courtisan n'ayant pas vocation pour le faire. Donc un dimanche, nous vîmes arriver devant le porche de Saint-Vincent ; à grand renfort de taxis et de fiacres (tout le parc local de la gare avait été frété) ; une armada de señoritos flanqués de quelques hautaines señoras à la lourde élégance que n'arrangeait point une coiffure aux formes et aux dimensions trop extravagantes.

« Les Espagnols... la cour de Madrid... » entendait-on à la cantonade ou en confidence. Le meneur du convoi pouvait avoir la quarantaine bien qu'il fit un peu plus car ses traits accusaient une certaine fatigue, fatigue due à la charge inhérente à sa fonction ou à une surcharge de vie.

Le roi, c'était le roi.

Comme si nous en retirions un quelconque avantage presque une gloire partagée, le côté bouffon nous échappant, nous éprouvâmes de la joie à voir, en action, un être bien connu à Hendaye où il vivait. Don Nicolas, le consul ibère, dans ses œuvres. C'est lui qui reçut les équipages. Les arrivants « grands d'Espagne » ne parurent point se soucier de cet agité et Sa Majesté pourtant bien saluée par cette espèce de Louis de Funès (ancien genre) ne lui manifesta pas une chaleur excessive.

Le curé Frapart en grand assortiment de tenues et parements sacrés fit, après don Nicolas, les honneurs de l'église.

Et tout ce beau monde se dirigea vers l'autel. Pour ces êtres à part, pas question de galerie. Une grande partie du chœur leur fut réservée. On refoula vers le fond, pour l'exceptionnelle circonstance, les occupants habituels des travées retenues pour des hôtes illustres. A eux de trouver place ou de se tenir debout. Que diable (mot à proscrire) ce n'est pas tous les jours que l'on reçoit du sang bleu.



Alphonse XIII
Photo Wikipédia

Le roi était là, bien détaché, au centre. Nous eûmes tout le loisir de le regarder, surtout de profil, en long, en large, sur toutes les coutures. Quoi ! C'était cela un roi ! Qu'avait-il de commun (même s'il était de la famille) avec nos rois, à nous ; ceux que nous offrait le Lavisse, ce répertoire généreux de la monarchie et hélas ! aussi du champ de bataille ? Nous connaissions la superbe de François 1^{er}, avec son riche haut-de-chausses bien collant ; Henri IV et son merveilleux panache ; Louis XIV son air souverain, sa perruque abondante et son lourd manteau orné. Nous avons également, en mémoire, beaucoup d'autres monarques, vêtus de façon étrange (la mode de l'époque que nous prenions pour une tenue royale).

Mais ce spécimen-là, devant nous, hormis la qualité du drap de son costume n'offrait rien qui le distinguait d'un bourgeois huppé. Et avec ça, un visage pas ce qu'il y avait de plus

raffiné, et d'où n'émanait aucune majesté. Le nez d'un pointu et d'une avancée accentués, n'embellissait rien. Si Cyrano tirait de son appendice un aliment pour son esprit railleur et fécond ; Alphonse, treizième du nom, roi d'Espagne depuis qu'il avait vu le jour ne pouvait prétendre que son « tarin » constituait un fleuron d'où il pourrait recueillir quelques profits. La moustache effilée qui coulait à la commissure des lèvres n'était pas faite pour chasser de l'esprit l'idée de la drôlerie. Alphonse XIII avait dans les quarante années, bien qu'il en paraisse davantage. Les tares des Bourbons vieillissaient, avant l'âge les épigones de la souche. Il faut dire que les intéressés avaient comme tendance à en rajouter, question excès de toutes sortes.

La Cour fut le point de mire du tout Hendaye présent à la messe. A la surprise timide du début avait succédé un intérêt soutenu à contempler ces gens extraordinaires, ces êtres d'un autre monde.

Curé et vicaire manifestèrent un empressement exagéré, un souci de plaire anormal, un débordement d'attentions qui confinait, non seulement, à la servilité mais aussi, et bien plus, au ridicule. Encore une fois, l'attachement de l'autel (d'essence secondaire à Hendaye) au trône se trouvait affirmé et confirmé.

Au beau milieu d'une manifestation de curiosité admirative, la Cour s'en fut, après l'office, non sans que le clergé local ne renouvelât sa plate bénédiction et que don Nicolas n'y allât de son manège, de ses mimiques, de ses contorsions, de ses clownesques salutations, de ses affirmations d'allégeance graillées à force d'être répétées.

Le roi partait pour Paris, pour quelque conférence, assurait-on. Pour se donner du bon temps peut-être aussi. Pour y retrouver quelques amies. On parlait beaucoup d'une certaine Miss. Enfin, laissons tomber. Les commentaires allèrent bon train, hors de l'église. Beaucoup d'opinions favorables –pensez donc quel honneur pour tous ! Quelques tièdes remarques. Très peu ou point de bêcheurs.

L'événement devait avoir des suites.

- « Mes chers enfants quelle faveur nous fit le roi Alphonse XIII, nous déclara d'emblée, le curé Frapart lors de la première séance de catéchisme qui suivit le fameux dimanche et la non moins fameuse messe.
- Et sa cour, ajouta quelqu'un.
- Oui, mais c'est du souverain que je veux célébrer l'esprit très chrétien, l'attachement à l'église et à ses rites, l'observance stricte du moment de la messe. Pensez, venir de Madrid... faire une halte... et tenir à venir remplir ses devoirs religieux.
- Parce qu'il avait le temps (*c'est ici que se place l'apostrophe d'où est sortie la conversation du début et qui devait faire scandale*).
- Quoi malheureux, que dis-tu ? proféra, indigné, le curé Frapart. Pourquoi blasphémer ainsi. Qui t'a soufflé cela ? Voyez, vous autres, ce que l'on peut affirmer quand on n'a pas le sens du sacré, quand on n'est pas touché par la grâce. »

Et patati... et patata... la volée de bois vert,... l'indignation simulée ou réelle se poursuivirent. Il fut même question de confesse pour demander à Dieu d'exorciser les démons de l'âme d'un fils de manant qui s'en prenait aussi outrageusement, aussi scandaleusement, aussi vilement à un roi.

Après une traînée de commentaires, limitée dans le temps et dans l'espace, l'incident s'éteint comme se perdit la mémorisation fidèle d'un épisode qui somme toute ne devait pas avoir beaucoup de rejaillissements favorables pour l'avenir de la cité.

Nous avons déjà rappelé les ostracismes, les condamnations péremptoires, définitives, les mises en garde confondantes, déterminées, sans possibilité de récusation qui affectaient une certaine presse. Nous avons évoqué les bannissements « poubelliens » touchant tout ce qui « pensait mal », même si le mal se bornait au doute ; tout ce qui « portait le mal » même s'il ne s'agissait que d'une prose de confrontation honnête de thèmes –souvent plus différents par la forme, la manifestation, la façon de faire que par l'essence- ; tout ce qui « propageait le mal », livres, journaux, ces derniers surtout faisant l'objet d'une attention particulière.

Nous avons parlé de quelques titres réprouvés qu'ils soient ceux de gazettes à l'échelle nationale ou de quotidiens de notre région. Pour ne citer que Bordeaux et Toulouse nous avons vu que deux « feuilles » étaient vouées au pilon, sinon au feu.

A Hendaye, le bien-pensant ordinaire, celui du suivisme, du conformisme, bien installé, avait la Petite Gironde, en service journalier, pour information forcément vague puisque jouant à une échelle extensible.

Il aurait manqué une certaine intimité, un resserrement sur soi, un regard familial, une phrase commune si le Clocher Hendayais n'avait existé.

Regrettons, tout au plus, que cet organe de diffusion ait eu une aire de pensée et d'impact trop définie et que la discussion saine, loyale, enrichissante n'ait pu avoir cours avec d'autres dispositions d'esprit, d'autres références, d'autres façons d'être...

Enfin, par un côté, au moins, le Clocher Hendayais répondait à l'attente de beaucoup. Dire ce qui se passait dans la localité, en connaissance de cause ; en ajoutant une touche personnelle, un intérêt non artificiel, non de commande ; en pénétrant dans le cadre de vie de tout un chacun sans pour cela être un indiscret sans principe mais un témoin qui note –l'entre-nous- et le rapport avec la délicatesse qui s'attache à la chose que l'on connaît, que l'on apprécie et que souvent l'on aime. Une œuvre qui en valait la peine. La manière de diffusion du Clocher n'était pas étrangère à son succès. Elle se faisait par l'intermédiaire de volontaires, très souvent des voisines, disposant de temps pour le colportage et pour y ajouter un grain de commentaires (pas forcément à l'heure du Clocher). Malgré leur tendance au bavardage exagéré les porteuses étaient, en général, sympathiques. Et ce qui ne gâtait rien, c'est qu'en échange elles ne demandaient rien, le Clocher étant gratuit.

Le mensuel avait une présentation modeste, fait d'une douzaine de pages d'un format ne dépassant pas la taille du prospectus ordinaire. Pour réduire les frais de tirage et peut-être aussi parce que sachant que la mise en rayon ne s'imposait pas, que l'usage ne serait que de portée limitée, la petite revue était brochée. La jaquette bleue portait en évidence la tour carrée de Saint-Vincent et en grosses lettres l'indicatif « le Clocher Hendayais ». A l'intérieur du papier ordinaire pour les pages blanches imprimées. Pas de photographie. Pas de dessin. La phrase suffisait à la mission impartie. Cela débutait par l'éditorial signé Votre Curé. Un peu de tout, touchant à la vie de la paroisse dans cet article de tête. Pas d'extrapolations hors-enceinte. Un commentaire rapide sur les principaux événements du mois, tout au plus. Quelques appels et aussi des rappels, à et pour la conscience chrétienne ; sur un ton rarement, pour ne point dire jamais, polémique. Le si-

gnataire se voulait adroit et s'appliquait à ménager les susceptibilités. Tout juste si à quelque appui sur certains mots on pouvait relever un semblant d'attaque, une pointe de critique. On retrouvait là, en général, ce qui caractérisait le curé Frapart. Un souci manifeste de préserver la paix entre les concitoyens, une volonté de non-agression. Rares furent les fois où l'on put y lire une quelconque sortie contre qui ne se montrait pas d'un zèle débordant envers la religion.

L'information sur la vie de la localité, la vie pastorale surtout, tenait le plus de place. Les naissances, les mariages, les décès étaient fidèlement consignés du moins pour ceux qui avaient usé des sacrements afférents. L'on savait ainsi qui était devenu fils de l'église par ondoisement ; qui s'était uni selon les rites sacrés et qui s'en était allé « dans le Seigneur » pour la vie éternelle. Peu d'Hendayais échappaient à la nomenclature. Il faut dire qu'il devait bien se trouver quelque agnostique, quelque athée, quelque dépendant d'une autre chapelle par ci, par là. Mais leur nombre très restreint à l'époque faisait que leur absence sur le rappel ne touchait pas. Une rubrique intéressait les enfants et les parents ; celle qui portait sur les résultats du catéchisme. Comme un classement était fait ou tout au moins des mentions attribuées on peut affirmer que les pages consacrées à cela se trouvaient les premières consultées.

Voir son nom sur la liste des communiants et des confirmants, procurait un petit contentement sans prétention car sans grand répondant. Son nom imprimé donc propagé, quelle aubaine cependant !

Quelques articles sur des sujets religieux, généraux ; quelques historiettes où l'esprit demeurait dans les normes de la décence strictement observée, complétaient le Clocher Hendayais. Les trois feuillets bleus qui restaient à la couverture étaient utilisés par des commerçants, des artisans locaux –bien pensants, naturellement- qui se rappelaient au bon souvenir de leurs concitoyens. Mais ce n'était point là cette publicité assaillante qui sévit aujourd'hui. Pas de ces slogans amphigouriques, vains et ridicules, pour en « mettre plein la vue ». Non l'indication toute simple : la spécialité, le nom et l'adresse.

Le Clocher demeurait bien hendayais. Qui se privait de le lire sur les bords de la Bidassoa ? Sans prétention intellectuelle il était devenu l'écho de la cité, le petit trait de communication et peut-être aussi un peu celui de l'union. Cela a bien changé depuis et le jumelage avec d'autres clochers voisins lui a enlevé ce caractère de famille qui faisait son charme, son intérêt et partant son succès.

La société religieuse nécessite –comme d'ailleurs bien des formations, des groupements, des partis, des clans- des excroissances qui la justifient, la sous-tendent, la purifient ; font que l'on ne puisse crier au divorce, sans issue devant une opposition étalée outrageusement avec cette arrogance qui consiste à ne considérer le précepte moral, la recommandation, l'obligation comme bons seulement pour les autres alors que latitude est laissée à des privilégiés de les transgresser.

La religion catholique –ainsi que beaucoup d'autres- fait grand cas de la pauvreté, y voit même comme une distinction opérée par la main divine, comme un signe de démarcation, comme un avertissement a priori de ce que plus tard ; dans un au-delà présenté comme but éternel ; adviendra selon le rang occupé avant le grand voyage, celui du nanti (du fallacieux mais si captieux bien terrestre) ou celui du manque de beaucoup de choses et très souvent de l'essentiel.

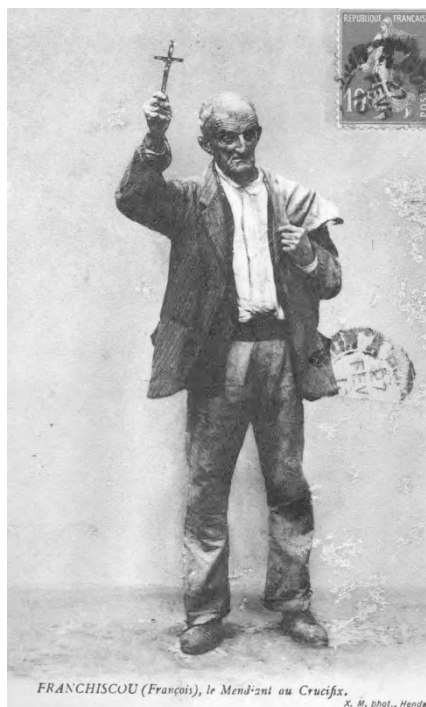
Certes les donnes ne manquent pas, les assertions ne font point défaut ; les affirmations s'avérant toutes aussi nettes, aussi définitives parce que sans appel possible. L'apologue du chameau que l'on voudrait (pensée folle) faire passer par le chas d'une aiguille (situation invraisemblable qui appelle la comparaison avec l'impossibilité ou la presque impossibilité pour un riche, de cette terre, de forcer les portes du ciel) ainsi que l'aphorisme « Heureux les pauvres d'esprit (il est des parentés dans la pauvreté) le royaume des cieux leur est ouvert (ce qui sous-entend qu'il est imperméable à ceux qui furent bien servis ou très doués) comptent parmi les plus connus.

Mais l'apologue, l'affirmation sont une chose. La preuve palpable, l'exemple que l'on saisit cela vaut beaucoup mieux pour la démonstration.

Religion du renoncement aux biens matériels, continence à tous égards... ah ! que oui... « Voyez nos ordres... les ordres mendiants, les plus fidèlement dans la ligne. Voyez la religion, en elle-même, en son profond. Voyez ce qu'elle a su et pu susciter, entraîner, sublimer. Voyez tout le sérieux de son affirmation... l'harmonie que rien ne saurait cacher, dévoyer du prêche et de l'acte.

A ne considérer que ces ordres mendiants, dont l'origine formelle remonte loin dans le cours des siècles et dont la réorganisation officielle et codifiée (un certain flou quant au début et à la remise en ordre) touche le XIII^e siècle, on pourrait croire que les servants de la foi sont aussi les meilleurs exemples ; des exemples de chair comme dirait l'autre. Quoi, aller par les chemins, se contenter du quignon de pain et du toit fragile ; ne porter que de la bure –et encore- ; aller pieds nus, sans rien pour protéger son chef ; n'avoir d'autre désir que celui de purifier tout en se purifiant –étant bien entendu plus l'on se mortifie et plus on trouve de vilénie à détruire ; ne chercher à toute heure que le chemin de l'ascèse n'est-ce pas la preuve irréfragable de l'exaltation de l'amour de l'autre et du détachement des mortels poisons de la terre d'Adam avec l'élévation vers Dieu, dans toute sa nudité ?

Danger cependant quant l'or de l'autel, l'extraordinaire richesse de la cimaise, la somptuosité de la chape, le plantureux de la table et la recherche de la fréquentation nobiliaire (celle du titre ou du coffre-fort) jurent encore davantage face à l'extrême, au voulu dénuement des ordres mendiants.



Franchiscou ne faisait partie d'aucun système. C'était un individuel... une sorte d'anarchiste religieux ou à tendance religieuse... Un laïc (par l'habit et l'état) de la foi.

On l'appelait le mendiant au crucifix car le saint objet de piété était sa seule richesse, la seule affirmation d'appui de ses incantations.

Un être décharné qui errait par les sentiers et les rues. Sa tête dénudée, au front buriné par des rides profondes, n'offrait que de l'os.

Avez-vous vu ces oiseaux que l'on a plumés et qui gisent lamentablement sur la table avant l'accommodement et d'où se détachent ces crânes horribles au bec affligeant ? Franchiscou avait de cela. Son regard lointain, dans les brumes d'une sorte de mortifiante extase ne faisait que renforcer la surprenante et peu attirante impression première.

La patine due à la crasse avait déjà conquis depuis longtemps, la tête, les mains et les habits. Franchiscou flottait dans des vêtements trop amples –certainement des hardes glanées par ci, par là- peu ragoûtants avec leurs pièces mal ajustées et la croûte collante de la saleté. La chemise qui fut blanche s'enfonçait dans une large ceinture de flanelle d'un noir déteint. Les pantalons ondulaient sur des semblants de sandales éculées, béantes et que des ficelles retenaient avec difficulté.

Franchiscou vivait de ses bénédictions. Sans but précis, il allait par la ville, et de son crucifix levé, tenu à la main droite, la gauche occupée par le bout d'un vieux sac, fourre-tout, il appelait les bons soins de la providence sur ceux qui lui servaient l'obole.

D'où venait-il ? Comme tous les êtres étranges, il ne paraissait pas avoir d'histoire. Usant d'une langue bizarre, un salmigondis où l'on croyait discerner de l'espagnol, de l'euskarien, quelques semblants de français, et aussi des mots à significations mystérieuses, on ne retenait de lui en dehors de ses brèves invocations qu'un galimatias qui prêtait à la plaisanterie bien plus qu'il ne créait un quelconque intérêt.

C'était une image, certes peu reluisante, mais une image tout de même... un envoyé spécial... un rappel en même temps qu'une condamnation.

Où allait-il ? Partout et nulle part. Portant témoignage il n'avait pas de limite. Où couchait-il ? Qui le savait.... Qui s'en souciait ? La voûte céleste n'est-elle pas le plus beau des plafonds, la terre le meilleur lit ; la nature la plus extraordinaire chambre. Peut-être hantait-il quelque endroit où la paille donnait chaud. Pourquoi pas ! La crèche rustique, sans confort, sans douceur n'était-elle pas un symbole ?

Il dérangeait certes, mais les prêtres officiels se seraient bien gardés de le chasser. On le supportait et surtout on simulait une certaine indifférence à son égard. Seuls les enfants le harcelaient. N'est-ce point la vocation –pourquoi ne pas ajouter l'indice d'une certaine pureté- de ceux qui ne vivent pas dans l'aveuglante servitude humaine de susciter le brocard ? N'est-ce point là l'exercice de la pénitence, du masochisme que l'on recherche ?

Et qui dans le fond était le plus heureux ? Le plus vivant ? Celui, qui morne exécutant, suivait une route sans fleurs car trop monotone, trop tracée à l'avance ou celui qui – pénétré confusément de sa mission, emporté par son mystère, ressortissant d'un autre univers- servait de lien entre les pauvres pécheurs et l'esprit divin dont il dispensait la lumière.

Il ne faut affirmer rien comme définitif en ce bas monde ; croire en la force inchangeable des choses, établir une règle et la considérer comme loi suprême pour l'éternité (encore quelque chose qui ne sera jamais défini), délivrer un message que l'on veut innovation alors qu'il n'est souvent que reprise et lui conférer une invulnérabilité à toute épreuve, bâtir une théorie à laquelle on attribue une intangibilité absolue, inviolable, fonder une école de pensée pour toujours, une doctrine que l'on veut notion fondamentale pour l'à venir dans sa valeur intrinsèque par conséquent intouchable (tout en faisant fi de tout ce qui a pensé et a été pensé jusqu'alors, comme si tout partait d'un moment donné et de lui seul), se pénétrer en résumé d'une prétentieuse finalité proche parente d'une aliénante fixité.

« Il n'y a que les sots qui ne changent pas » arguent les avisés pour ne pas dire les habiles. Une façon abrupte d'énoncer que rien ne peut demeurer accroché haut comme une étoile figée et qui guiderait toujours de la même lumière et vers le même but. Comme

si la vie, en elle-même, ne dépendait pas du mouvement serré de l'évolution, du changement.

« A qui se fier de façon définitive ? » interrogent des marris ou des sensés qui demeurent sceptiques quant à la possibilité absolue de certitude, de maîtrise de tout être humain, fut-il le plus grand du point de vue de la pensée.

Ce que je vais narrer en corollaire de ce qui précède n'est pas une invention.

L'acte de la communion, celui qui consiste à recevoir le sacrement de l'Eucharistie semble, de nos jours, revenir aux sources. Si l'on attribue à l'hostie, cette mince et craquante rondelle de pâte cuite au gaufrier, la représentation réelle et consubstantielle du corps, du sang, de l'âme et de la divinité de Jésus-Christ, on peut affirmer que l'on a enlevé à sa distribution le caractère de distance vraiment peu compréhensible qui fut hier le sien. Alors seul le prêtre –cet être pas comme les autres, cet intermédiaire entre le divin et le terrestre- avait la faculté de prendre dans le ciboire la parcelle de pain consacrée durant la messe. Le receveur –le solliciteur devrait-on dire- n'avait qu'une seule possibilité, tendre en l'étirant sa langue où était déposé avec délicatesse et solennité le gage de rédemption. Il n'était nullement question de transgresser une telle règle.

Un beau matin, au moment où le prêtre offrait l'hostie à Paul, un de nos camarades, celui-ci mû par on ne sait quelle force, quel instinct, l'arracha des mains du donneur et accomplit le geste qu'en tout autre lieu et en toute autre circonstance eut paru normal. Il l'engouffra comme il l'aurait fait de quelque vulgaire friandise. Qu'en fit-il ? La croqua-t-il comme il fut prétendu ? Il faut préciser pour bien situer le sérieux de la situation que selon le saint rite il importait d'avalier l'hostie après sa halte linguale et sans aucun intermédiaire. Je vous laisse à penser la stupeur du prêtre. Sur le coup –il était en pleine opération sacramentelle- il ne réagit pas vivement. Son visage qui soudain s'empourpra, seul révéla une indignation intérieure. L'incident néanmoins ne s'arrêta pas là. Paul L... eut à subir la malédiction, la condamnation verbales, l'anathème grandiloquent dans les heures qui suivirent. Convoqué au presbytère il y encourut les foudres les plus appuyées du curé Frapart. La séance eut un prolongement au catéchisme. On prédit au délinquant les pires suites. Plus pour l'ébranler car son insensibilité éclatait et contrastait avec l'ire du recteur ; plus aussi, peut-être, pour la galerie car le procureur savait que dans le landernau hendayais la nouvelle –surtout la mauvaise- était rapidement colportée. Mais, toutefois, le sceau de l'infamie ne marqua jamais le front de Paul. Il se releva très facilement de son châtiment. D'ailleurs il n'en parut guère affecté. Nul ostracisme ne le frappa. Quelle différence avec le traitement infligé à un supposé perturbateur –pas plus coupable que les autres- que l'on voulut sanctionner durement pour une faute qui paraissait bien vénielle en comparaison avec ce qui à l'époque était une profanation. Etait-ce le fait que Paul appartenait à une famille résidant près du presbytère et d'un entregent plus affirmé que l'autre –des petits cheminots- toujours fut-il que les traitements difféèrent.

Au demeurant, de nos jours... et ceci sera le point final... pourrait-on dire que Paul ait commis un quelconque manquement au sacré ? Je pensais à lui un jour récent où me trouvant à l'église pour une cérémonie où ma présence était exigée et où je vis au moment de la communion, les fidèles servis, s'en aller, hostie en main, pour l'avalier un peu plus loin.

Précurseur Paul ! Pourquoi pas ! Et alors qui était son impitoyable juge ? Que dirait-il aujourd'hui ? Heureusement qu'il existe toujours des accommodements avec le ciel et surtout avec les pratiques dont on use pour l'honorer.

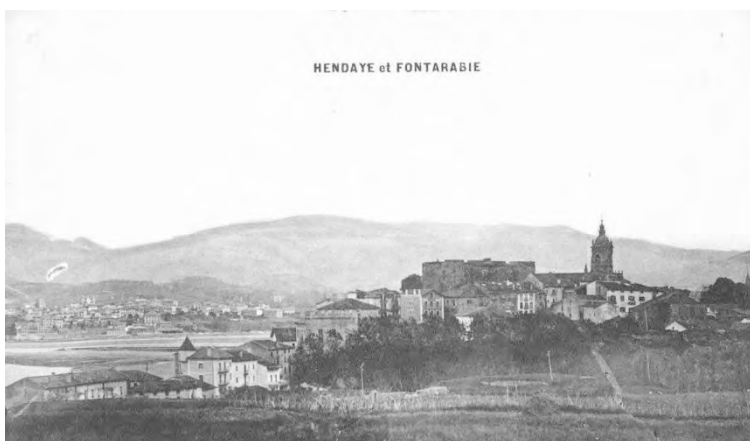
Le concert d'airain, en récital ou émanant de plusieurs organes, nous était offert, plusieurs fois dans la journée. Rien de remarquable à cela, a priori. Rien qui puisse distinguer Hendaye d'une autre paroisse. Le particularisme, l'originalité tenaient des lieux d'émission.

Le concert nous parvenait ; à des moments que l'on aurait cru alternés par entente préalable, rarement en simultanéité ; de deux campaniles qui, à vol d'oiseau, n'étaient pas très éloignés l'un de l'autre. Mais la rivière frontalière qui les séparait, contribuait à en faire deux étrangers... deux lointains étrangers.

Campanile détaché du corps de l'église avec des galeries comme traits d'union, du côté français. Campanile lourd faisant prise avec l'ensemble noir, en terre espagnole.

Le flot sonore qui en partait n'avait pas les mêmes caractéristiques, les mêmes influences, pour nous car ne relevant pas des mêmes appels, semblait-il.

Celui de Saint-Vincent nous le connaissions bien. Il marquait notre vie, toutes nos heures, tous nos comportements. Notre grand, notre intime révélateur. Celui qui prévenait, propageait la nouvelle –heureuse ou de désespoir- soulignait l'événement en insistant, en modelant l'envoi par un choix de sons qui ne pouvait laisser dans l'incertitude... Celui qui réglait le programme journalier d'une façon si régulière que nous n'y prêtions guère une attention tendue, intéressée alors que nous nous trouvions pleinement concernés, plus dépendants que ne pouvait le laisser supposer ce que l'on pouvait prendre pour du détachement et qui n'était que de l'habitude, une plongée dans le bain. Si la cloche manquait soudain (c'est arrivé pour des raisons diverses) au rendez-vous (même si ce dernier ne faisait l'objet d'aucune attente perceptible) alors bien sûr l'effet se révélait irrémédiablement. Un étonnement s'emparait de l'être suivi d'un malaise non niable. Il importait de savoir, vite, de quoi il retournait. Que signifiait cette bizarre stase ? En bref, disons que nous vivions, en plein, dans le chant de Saint-Vincent, en communion tacite mais totale avec lui. C'est comme si nous avions conclu un pacte dès les premiers contacts avec ce qui avait annoncé notre venue sur la terre chrétienne, un pacte qui devait nous lier pour toute notre existence, si du moins nous ne nous laissions aller à un fâcheux exil.



Celui tout autre de Fontarabie. Là, plus de familiarité, plus d'adoption, plus de communion possibles. Le voisinage du pesant, de l'austère, du réfrigérant vieux château de Jeanne la Folle (reine de Castille et mère de l'ubiquiste empereur Charles Quint) semblait donner au timbre du bronze une étrangeté surprenante, comme si l'on avait senti une résurgence d'appels révolus, comme si l'ombre voisine forçait à l'interrogation, à la mélancolie, au constat navrant que soulignait la tonalité de l'impuissance face au destin.

Et puis la musique que nous envoyait ce point extrême de l'Espagne du nord qu'on le veuille ou non, qu'on le regrette ou non, nous paraissait un peu étrangère. Pas en tout

cas sortie de quelque chose que nous connaissions bien et pas conçue pour nous qui étions sur l'autre rive. Ainsi cette Bidassoa trahissait sa naturelle destination d'union pour ne jouer qu'un rôle de séparation regrettable.

Nous écoutions bien ce que lançait le clocher d'en face, mais avec ce détachement que l'on a pour ce qui n'est pas de votre famille ; qui ne vous touche pas.

Celui, venant d'Espagne également qui avait lieu passé minuit. Cela partait d'un couvent situé près d'Amute, en bordure de la route qui relie Irun au dernier port de pêche de la Côte Cantabrique.

Quand on passait devant, le jour, le couvent n'offrait que la désolante impression d'un fermé irrévocable, d'une coupure inexorable avec l'extérieur, d'un éloignement hors nature, d'une scissiparité incompréhensible. En constatant un tel isolement on ne s'expliquait pas très bien ce qui poussait les occupants de cette forteresse à l'âme close à manifester dans la nuit, à révéler à un monde étranger voire hostile leur existence, leur foi et à inviter, à n'en point douter, à une communion de pensée, à une prière effective. Ainsi la rupture n'était pas aussi totale qu'on aurait pu le supposer. Les Matines annoncées levaient le secret.

La musique des cloches, tout accord aussi, toute production auditive, toute impression sensorielle, différenciée selon l'heure, la lumière, l'ombre, l'état de l'air pas toujours aussi résonnant, pas toujours d'humeur à favoriser la diffusion.

Le matin, souvent, tout se prête à l'aubade. Le moindre rien de sonore est répandu, porté dans la fraîcheur de la naissance du jour. L'oiseau a retrouvé dans le sommeil toute la finesse d'un timbre atteint au soir par une émission trop poussée. La brise susurre des promesses de beau temps. Le chien dans le lointain aboie avec la décision de quelqu'un qui est satisfait de sa nuit de veille. Le coq, orgueilleux impénitent croit qu'il n'y a que lui capable de pousser la note aiguë. L'angélus léger ménage les dormeurs, tient à ne pas ébranler ceux qui s'éveillent. Il devient un gracieux bonjour pour ceux qui sont à l'ouvrage ou qui s'y rendent.

Dans la journée le son se noie dans tout ce qui fait la nature ou dans tout ce que l'on a fait d'elle. L'attention est trop affectée par la diversité des foyers émetteurs, trop attirée ou aliénée par des chants, des bruits, des vrombissements, des cris, des pétarades. Comment s'y retrouver au milieu d'une impitoyable cacophonie ?

Le soir il en va tout autrement. Chaque auditeur se trouve dans des conditions d'écoute favorables avec le calme enfin retrouvé après une journée fort éprouvante. Tout paraît s'assagir. Même le vent observe une trêve. L'angélus indique l'arrêt, le renvoi à demain. Il porte l'invitation au voyage, au pays du rêve. Le poète ne s'y est pas mépris qui affectionnait le cor « le soir au fond des bois » et cet autre aède –ferrailleur de Gascogne, non plus, qui souhaitait « mourir un soir sous un ciel rose... en faisant un bon mot pour une belle cause », sachant qu'alors tout était bien perceptible et bien entendu.

Mais quand tout a sombré, quand le monde extérieur n'est plus qu'un souffle, quand la lumière artificielle se fait rare derrière la persienne refermée, le moindre écho, le moindre bruissement, le moindre choc, le moindre vibration prennent une surprenante dimension, surtout que le mystère de la nuit ajoute tout son poids.

Que l'on ne soit point surpris par le violon dans la nuit portant avec lui cette part de surnaturel, de puissance captivante, de trouble aussi... Ce même trouble qui m'atteignait jadis, Rue du Port, lorsque la cloche du monastère, dans le courant de la nuit, m'arrachait au contentement intérieur le plus souvent inconscient, loin des réalités palpables, et me propulsait irrévocablement ailleurs.

Du pied du Jaïzquibel venait l'étrange, le surprenant, le poignant, l'émouvant, le troublant et disons-le, le dérangent. C'était la manifestation en solitaire, d'un bizarre et singulier orchestre nocturne. Le chant arrivait, repartait, revenait, sans aucun frein parfois, perçant assez souvent le corps épais du vent. Il en résultait alors des creux, des coupures qui un instant ne laissaient que le bruit de fond, confus ou violent, ne faisant par là même que renforcer l'effet des chocs métalliques quand ils se découvraient.

L'annonce des Matines au couvent espagnol touchait l'insomniaque, apeurait le grabataire, le malade, réveillait l'enfant surtout lorsque le vent d'ouest, si fréquent dans notre coin, se chargeait de la rapide poussée. Dans le tintement syncopé on retrouvait la hâte manifeste, la rapide alerte du tocsin. Et dire que cela était un rappel à l'ordre de contemplatifs qui s'oubliaient, pris dans un assoupissement animal. Il était grand temps de les ramener à la prière, à l'extase, à l'adoration. Il urgeait d'intercéder pour le salut d'un troupeau qui s'abandonnait à un sommeil sans grandeur.

Que de fois, dans mon lit douillet, près de mes protecteurs vénérés n'ai-je pas été ébranlé par ces étranges appels ! Que de fois ne me suis-je pas interrogé sur ce monde mystérieux, au cœur de la manifestation. Des capucins aperçus dans les rue d'Hendaye, robe de bure marron, pieds quasiment nus, c'était donc eux qui étaient tirés de leur dure couche et qui s'en allaient par les couloirs morts vers un sanctuaire glacé. C'était donc eux qui faisant fi du froid dangereux, priaient, sans doute, et chantaient. Un spectacle que j'appréhendais, sentait le macabre, qui portait en lui tout ce que notre passage éphémère ici bas, a de vain si l'on ne met pas tout son cœur en œuvre pour préparer l'autre vie qui elle, serait radieuse et éternelle.